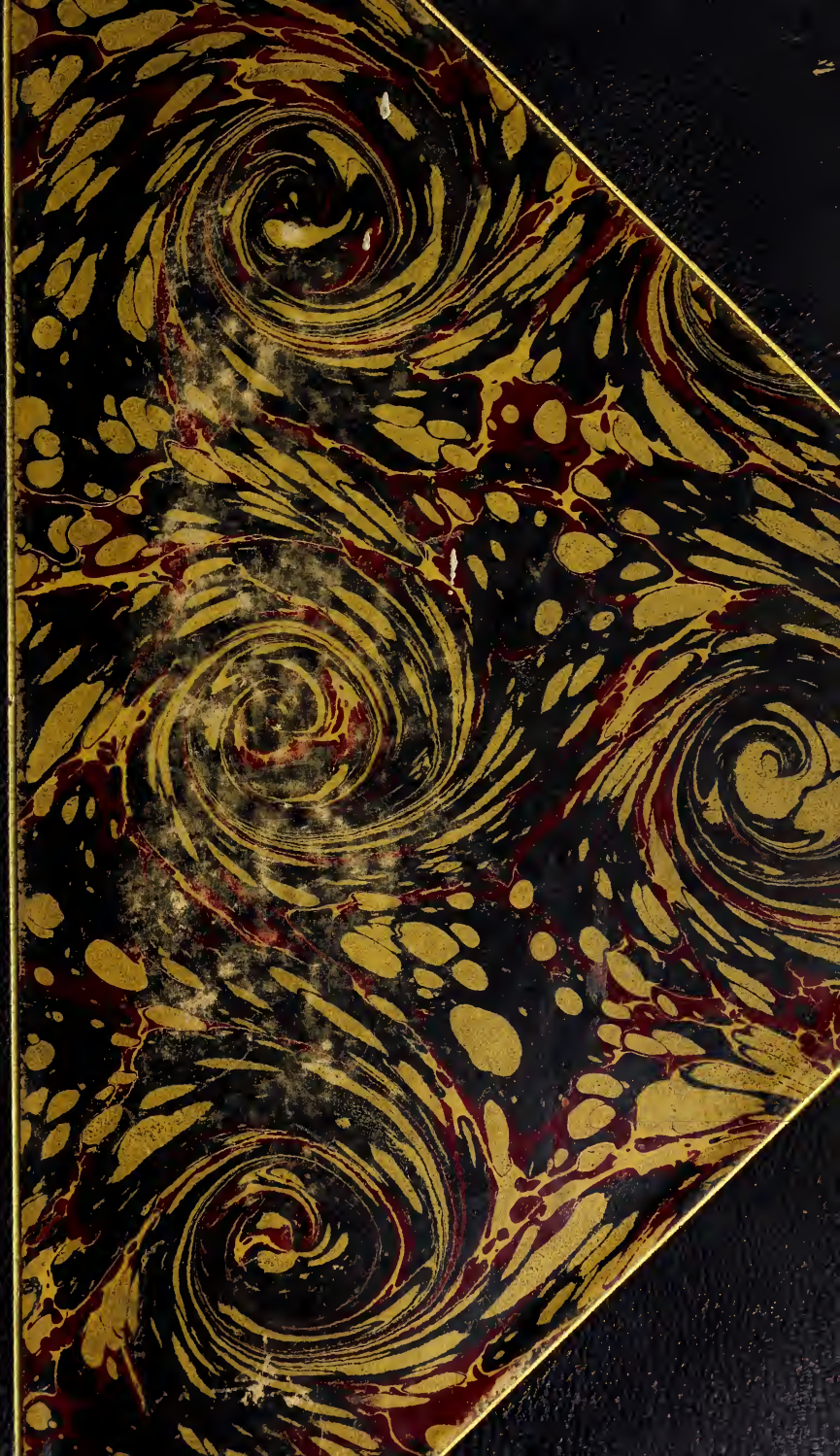


Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/berlincommejelai00huar

BERLIN

comme je l'ai vu

A LA MÊME LIBRAIRIE

Livres illustrés de CH. HUARD

Province, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Paris, Province, Étranger, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

QUELQUES GRANDES VILLES

New York comme je l'ai vu, 1 vol. . . . 3 fr. 50

Berlin comme je l'ai vu, 1 vol. . . . . 3 fr. 50

Londres comme je l'ai vu, 1 vol. . . *(Pour paraître.)*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Published 1er october 1906.

Privilege of copyright in the United States reserved under the act approved march 3 1905, by Eugène Rey.

BERLIN
comme je l'ai vu

TEXTE ET DESSINS

PAR

CHARLES HUARD

PARIS

EUGENE REY, LIBRAIRE-ÉDITEUR

8, BOULEVARD DES ITALIENS, 8

1907

ÉDITION DE LUXE

IL A ÉTÉ TIRÉ :

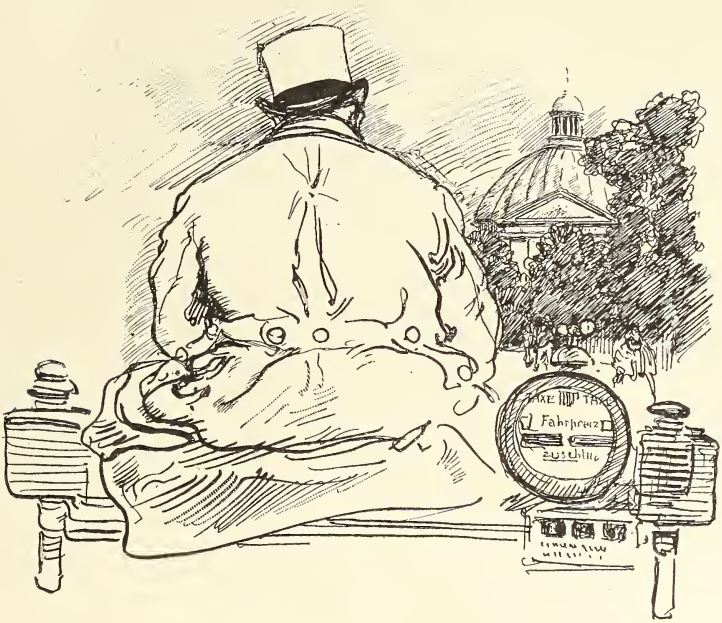
100 exemplaires numérotés à la presse, n°s 1 à 100 sur papier du Japon de la Manufacture de Shizuoka.

200 exemplaires numérotés à la presse, n°s 101 à 300 sur papier vélin d'Arches fabriqué spécialement.

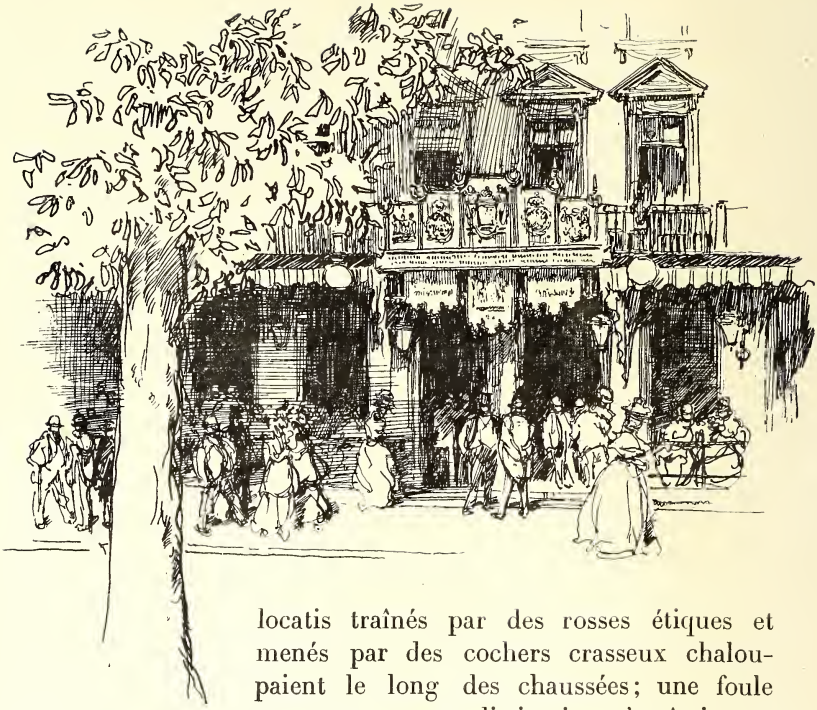
NOTE DE L'ÉDITEUR

Nous n'avons rien à ajouter à la « *note* » imprimée en tête de *New York comme je l'ai vu*. Berlin, puis Londres, compléteront la série établie sur un même plan : si chacun des livres qui la composent offre, comme nous l'espérons, un attrait nouveau, il le devra au talent de l'auteur, renouvelé par la variété du sujet qu'il traite.

Ce que nous voulons aujourd'hui, c'est adresser, en tête de ce deuxième volume, un remerciement sincère à tous ceux qui voulurent bien reconnaître l'effort que nous avons tenté pour la réalisation d'une formule nouvelle de livre d'art pour tous. Il fallait qu'un artiste comme vous, mon cher Huard, en démontrât la possibilité, car si nous considérons les tentatives, heureuses d'ailleurs, faites dans la librairie populaire contemporaine, nous sommes étonnés de constater qu'il n'avait rien été fait pour le public amateur d'art, mais de ressources modestes; c'est en pensant à lui que nous avons créé cette collection. Il l'a compris, nous l'en remercions sincèrement.



Unter den Linden. — Quel Berlinois enthousiaste a bien pu me vanter, au départ de Paris, la beauté des Linden?... Vous ne pouvez imaginer leur charme : c'est plus discret, plus distingué, plus aristocratique que vos boulevards, que Piccadilly, que le Corso, que toute autre voie vantée dans le monde. — Je m'attendais à une admirable avenue ornée d'arbres magnifiques, bordée de palais et fréquentée par des équipages princiers et j'ai trouvé une large avenue certes, mais plantée d'arbres communs et mal venus, marronniers et tilleuls étêtés et rabougris; de vilains



locatis traînés par des rosses étiques et menés par des cochers crasseux chaloupaient le long des chaussées; une foule compacte et sans distinction s'arrêtait aux carrefours, piétinait et repartait, supérieurement dressée et docile aux ordres des Schutzmann vigilants. Ma désillusion était complète. Je fus m'attabler à l'étroite terrasse de la pâtisserie Kranzler « pour voir défiler les types » comme me l'avait recommandé mon guide, et je réclamai le chocolat à la crème fouettée et le morceau de Baumkuchen, l'indigeste gâteau en forme de tronc d'arbre, qu'il m'avait vantés.

Aux tables voisines, des gens s'empiffraient de pâtisseries;

tout près de moi, un gros monsieur de mise recherchée léchait goulûment sa cuiller, et sur le trottoir les types se succédaient, lourds, épais, robustes, visages rébarbatifs et rogues.

Comme elle passait pour la quatrième fois, je suivis enfin des yeux une dame d'aspect cossu, qui semblait fort pressée. C'était, d'apparence, une honnête bourgeoise sans faste et de goûts simples, comme en témoignaient sa chaîne d'or, un lorgnon solidement planté, un médaillon où je crus distinguer la photographie d'une vieille femme, ses mitaines noires et le petit paquet fraîchement ficelé qu'elle tenait à la main. Elle arrivait, l'air absorbé, jusqu'à la hauteur de la pâtisserie dans les Linden, et, subitement, avec la légère moue d'une femme ayant oublié quelque achat important, elle retournait sur ses pas. Cinq ou six minutes se passaient avant qu'elle réapparût au coin de la Friedrichstrasse, pour recommencer son manège, avec chaque fois l'air plus ennuyé, comme si ces allées et venues l'avaient irritée au plus haut point. Enfin, un monsieur qui sortait de chez Kranzler, marcha vers elle et l'aborda respectueusement, avec un de ces saluts cérémonieux, les talons joints et le chapeau lancé à bout de bras, suprême élégance qu'affectionnent les Allemands. Il devait être de sa connaissance, car elle répondit gracieusement et ils se mirent à causer, tous deux légèrement rougissants. Quand ils passèrent près de moi, j'entendis le monsieur déclarer qu'il aimait les petits oiseaux, et je compris.

Voilà quelle fut ma première impression des Linden. Depuis lors, j'y revins, souvent. Chaque jour durant des mois, je parcourus cette promenade ou la traversai, je m'y

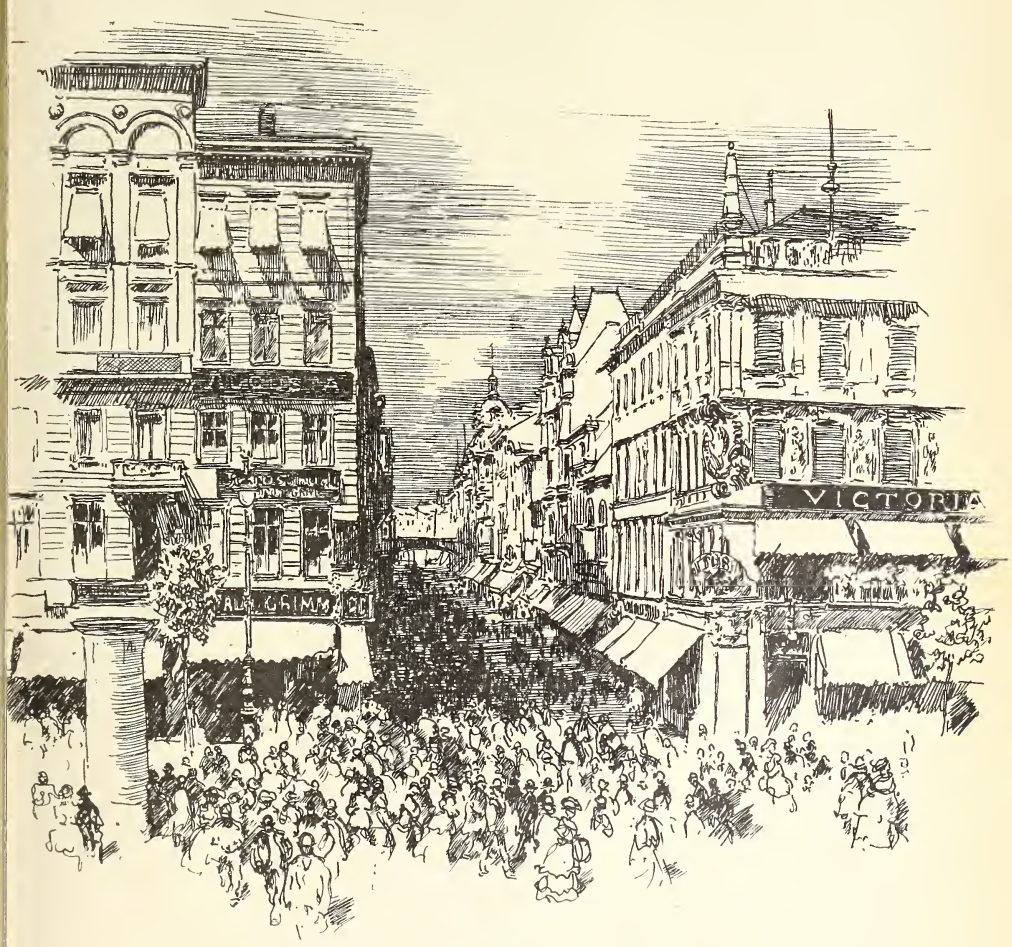
accoutumai. Je connus toutes les boutiques, les théâtres qui la bordent, et si l'admiration que les Berlinois ont pour elle me semble toujours exagérée, je ne lui conteste plus son importance, son animation, son attirance, artère principale dans une des plus grandes villes du monde.

Les Tilleuls s'annoncent dignement par la Place de Paris, au fond de laquelle se dresse la porte de Brandebourg, bâtie au XVIIIe siècle sur le modèle des Propylées d'Athènes. Sous le prétexte de s'inspirer du pur art antique, les architectes allemands de cette époque prodiguèrent par la ville les portiques, les architraves, les chapiteaux ioniques, doriques ou corinthiens : l'effet ne fut pas toujours des plus heureux, et quoique je ne veuille rien dire de désobligeant pour l'amour-propre des Berlinois, il me semble bien que la porte de Brandebourg est de proportions indécises et manque de grandeur. Les deux corps de garde qui l'encadrent, avec leurs guérites à raies noires et blanches, leurs groupes de soldats et les sentinelles raides et graves, qui présentent les armes à toute minute, mettent du moins la note caractéristique et bien prussienne que l'on souhaite à cet endroit.

Sur la place sont des ambassades, des cercles et des hôtels de hauts personnages. Dans ce quartier, dans Wilhelmstrasse, Voss Strasse, Wilhelm Platz et les rues avoisinantes s'élèvent les Palais des Princes, des dignitaires, les Ministères et les hôtels privés de l'aristocratie berlinoise.

Sous les Tilleuls, les grands hôtels abondent, Bristol, Savoy, Métropole, Royal, etc., que fréquentent les étrangers. Il faut trouver ici l'aspect cosmopolite que l'on chercherait en vain ailleurs.

Les enseignes s'inscrivent en toutes langues, et les bou-


VICTORIA

tiquiers parlent indifféremment l'anglais, l'italien, le français ou le russe. On y rencontre, en vérité, très peu de nos compatriotes, beaucoup de Russes et surtout des Américains.

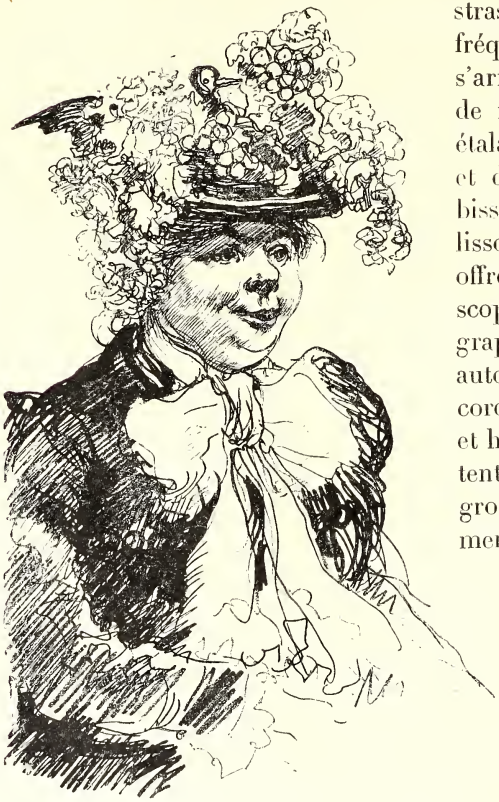
Le nasillard accent de Pittsburg ou de Chicago domine auprès des bars et des grill-rooms, dans les hôtels, les restaurants, les librairies et aux abords des bureaux somptueux occupés sur les Linden par les grandes compagnies de navigation allemandes. Le Norddeutscher Lloyd, la Hamburg Amerika exposent de gigantesques cartes sur lesquelles figurent les tracés de leurs parcours et la situation de tous leurs navires sur les eaux du monde. Les lignes rouges se multiplient à l'infini et enserrent notre petite terre d'un réseau inextricable. On dirait une planche montrant la circulation du sang. toutes les artères aboutissant au cœur qui serait alors Hambourg et Brême.

Cette triomphante conquête de la mer plonge les Prussiens dans une jubilation indicible ; bien peu ne s'arrêtent pas ou tout au moins ne ralentissent leur marche à ce spectacle dont ils ne se lassent point.

La Friedrichstrasse traverse les Linden et à leur inter-

section est le centre d'animation de la ville : des policiers à cheval règlent la circulation encore entravée par l'afflux de badauds qui stationnent aux coins de rue, s'intéressant au mouvement des foules et des voitures.

Il convient de citer les passages couverts qui des Linden mènent à la Behrenstrasse. Les Berlinois les fréquentent volontiers, s'arrêtant aux musées de figures de cire, aux étalages des marchands et des libraires, s'ébaubissant aux lourdes polissonneries que leur offrent les vues stéréoscopiques ou cinématographiées des appareils automatiques — ou encore aux anecdotes bêtes et hideuses que leur content des cartes postales grossièrement et laidement enluminées.



Les Tilleuls se terminent par une place de l'Opéra qui est d'un grand effet. Le monument du grand Frédéric

domine bien son étendue et profile heureusement sa haute silhouette sur les arbres de l'avenue.

Tout autour sont des palais ou des monuments d'importance, l'Université, le Corps de garde du roi, l'Arsenal, l'Opéra, la Bibliothèque royale, le Palais de l'empereur Guillaume Ier; au fond, la masse sombre du vieux château.

Le palais du vieil empereur attire les foules qui y viennent comme en un lieu de pèlerinage patriotique : elles y vénèrent pieusement les reliques du fondateur de l'unité nationale et celles de son fameux ministre, notre implacable ennemi Bismarck.

La Bibliothèque royale est un des plus malheureux exemples du style baroque qui florissait vers 1780.

L'Opéra, qui est en face, n'offre à la vue aucun intérêt; cependant, en cette enveloppe d'aspect peu agréable, se donnent des représentations de tout premier ordre. L'Empereur, paraît-il, veille avec un soin jaloux sur ses théâtres royaux, s'intéresse aux moindres détails d'exécution et de mise en scène.

D'ailleurs, le don de la musique est dans toute la race. Ils l'aiment autrement et bien sûr mieux que nous, d'un amour profond et recueilli où un certain respect religieux se mêle à la joie intime. Ils l'aiment avec passion et, je l'ai constaté cent fois, sans jamais trace de snobisme.

Aussi est-ce merveille de les voir écouter. Que ce soit à l'Opéra, aux concerts de la Société philharmonique, dans ces brasseries enfumées où le peuple vient à de certains jours entendre les musiques militaires, partout on sent vibrer leur passion, partout on les sent saisis au cœur d'une émo-

tion sincère, et le plaisir de l'œuvre exécutée se double ici du charme qu'on éprouve à la voir ainsi comprise. C'est une sensation de beauté réconfortante, qui vous met bien loin des sentimentalités fades, des farces sans esprit ni fantaisie des scènes de music-halls.

On a compté à Berlin jusqu'à trente concerts classiques donnés le même soir, et on n'a que l'embarras du choix pour entendre les exécutions musicales les plus admirables à des prix minimes. Les programmes sont fort courts, comme il convient à des amateurs qui ne veulent pas gâter leur plaisir par la fatigue. J'ai entendu à la Société philharmonique un concert qui ne comprenait que l'ouverture de « Coriolan » et la 2e symphonie de Beethoven — admirablement conduits par Nikisch. — Après cela, un Allemand qui vient chez Colonne, par exemple, et à qui on sert dans le même après-midi deux symphonies, deux ouvertures et trois morceaux supplémentaires, doit avoir une fière idée de notre puissance d'assimilation et de notre résistance.

Quant aux théâtres de tragédie et de comédie, eux aussi ils sont supérieurs. Quel que soit le succès de nos vaudevilles, de nos farces, adaptés au goût allemand, l'attrait des spectacles classiques est pour tous invincible. Ils se passionnent aux drames de leurs grands poètes nationaux, Gœthe, Schiller, et de nombreux Berlinois affirment qu'il n'est pas d'autre pays, sans excepter les contrées de langue anglaise, où Shakespeare soit si dignement représenté, si hautement compris que chez eux.

En fait de littérature scénique, l'Allemagne possède une longue liste de noms, qui, s'ils ne valent pas les meilleurs auteurs français, ont du moins une certaine originalité

et souvent une grande puissance dramatique. Ernest von Wildenbruch, Arthur Fitger, Richard Voss, Oscar Blumenthal, l'Arronge, Franz von Schoüthan et Hugo Lubbliner sont des écrivains de grande popularité au delà du Rhin.

Le baron Gustave de Moser, Hermann Sudermann, le docteur Max Nordau viennent en tête et les pièces du premier, « Ultimo » et « Der Bibliothekar », ont eu un succès sans précédent à Berlin.

Le Tiergarten. — Passé la porte de Brandebourg, s'étend le Tiergarten. C'est le Bois, le Parc, la parure d'arbres et d'eau, l'oasis de fraîcheur et de verdure que Berlin offre à ses visiteurs. C'était autrefois, paraît-il, un bois naturel, le vestige d'une ancienne forêt où chassèrent les antiques barons. Il y avait, on s'en souvient encore, des fourrés, d'étroits sentiers, des ruisseaux vagabonds et tout un charme de nature au centre même de la ville. Le Tiergarten d'aujourd'hui est un parc pompeux, coupé de larges routes, d'énormes chaussées où roulent sans trêve les tramways électriques, les lourds chariots, les automobiles ronflants et les fiacres par centaines. Pour les charrois allant vers Charlottenburg ou Moabit, ce Parc est le plus

court chemin; c'en est donc fait de la solitude et du silence et c'est en vain que le promeneur fatigué du tumulte de la ville chercherait ici le loisir paisible, doux et reposant qu'il souhaiterait y trouver. Quelque chemin qu'on prenne, de quelque côté qu'on aille, vous arrive irritante la rumeur de la ville, l'éternel et crispant tintement des cloches de tramways et le meuglement des cornes d'automobiles.

Et que de statues!

« On ne peut faire trois pas sans avaler deux monuments », me disait un Berlinois caustique; le fait est qu'il y en a partout : toute une population de marbre et de bronze habite le Tiergarten.

Voici les monuments de Roland, de Haydn, de Mozart, de Beethoven, de Gœthe, de Lessing, de l'empereur Frédéric-Guillaume III, de la reine Louise, de Richard Wagner, du Kronprinz Friedrich-Wilhelm, du jeune Guillaume, et encore des rois, des empereurs, des princes, des généraux, bottés, casqués, à pied ou à cheval, la main à l'épée, exaltant à l'extrême l'orgueil militaire, la gloire des armes, le pouvoir de la force, la domination de la Prusse victorieuse.

Berlin a tout fait pour honorer cette Allemagne de Bismarck et de Moltke, cette Allemagne qui bombe le thorax, traîne son sabre et défie ses voisins, cette Allemagne neuve et utilitaire, en si parfaite contradiction avec les traditions de son génie; et certainement, ici, la première désillusion vient de ce qu'on a toujours la sensation d'être en visite chez un ennemi qui ne cesse de rouler des yeux terribles et d'agiter sa grande épée.

Dans ce Tiergarten un lieu est significatif : c'est la

Sieges Allee, l'allée de la Victoire, dont s'enorgueillissaient tous les Allemands que j'ai connus. Imaginez-vous, ornée des statues en marbre de trente-deux souverains prussiens ou brandebourgeois, une voie triomphale menant à une place immense, au milieu de laquelle se dresse une gigantesque colonne de la Victoire précédant les effigies démesurées de Bismarck et de Moltke, que la préoccupation d'une implacable symétrie a fait planter de chaque côté de la place : la lourde, robuste silhouette du Reichstag fait le fond du tableau.

Certes, l'intérêt d'art que présentent tous ces marbres et tous ces bronzes honorifiques, ces bas-reliefs, ces groupes, ces mosaïques et ces architectures, est incontestable. Mais la disgrâce du ciel est notoire, et, plus que la tristesse des nuages lugubres, plus que l'ennui que dégagent les marbres trop blancs sur les feuillages noirs, vous opprime le malaise de cette apothéose d'ordre militaire, l'horreur de cette Force brutale, de ces lourds poings, de ces bottes pesantes, de ces vainqueurs qui chantent leur victoire de façon si peu discrète.

Oh ! leur vanité, leur orgueil insupportable, comme ils s'étalent brutalement dans les bas-reliefs de leur Sieges Saüle, dans cette entrée triomphale des héros à Paris, les soldats en casque à pointe passant au pas de parade sous notre Arc de Triomphe de l'Étoile, tandis que l'Empereur, suivi d'un état-major brillant, foule aux pieds nos drapeaux et nos armes, indifférent aux attitudes humbles de nos soldats vaincus comme à la mine piteuse du général Reille qui tend la lettre de capitulation.

Nous aussi, en l'honneur de nos victoires, de la gloire de

nos armées, nous avons élevé de nombreux monuments, mais jamais, que je sache, nous n'avons

aussi impudemment chanté notre triomphe, crié notre joie, insulté nos vaincus. Que l'on me pardonne ces digressions, elles étaient nécessaires. Je doute

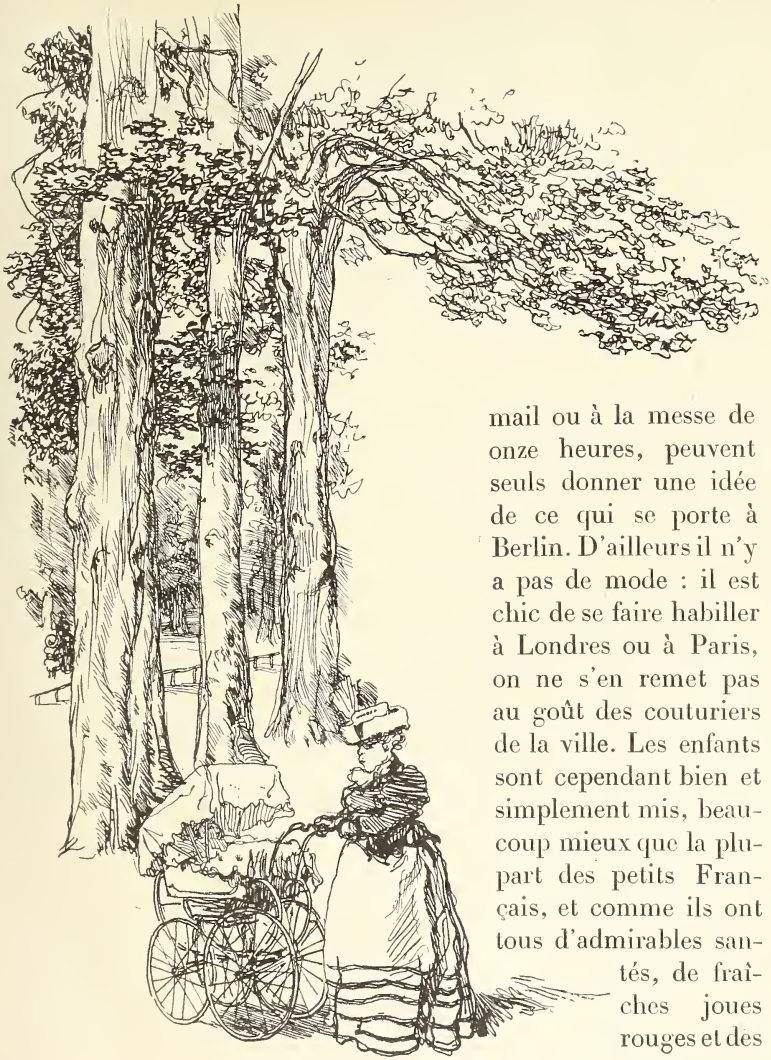
qu'un Français visitant ce pays ne subisse pas cette même impression de gêne et de rancune.

Il faut maintenant revenir au Tiergarten. Tel qu'il est, il reste encore le paradis des enfants, des nourrices, des flâneurs, des rêveurs, des bourgeois qui y promènent leurs ventres.

Les cavaliers viennent le matin : gros messieurs rudement secoués, amazones aux formes débordantes, jeunes gens affectant la raideur anglaise. Les officiers seuls ont grand air : ils montent des bêtes superbes et chevauchent raides, pleins de morgue, avec le plus parfait dédain pour les promeneurs civils qui piétinent le long des allées. Quant aux équipages, ils sont en vérité assez rares et il ne m'a pas semblé que le Tiergarten fût l'endroit élégant où s'exhibent les toilettes et les modes nouvelles. Ces derniers mots font sourire à Berlin : les héroïnes des romans allemands sont, à en croire la littérature nationale, simples, bonnes, sentimentales comme il convient et romanesques autant qu'il se peut, mais les auteurs ne disent rien sur leurs grâces et sur leurs toilettes. Si elles valent, c'est sûrement par leur cœur ou leur intelligence, car il ne saurait être question de leur charme et de leurs parures.

Je me suis amusé à compter vingt-deux couleurs différentes dans la mise d'une jeune femme : vingt-deux tons qui partaient du vert le plus cru au rouge le plus franc, en passant par les bleus célestes, les violets épais, les jaunes déconcertants et des roses à hurler.

Tous les « bibis », les rossignols qui traînent aux étalages des modistes de nos plus reculées sous-préfectures, les bizarres assemblages que sortent les bourgeoises le dimanche, sur le



mail ou à la messe de onze heures, peuvent seuls donner une idée de ce qui se porte à Berlin. D'ailleurs il n'y a pas de mode : il est chic de se faire habiller à Londres ou à Paris, on ne s'en remet pas au goût des couturiers de la ville. Les enfants sont cependant bien et simplement mis, beaucoup mieux que la plupart des petits Français, et comme ils ont tous d'admirables santés, de fraîches joues rouges et des

yeux qui rient, ils sont la joie des allées et des pelouses.

Tout au bout du Parc, le Landwehr canal alimente de petits lacs où circulent de légères embarcations; de jeunes hommes robustes promènent de grosses filles qui s'étalent sur le siège d'arrière, laissant glisser leurs mains à l'eau; le regard perdu, elles sourient à quelque chose d'imprécis et de très doux.—Les beaux temps du Tiergarten sont naturellement pendant la chaude saison. Aux quatre coins du Parc s'élèvent d'immenses brasseries que les Berlinois envahissent, le soir venu; des orchestres jouent partout et les concerts de la Flora sont justement réputés. L'odeur fade de la bière se mêle aux odeurs fortes des nourritures : des relents de choucroute, de porc sauté, de pommes de terre frites vous offensent aux détours des chemins, et sur les avenues se croisent, par milliers, les couples de fiancés se tenant par la main.

Oh! dans ce décor nocturne éclairé puissamment par les jets électriques, la marche traînante des Fräulein à cheveux filasse, les chuchotements des Gretchen aux croupes puissantes à leurs schatzs mélancoliques, les pas sonores des militaires et les bousculades des familles nombreuses, mères et enfants réglant leur pas sur celui des pères, lesquels suivent leurs ventres avec de gros cigares au bec, et la face apoplectique et souriante des digestions béates! Comme tout cela confirme l'impression d'une vie allemande bien différente de la nôtre.

Faut-il encore, parlant du Tiergarten, dire ses îles, son hippodrome, les constructions baroques de son jardin zoologique, la belle humeur des animaux qui sont gardés ici? Ce sont choses vues ailleurs et trop connues. Une chose vaut qu'on s'y arrête : c'est l'admirable propreté des pelouses et

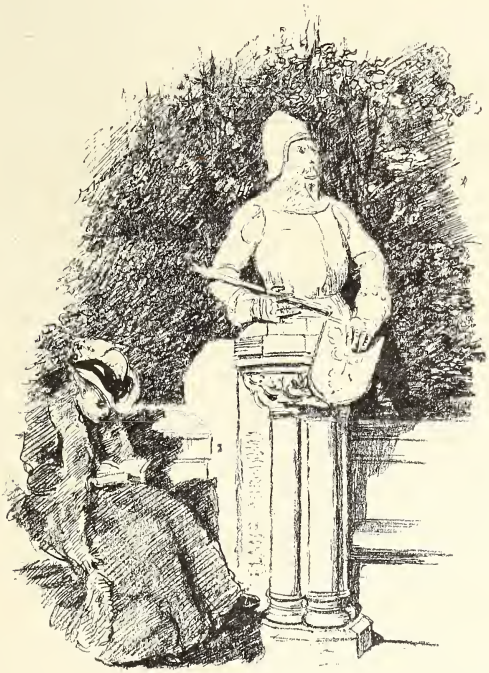
des chemins. Cette scrupuleuse bonne tenue est d'ailleurs celle de toute la ville, et ce n'est pas le moindre attrait de Berlin que d'être toujours net et luisant comme un sou neuf. C'est plaisir de voir ces armées de cantonniers occupés à de méticuleux nettoyages, à des grattages savants, à des

courses éperdues après le chiffon de papier qui s'envole. Jamais le moindre détritus, la moindre immondice ne souille pour un instant les trottoirs et les chaussées impeccables, aussi bien dans les rues ouvrières du vieux Kœlln que dans les avenues aristocratiques du Tiergarten Viertel ou du Charlottenburg voisins. Par comparaison, Paris est une écurie, Londres un cloaque et New-York une bauge.

Il serait à souhaiter que le peuple de nos villes s'accom-

modât des mœurs des passants berlinois et renoncât à souiller nos trottoirs et nos chaussées des mille détritus dont il s'obstine à joncher le sol, marchant sur un lit de vieux papiers, de cigares éteints, de peaux d'oranges ou de bananes.....

Arrêtons ici cette énumération répugnante.



Les Rues. — Quelque route qu'on prenne pour se rendre à Berlin, le voyage manque de charme. Il faut, pour y arriver, traverser, durant des centaines de lieues, de longues plaines tristes, noires, revêches, de maigre culture, parsemées çà et là de sombres bois de pins, de flaques d'eau boueuse, de misérables villages et de villes pleines d'usines, dont les fumées obscurcissent encore le ciel bas et lugubre. Il n'est pas surprenant qu'après un long voyage dans un paysage qui n'est comparable à notre plaine Saint-Denis que pour ses meilleurs aspects, l'arrivée à Berlin produise une impres-

sion favorable : larges avenues plantées de beaux arbres, places immenses et bien bâties, silhouettes de monuments aperçus, animation des grandes rues traversées : comment, durant le trajet de la gare à l'hôtel, ne serait-on pas agréablement intéressé et surpris?

Mais la déception vient vite; une promenade d'une heure, pendant laquelle on se perd trente fois, suffit à vous donner une impression sur laquelle on ne revient jamais : Berlin est neuf, propre et sans caractère, tout neuf, trop neuf, plus neuf qu'aucune cité américaine, plus neuf que Chicago qui est la seule ville du monde pouvant lui être comparée pour la prodigieuse rapidité de son développement. De tous côtés, de nouveaux quartiers surgissent, des monuments sortent de terre comme par magie, les avenues s'allongent comme tirées au cordeau, jusqu'au fond des banlieues. Je viens de citer Chicago, et en vérité, à parcourir ces quartiers nouveaux, le décor évoque l'idée d'une ville américaine, née d'hier dans le feu des spéculations, mais d'une ville américaine à laquelle manqueraient la ruée frénétique des foules, l'atmosphère des luttes et l'audace des architectures nouvelles.

Partout on sent l'ordre, la méthode, le plan arrêté et suivi dans les moindres détails, une autorité supérieure qui décide de la place des écoles, des musées et des églises et les répartit, en conciliant l'effet artistique et une certaine disposition stratégique que doit donner la pratique du champ de manœuvres.

Certes, si la beauté d'une ville réside dans la largeur de ses voies, le nombre de ses statues, l'éclairage de ses places et la propreté de ses rues, nul doute que celle-ci ne soit la première du monde.

Et cependant on s'y sent perdu. Les rues, les avenues, les carrefours se suivent et se ressemblent au point qu'il est impossible de garder le souvenir précis de l'un d'eux ; et après un mois de séjour je confondais encore Friedrichstrasse et Leipzigerstrasse, tant les grandes maisons et les magasins de l'une étaient semblables aux grandes maisons et aux magasins de l'autre.

Je ne sais rien de désolant et de « splenetic » comme une rue de Charlottenburg ou de Moabit par une froide journée de novembre. Un ciel d'automne distille une pluie morne qui vous glace jusqu'aux os, tandis que le vent d'est mord les nez et pince les oreilles. Les longues files de becs de gaz et de maisons se rejoignent à l'infini. L'œil désespérément cherche quelque détail imprévu ou pittoresque, mais en vain : tout est neuf, laid et sans caractère. Nulle échoppe de fruitière, nul étalage débordant sur la chaussée, nul contraste de trous d'ombre auprès de vitrines flambantes : rien que la platitude des façades modern-style et les devantures des magasins qui s'éclairent de lumière égale.

Quelques rares passants, des cavaliers, parfois une charrette ou une voiture de maître qui courent sous l'averse, ne suffisent pas à animer cette désolation. Et il faut marcher, marcher, l'âme en peine, le désespoir au cœur, maudissant la mauvaise étoile qui vous a jeté en ces tristes lieux, l'oreille aux aguets, quand même, cherchant à reconnaître au loin le timbre du tramway ou le bruit des roues du taximètre libérateur.

Le dimanche est pire encore : les rues sont alors absolument désertes et les larges bâches de toile grise qui protègent les devantures leur donnent cet aspect désolé que prennent

Rauchmann
ALBERT MEYER
Piano-Fabrik Julius Pfaffe
Nationalbank für Deutschland
19
Wagen

les appartements désertés, où les meubles et les lustres dorment emballés sous de communes housses.

Le style préféré des Berlinois en architecture est celui des Expositions universelles : rien n'y est simple. Le bois, la fonte, le fer, la tôle, le plâtre, le ciment armé concourent à édifier ces invraisemblables édifices. Différence de ciel et d'atmosphère, le ton de la brique ailleurs si charmant — la joie des paysages anglais et de Hollande — est ici brunâtre, commun, désagréable.

L'extrême complication des toits et des façades est déconcertante ; l'œil ne peut s'habituer aux extraordinaires silhouettes que dessinent dans le ciel clochetons et gargouilles, flèches, mâts, frontons, encorbellements, girouettes, cheminées, dômes et statues.

Sur les façades, c'est une orgie de macarons, de médaillons, de hauts-reliefs, de chapiteaux, de colonnes de tous ordres, de dorures, de sculptures, de mosaïques, de toutes ces horreurs, de toutes ces hideurs que les gens du métier nomment pâtisseries. Il y en a trop, elles débordent jusque sur les fenêtres, dans les boutiques ; pas le moindre bout de mur qui ne soit décoré ; chaque maison semble vouloir éclipser sa voisine et les architectes allemands s'ingénient à créer chaque jour quelque nouvelle laideur.

L'aspect des rues, des foules, des

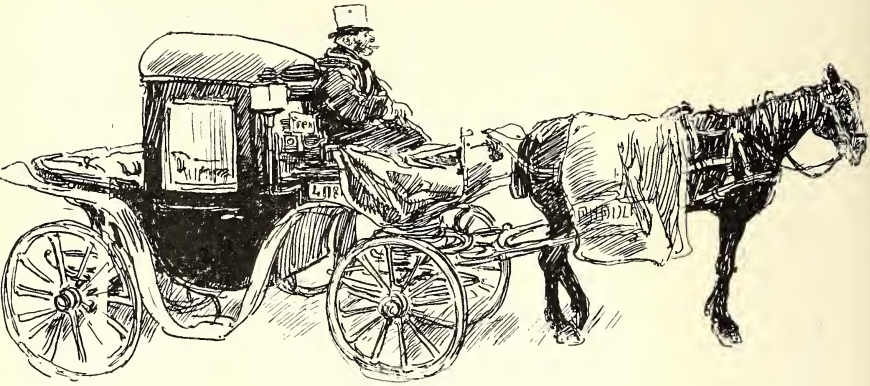
habitations crie partout la fortune soudaine, l'ère de prospérité où est entrée l'Allemagne il y a trente ans. Mais cette richesse a été si prompte que les Allemands n'en sont pas encore revenus, et, surpris et ravis, commettent toutes les fautes des nouveaux riches. De tous côtés ils s'empressent de faire oublier leur médiocrité passée et d'effacer les souvenirs des mauvais jours. Tels Berlinois qui se groupent en masse aux Haltestellen der Strassenbahn, et envahissent les tramways à trolleys et les trains électriques, sourient de pitié et de mépris aux ridicules petits omnibus — blanc et chocolat, — qui les transportaient hier encore, au petit trot de leurs rosses efflanquées. Les wattmen des fiacres automobiles interpellent rudement les voitures de place qui chaloupent le long des chaussées. Les riches voitures électriques ou à moteur puissant, — panneaux vernis, lanternes brillantes, livrées discrètes, — remplacent maintenant les lourds et disgracieux chariots, qui jusqu'ici faisaient les services de livraisons.

Une autre impression qui s'impose tout de suite, c'est l'admirable discipline de tout le peuple, — sur ceci je reviendrai — et aussi l'ordre et la propreté qui règnent en tous lieux. A Berlin la rue est silencieuse, même dans les quartiers populaires du vieux Kœlln ou les faubourgs ouvriers de l'Est de la ville. Les cris des marchands ambulants, les appels des vitriers, des rempailleuses de chaises ou des raccommodeurs de robinets ne risquent pas de troubler la tranquillité du passant et ne blessent pas plus son ouïe que les affiches, transparents, signes électriques et autres moyens de publicité ne choquent sa vue. « Lorsque Buffalo Bill faisait sa tournée en Allemagne, dit Mark Twain,

son affiche principale n'était sans doute pas plus grande qu'une étiquette à apposer sur une malle », et de fait les théâtres se contentent pour leur réclame d'une feuille de papier blanc imprimée en caractères noirs, du format et de l'aspect des petites affiches que nos officiers ministériels collent aux portes du Palais de Justice pour les ventes par licitation.

Jamais d'affiches à caractères démesurés, d'annonces sensationnelles vous poursuivant et vous obsédant par la répétition à l'infini d'un même nom ; ce n'est qu'au bout de longues semaines, tant ils mettent de discrétion dans leur réclame, qu'on finit par apprendre qu'il existe des Leibnitz cakes et un certain Hildebrands Chokolade.

Tout ce qui trouble l'ordre est rigoureusement prohibé.



Je n'ai jamais vu nulle part à Berlin le moindre rassemblement, et les camelots, les mendiants, les hommes sandwichs, les distributeurs d'imprimés et les chanteurs ambulants y sont totalement inconnus. Les petits marchands sont muets : le Schutzmann, d'un œil courroucé, a dû glacer pour toujours leur voix au fond de leur gorge, et les quelques vieilles marchandes de fleurs qui stationnent aux grands carrefours de la ville, ne vous offrent leur marchandise qu'à demi-voix et sur le ton qu'elles prendraient pour vous faire l'aveu d'un crime.

Le spectacle y perd en pittoresque. Ajoutez que les types de la rue ne portent pas comme chez nous ces défroques particulières, ces vêtements traditionnels qui les distinguent et mettent tant d'imprévu et de couleur dans les foules de nos faubourgs, où se frôlent le bleu des zingueurs, le blanc des maçons, le velours des charpentiers, la cotte de l'Auvergnat, le tablier de la porteuse de pain, le large chapeau du fort de la halle, la blouse de l'épicier et le bonnet à rubans de la crémière.

A Berlin, il n'y a, tranchant sur la monotonie de la multitude, que les uniformes des militaires, des policiers et des facteurs, les casquettes multicolores des étudiants, les défroques minables des cochers de fiacre et l'accoutrement agrémenté d'un chapeau haut de forme des ramoneurs. Les hommes sont en majorité hauts, larges, avec des ventres de buveurs de bière, des pieds et des mains énormes, et des habits sous lesquels ils semblent être construits avec des bûches mal assemblées; l'impression est pénible, mais la sensation de laideur qui vous choque, c'est l'impression de vulgarité et d'inélégance des femmes, leur manque absolu de charme qui la donnent.

Certes il y a des exceptions.

Mais les jeunes filles et les jeunes femmes qui circulent dans Leipziger Strasse ou sous les Tilleuls, sur Potsdamer Platz ou au Tiergarten, semblent se soucier peu

de briller ou de plaire. Elles sont désirables pourtant, ces grosses filles aux lourds cheveux blonds, — si blonds, — dont les yeux de porcelaine disent l'amour des sentimentalités fades et puériles, aussi bien que celles qui débordent de santé, hautes en couleur, à qui leur allure un peu masculine donne un air de bestialité; amazones qu'escortent de raides officiers, copistes des musées, bourgeoises en visites, modistes de la rue Frédéric : d'où vient-il qu'elles soient sans charmes?

L'amour simple, les pantoufles chaudes, les confitures, les maternités multiples, tous les bonheurs domestiques, voilà ce qu'elles évoquent. Nulle flamme ardente ne brille en leurs yeux de Hausfrau honnête et économe, et le plaisir de plaire, d'être regardées, désirées, les préoccupe bien moins que l'administration de leur ménage où, tout le long du jour, elles règlent, ordonnent, frottent et astiquent. Elles ne sont que d'admirables ménagères.

Un fait les dépeint : dans les grands magasins, le rayon des Delicatessen — charcuteries — est plus important et plus animé que le rayon des soieries.

La façon dont elles s'habillent vaut qu'on en parle. Je

n'ai rien vu de plus disgracieux et de plus mauvais goût. Encore possibles sont les jeunes filles à l'instar des miss américaines, qui portent les simples costumes tailleur, les jupes courtes, les paletots sacs et les panamas sans prétention. Mais les autres, la multitude, celles qui s'enorgueillissent de chapeaux invraisemblables, de couleurs ennemies, hurlant leurs rencontres soudaines, de cravates indescriptibles et de cette hideur qu'elles devaient inventer et qui fait fureur ici, la robe réforme !

Imaginez un long fourreau sans taille s'accrochant aux épaules, faisant saillir le ventre, masquant le dos et relevant par devant sur de vilains pieds. Le moindre trottin parisien en reculerait d'horreur. J'ai en ce moment sous les yeux les journaux de modes allemands et des catalogues de très grandes maisons berlinoises. C'est déconcertant et pitoyable. Voici par exemple un costume vert,

frangé de jaune, dont la jupe est relevée et attachée de place en place par de gros pompons rouges du plus comique effet. Plus loin, je tombe sur les blouses de sport et je trouve l'entière description d'une « Gestrickte Automobiljoppe mit Lederbesatz » qui n'est autre chose qu'un costume d'automobile en laine tricotée garnie de cuir. Il y a du cuir sur la poitrine, au col, le long des coutures, au bas des manches, festonnant la jupe, il y en a même sur le béret, et le voisinage de ces deux matières si peu parentes, cuir fauve et laine bleue, vous étonne autant qu'il vous choque. Je cite ces deux exemples au hasard : j'en pourrais citer mille, et il n'est pas un Français, voyageant en Allemagne, qui n'ait dû être surpris des toilettes des femmes. Pour les soirées et le théâtre, elles portent une certaine façon de corsage appelé Theater-Blousen, simple blouse de couleur claire qu'elles mettent sur la première jupe venue, et à ce propos on m'a conté l'histoire suivante :

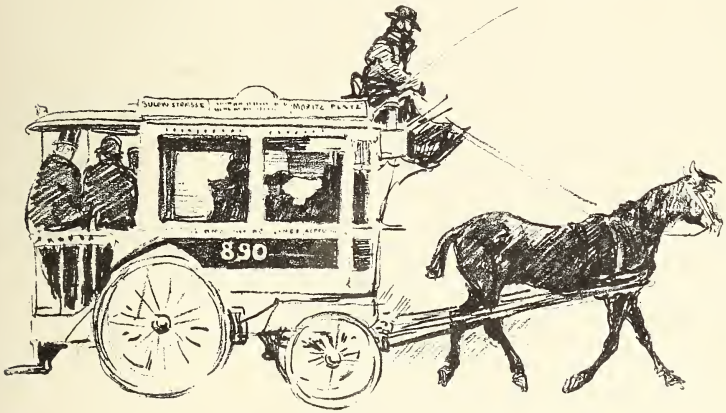
L'Empereur se rend bien compte de cette inélégance et certes, il envie aux théâtres anglais et à nos théâtres français le spectacle fastueux des salles, l'atmosphère de fête et de richesse que mettent les toilettes savantes et harmonieuses des femmes auprès des plastrons éblouissants des hommes.

Il résolut, il y a quelque temps, de donner à l'Opéra royal une espèce de gala où seraient seulement admis les femmes en décolleté et les hommes en habit noir ou en grand uniforme.

Ce fut presque une révolution dans Charlottenburg et dans Moabit, et, le fameux soir venu, une centaine de dames, ne pouvant se résoudre à la dure loi, se présentèrent comme à l'habitude en Theater-Blousen et jupe courte. Les ordres

PANOPTICUM
Panoptic Cum

de l'Empereur étaient formels et on leur refusa la porte. Elles n'essayèrent pas de parlementer, sachant qu'on ne discute pas avec une consigne; elles seraient sûrement rentrées chez elles cacher leur dépit et leur colère, si une ouvreuse de génie n'avait eu l'idée d'échancrer les corsages



et de les garnir tant bien que mal avec des bouts de tulle masquant les dommages.

Rien, paraît-il, ne fut plus follement comique que l'atelier de couture ainsi improvisé, si ce n'est la course des maris à la recherche des tulles et des mousselines et l'envahissement de certaines boutiques de modes des Linden voisins.

On imagine ce que fut le gala dans ces conditions, et je ne crois pas qu'il ait contribué à rendre plus raffiné le goût berlinois, car à toutes les représentations auxquelles

j'assistai pendant mon séjour, je revis les triomphantes Theater-Blousen s'étaler à toutes les places : elles sont de tradition comme les châles de laine de couleur tendre dont les Berlinoises s'enveloppent la tête à la sortie : châles qu'on aurait du mal à retrouver chez nous sur les épaules de filles pauvres et laides dans les plus lointains villages de nos Cévennes.

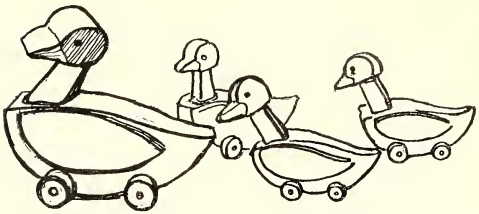
Par la Ville. — Le mauvais goût allemand qui s'affirme dans les toilettes, l'arrangement des intérieurs, et la décoration des édifices, triomphe encore aux étalages des magasins berlinois.

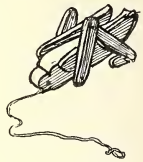
Il est malaisé de concevoir les horreurs qui s'exhibent aux devantures des modistes, des tailleurs, des bonnetiers ou des chemisiers. Je ne veux plus me souvenir des chapeaux de femmes, des écharpes et des cravates que j'ai vus là, mais je crois que dans ce sens rien ne peut dépasser en laideur l'imagination des pâtissiers et des confiseurs de

marque. C'est à vous dégoûter à jamais du moindre gâteau ou du meilleur bonbon.

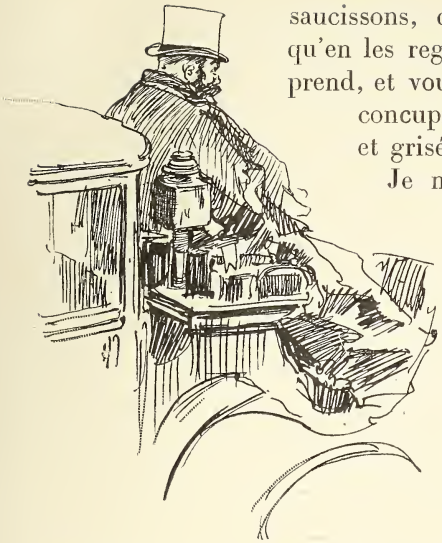
Oh! les romantiques « burgs » de nougat, les casques à pointes en moka serti de pâte rose, et les monumentales pièces montées où l'on voit, nageant sur un lac de confiture, au milieu de roseaux d'angélique, un berceau de chocolat dans lequel repose un bébé en sucre.

Et les foules s'arrêtent en extase devant toutes ces ignominies : « Schön, ah wie schön! » disent de grasses Allemandes ravies. Je ne sais d'attirant que les devantures de charcutiers et les étalages des bottiers pour l'armée. Les bottes sont là, rangées par paires, les unes auprès des autres, comme à l'exercice. C'est très simple, pensez-vous, mais vous n'imaginez pas leur beauté, comme elles sont hautes, fines, brillantes, vernies, et combien les éperons nickelés ajoutent encore à leur grâce. Ce sont des chefs-d'œuvre, vous dis-je.





Les étalages des marchands de « delicatessen » flamboient magiquement, et c'est un tel amoncellement de bonnes choses appétissantes, de viandes roses, de lardés blancs, d'andouilles énormes, de cervelas tentants, de monstrueux



saucissons, de mirifiques galantines, qu'en les regardant une fringale vous prend, et vous les admirez avec l'œil concupiscent d'un Allemand ravi et grisé d'avance.

Je ne sais pas d'autre pays où il y ait tant de photographes. Presque à chaque pas vous êtes arrêté par une boutique ou une vitrine de portraits. Dans ces images, tous les types de la nation sont représentés, depuis l'Empereur et les membres de la famille impériale en cent postures et costumes différents. Voici les mines éveillées des bébés, puis des visages rogues et fermés de barbons, des têtes impassibles et dures, aux lourdes mâchoires sous des coiffures d'officiers, des effigies de femmes dans des robes économiques relevées de bijoux surannés, bracelets, tours-de-cou, chaînes de montres, médaillons; puis, tranchant sur cette exhibition de physionomies souriantes ou rébarbatives, ce sont encore des groupes, des scènes, des intérieurs où se révèlent certaines particularités, certains aspects de la vie nationale qui vous sont inconnus.

A l'étalage d'un photographe dont la clientèle est surtout d'étudiants, nous sont exposés divers épisodes de la vie

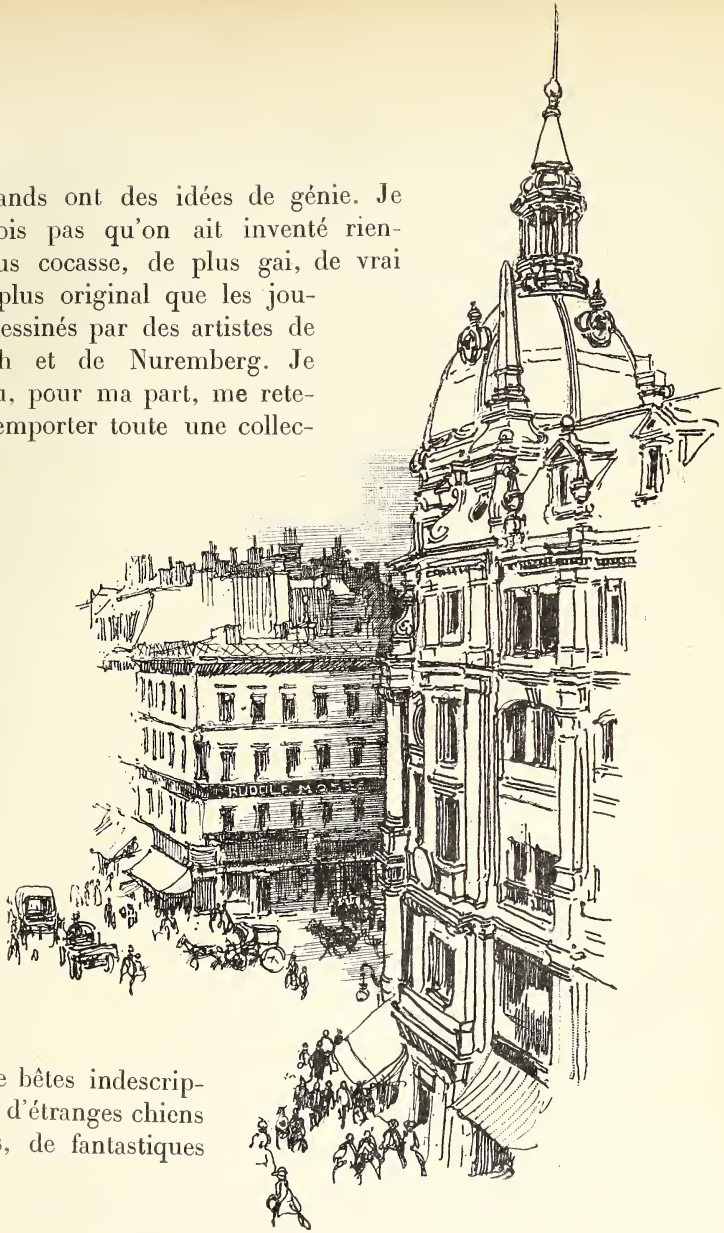
d'Université. Une de ces images représente un de leurs fameux duels : les deux combattants au premier plan, complètement couverts de matelassures, d'une armure grotesque, qui ne laisse à découvert que les visages, et à côté d'eux les prévôts prêts à parer les coups. A droite, sont les infirmiers, préparant les pansements; à gauche, des bretteurs déjà blessés, la tête emmaillotée. Au fond, d'autres boivent, jouent aux cartes ou fument de longues pipes. Il y a aussi de ces cérémonies, où bottés, gantelés, le chef orné de plumes, les étudiants brandissent leurs rapières.

Comme toutes les très grandes villes, Berlin compte quelques magasins monstres, bazars qui contiennent un nombre infini de rayons, où il est possible de se procurer toutes les choses imaginables. Le plus curieux et le mieux achalandé est certainement le Warenhaus Wertheim, dans Leipzigerstrasse, puis celui de Potsdamer Platz. Ce dernier est une vaste construction de style gothique qui ressemblerait plutôt à une église.

Dès la porte une chose vous frappe : des messieurs déposent leurs cigares ou cigarettes dans de petits casiers en cuivre, pour pouvoir les retrouver à leur sortie. L'intérieur du magasin est somptueux, surchargé de marbre et de dorures. L'impression d'ordre et de silence qu'on a dans un tel lieu vous déconcerte dès l'abord. Vous ne retrouvez un peu de vie et d'animation qu'aux rayons des charcuteries, et aux comptoirs où se débitent la bière, le chocolat, le café au lait, les pâtisseries et les sandwiches.

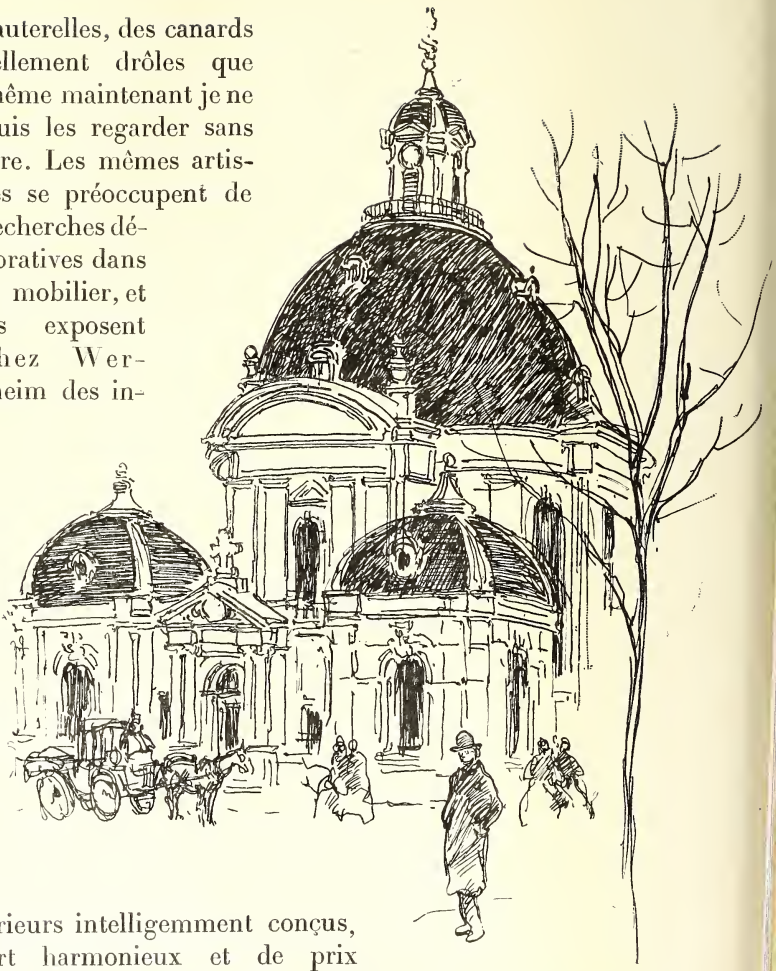
Les expositions de jouets et d'ameublements sont des plus intéressantes. Vraiment, pour amuser leurs enfants, les

Allemands ont des idées de génie. Je ne crois pas qu'on ait inventé rien de plus cocasse, de plus gai, de vraiment plus original que les joujoux dessinés par des artistes de Munich et de Nuremberg. Je n'ai pu, pour ma part, me retenir d'emporter toute une collec-



tion de bêtes indescriptibles : d'étranges chiens bassets, de fantastiques

sauterelles, des canards tellement drôles que même maintenant je ne puis les regarder sans rire. Les mêmes artistes se préoccupent de recherches décoratives dans le mobilier, et ils exposent chez Wertheim des in-



térieurs intelligemment conçus, fort harmonieux et de prix abordables; certains semblent même abandonner complè-

tement la décoration pour les carrés si chers au modern-style tudesque.

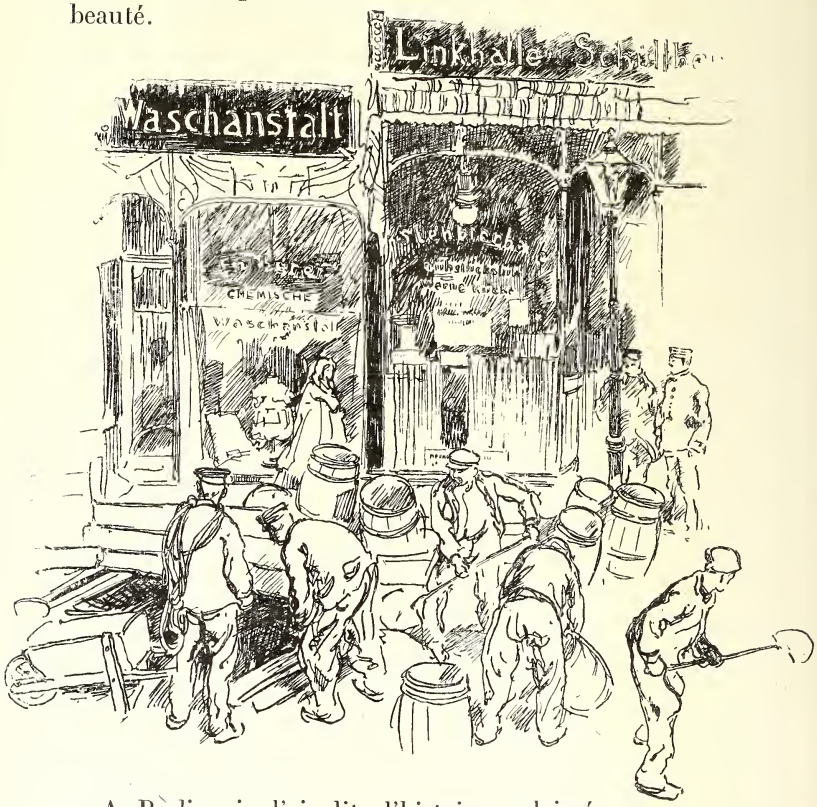
En matière d'ameublement les Allemands se soucient peu de reconstituer les époques passées. Il leur faut du nouveau, et comme les artistes à qui ils s'adressent ne sont pas toujours très indiqués comme novateurs, il s'ensuit des trouvailles le plus souvent d'un goût douteux. Ces meubles sont, d'ailleurs, destinés à une élite fortunée, et pour trouver les fournitures évocatrices des intérieurs de la multitude, il faut regarder ailleurs.

L'Allemand est très fier de sa maison : les logements des employés, et même des ouvriers. sont décorés avec un luxe inconnu en France. Il n'est pas de si petit bourgeois qui ne tienne à posséder une chambre où l'on ne mange pas, où l'on ne couche pas, pour recevoir ses amis. Il la désigne de ce mot — « die gute Stube » (la bonne chambre). Là ils mettent le piano, les photographies, les diplômes, et les cent petits bibelots viennois que la ménagère ne cesse d'épousseter et de frotter.

Mais la pièce importante reste la salle à manger; il n'est pas de meubles trop beaux pour elle, et je me souviens d'avoir vu tout un mobilier fait de cornes de cerf. Les chaises, la table, les consoles, le buffet, jusqu'à une horloge, une corbeille à papier, un crachoir et une paire de flambeaux étaient faits de bois enchevêtrés. C'était déconcertant et agressif au possible, et il est difficile d'imaginer objets plus laids et de plus mauvais goût.

Mais il est heureusement autre chose que des laideurs. Je sais dans Friedrichstrasse et Leipzigerstrasse, les deux grandes rues à magasins, de fort beaux étalages et je cite-

rai tout particulièrement celui de la Manufacture Impériale de porcelaines où sont exposés des flammés et des pâtes tendres de la plus rare beauté.



A Bèrlin, je l'ai dit, l'histoire a laissé peu de traces : l'on doit s'intéresser aux magasins, faute de monuments à regarder et à visiter ; il faut se passionner

aux mouvements de la foule, aux caractères différents de ces grandes voies où l'on chemine sans cesse.

La Friedrichstrasse ou rue Frédéric est la plus longue rue du Berlin central : elle coupe les Tilleuls dans leur milieu et elle se distingue par ses façades monumentales. Grands hôtels, brasseries, maisons de commerce, grandes compagnies, banques voisinent ici, logés dans de somptueux immeubles.

Tout près de là est le Gendarmenmarkt que les artistes vous vantent et qui certes est une des curiosités de Berlin, réunissant le Schauspielhaus, le monument de Schiller, l'église française et la Nouvelle église sur une place spacieuse et agréablement dessinée. Hoffmann, l'auteur des contes, et Henri Heine l'habitèrent, comme l'indiquent des plaques et des bas-reliefs apposés sur leur domicile respectif.

Le Schauspielhaus est naturellement de style grec et l'on vous fait remarquer ici avec quelle habileté et quel talent l'architecte Schinkel sut adapter le noble art ionique à un édifice à trois étages.

Pour ma part, je préfère à ce monument imposant quelques constructions moins prétentieuses, comme certains hôtels particuliers de ce quartier et entre autres dans la Wilhelmstrasse, la Chancellerie Impériale, habitation du chancelier de l'Empire, où Bismarck résida jusqu'en 1890.

Vrai type des constructions religieuses allemandes du XVIIIe siècle, le dôme énorme de l'église de la Sainte-Trinité étonne et amuse ; le square dit Wilhelmplatz est sans intérêt et on retrouve avec plaisir la place de Potsdam et sa circulation intense, ses foules en mouvement, son cadre pittoresque.

De cette place part la Leipzigerstrasse qui va jusqu'au Spittelmarkt sur une longueur de 1 500 mètres. C'est la rue aux grands magasins, Wertheim, Tietz, etc., la voie la plus commerçante de la ville. Sur son parcours se trouvent la Chambre des Seigneurs, palais dans le style de la Renaissance italienne, le ministère de la Guerre, l'hôtel de l'administration des postes et le musée postal où se visite une curieuse collection des moyens de communication dont usèrent et usent actuellement les divers peuples.

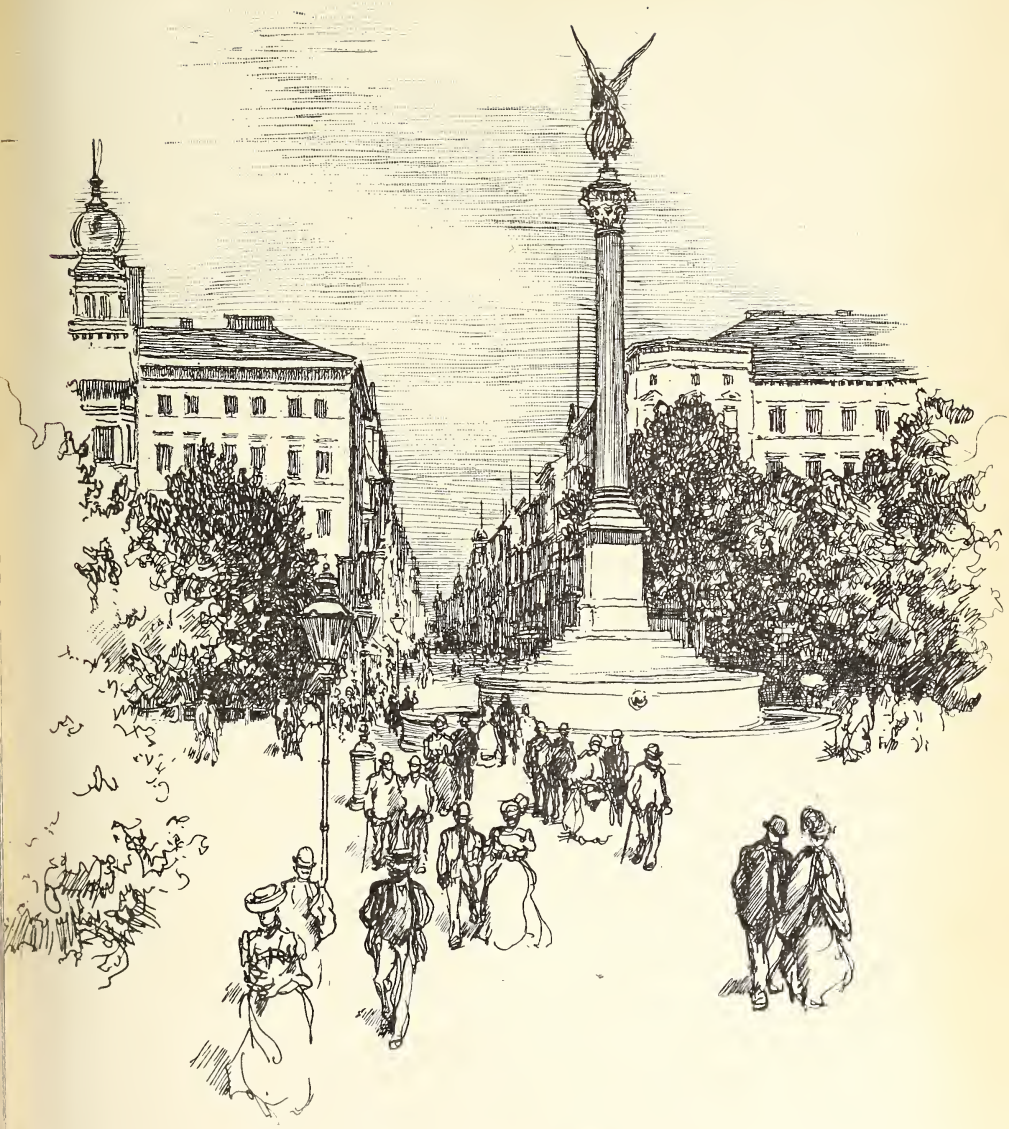
Tout au bout, la rue de Leipzig s'orne de colonnades d'un curieux et assez charmant effet, par lesquelles autrefois on accédait au Spittelmarkt.

Et voici encore de grandes maisons de commerce, une longue suite de magasins, d'entrepôts, de boutiques de toute sorte. Il ne peut y avoir de doute que l'industrie et le commerce allemands n'atteignent en ces jours un développement considérable; et cependant il y a peu d'années que l'Angleterre était seule à posséder les qualités qui faisaient de ses marchands et ses manufacturiers les premiers du monde.

Les Allemands ont rattrapé le temps perdu, et voici qu'en certaines grandes industries leur outillage est bien supérieur à celui dont on se sert en Angleterre et en France et ne peut être comparé qu'à l'outillage américain. Ils ont créé de nombreuses écoles techniques qui sont les modèles du genre et qui leur fournissent les chimistes, les ingénieurs, les mécaniciens dont ils ont besoin.

En cela, de l'avis des gens compétents, aucun autre pays du continent ne peut leur être comparé.

Ajoutez-y les vues pénétrantes, l'esprit de progrès, le



caractère et la discipline de leurs chefs d'industrie : il n'en faut pas plus — paraît-il — pour faire de l'Allemagne la première dans le commerce et l'industrie du vieux continent, dépassant l'Angleterre et nous laissant, nous, loin sur le chemin, abîmés dans les idées conservatrices et rétrogrades qui sont les nôtres en matière commerciale.

Cette opinion n'est bien entendu pas la mienne, mais la plus répandue en pays prussien, et je l'ai si souvent recueillie là-bas que je me fais un devoir de l'insérer ici.

Un négociant français établi à Berlin m'a longuement parlé de la façon dont on comprend là-bas les affaires : j'ai noté avec intérêt ce qu'il m'a dit du talent qu'ont les Allemands pour adapter les choses, et pousser l'imitation jusqu'à la contrefaçon et à la piraterie.

Leur manque d'originalité les force à chercher leurs dessins, leurs modèles et patrons dans d'autres pays et à constituer leurs affaires sur les idées des autres. Leurs lois pour la protection des brevets et des marques sont assez relâchées pour permettre ces... emprunts.

Les articles de Paris et de Vienne sont aussitôt copiés à Offenbach, à Berlin et partout, et mis sur le marché à un prix sensiblement inférieur.

Il est curieux de constater que chez ce peuple, dont le nom est associé à toutes les grandes découvertes, où les officiels sont des modèles de dignité et de devoir, où les penseurs et les hommes de science méritent d'être mis si haut, se rencontrent dans certaines branches de l'industrie les pirates les plus éhontés de notre temps.

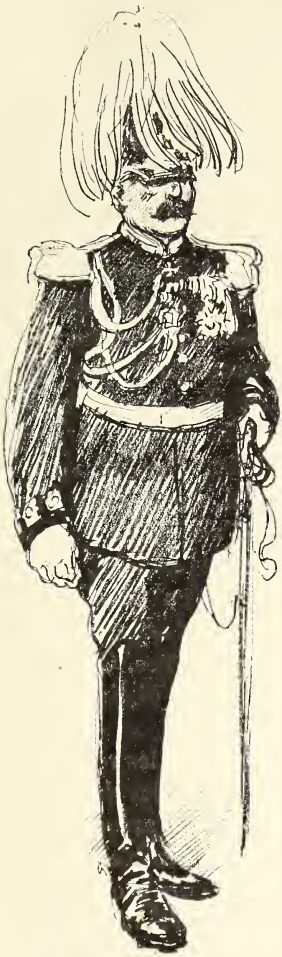
Il y a quelques années, un certain Dr Jaeger préconisa

avec un énorme succès son système de vêtements en laine. Son produit fut aussitôt copié par un grand nombre de rivaux qui adoptèrent jusqu'à ses dessins et ses dénominations.

Voici encore un exemple qui n'est pas strictement d'ordre commercial, mais qui peut ici trouver sa place.

Un auteur de grand talent, Mr Julius Stinde, publia un roman intitulé « La famille Buchholz » qui eut tout de suite un tirage considérable et de nombreuses éditions.

Profitant de ce succès, un confrère s'empara aussitôt du titre et de certains types et caractères, et peu de temps après offrait au public un livre intitulé « La famille Buchholz à Paris ».



Les Uniformes. — Aux amateurs de spectacles militaires, Berlin offre un champ d'observation de premier ordre. Je ne crois pas qu'il y ait une autre ville au monde où défilent tant de régiments, où se voient tant de sentinelles, où se croisent tant de militaires de toutes armes et de tous grades.

Que de trains n'ai-je pas manqués, à combien de rendez-vous ne suis-je pas arrivé en retard, dans quelles colères et quelles rages ne me suis-je pas mis, quand, tout à coup, au détour d'une rue, je me voyais immobilisé pour de longs quarts d'heure par le passage de bataillons ou d'escadrons se rendant à quelque cérémonie ou à quelque revue!

Au respect, à la déférence que chacun montre au plus humble porteur d'uniforme, on comprend, dès qu'on a mis le pied en Allemagne, que le soldat y est roi, que l'officier y est Dieu.

Je ne sais comment s'opère

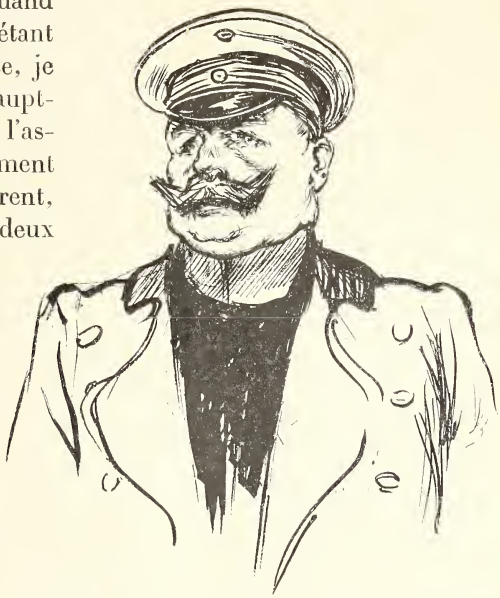
le recrutement des officiers prussiens, mais à voir la considération, l'affectation d'humilité avec lesquelles on les accueille, ils ne peuvent certainement être issus que d'une caste supérieure et quasi divine.

En vérité ils sont très dignes, très courtois, extrêmement bien élevés. Leur tenue est irréprochable, bien qu'on souhaitât de les voir moins fiers, moins raides et moins impassibles. J'en ai vu qui, par civilité, s'essayaient à sourire, et n'arrivaient qu'à une grimace de la bouche, un plissement des paupières, après tout fort peu gracieux. Je pourrais ajouter qu'ils se tiennent admirablement à table. qu'ils boivent des vins et fument des cigarettes. Ces observations sont importantes, car par là ils se distinguent de leurs frères inférieurs.

Que vous les croisiez dans la rue, que vous les rencontriez dans le monde, que vous les observiez dans les théâtres ou autres lieux publics, partout vous les sentez préoccupés de leur tenue, et s'observant constamment. Il semble qu'ils ont à tâche de réaliser un type convenu. Leurs mouvements, leurs gestes sont d'une précision mathématique. C'est merveille de voir trois ou quatre officiers saluer à la fois :

les talons se joignent ensemble avec un claquement sec, et, d'une raideur d'automates, les échines se plient sous un angle minutieusement calculé.

Comme il est naturel, inexprimable est leur dédain pour l'élément civil. Un Hauptmann de la garde habitait mon hôtel. Je le croisais quelquefois dans les couloirs et les salons, je pouvais l'observer à table et ailleurs. Les garçons, les grooms et les portiers s'empressaient autour de lui avec une platitude écœurante. Les clients de l'hôtel avaient, quand il les rencontrait, un air humble et soumis qui semblait les excuser de respirer le même air que lui. Ce fut tout un petit drame quand un jour, par hasard, étant le plus près de la porte, je pris le pas sur le Hauptmann pour entrer dans l'ascenseur; imperceptiblement ses sourcils se froncèrent, il se raidit encore; les deux bourgeois entrés derrière lui étaient abasourdis, rougissants, et quand leurs yeux rencontraient les miens, j'y pouvais lire de lourds regards chargés de reproches.



Une autre fois, cet officier, en

grande tenue, se prit les pieds dans un tapis, et manqua tomber de tout son haut. L'effet de ce grand corps, casqué et botté, partant en avant, fut si comique et si inattendu que tous les assistants faillirent éclater de rire. Mais le coup d'œil terrible qu'il lança circulairement eut tôt fait de glacer d'effroi les témoins de sa maladresse ; ils ne respirèrent que lorsqu'il fut dehors.

Un dessinateur de premier ordre, et de grand talent, Monsieur Thœny, a résumé dans une série d'albums la vie des officiers allemands. Ses dessins sont admirables. Nul ne sait comme lui planter un casque, faire tendre des jarrets, ou traîner des sabres. Il connaît les plis d'une

tunique, aussi bien que la tache d'un œil clair dans un visage qui veut être de bois ; la ligne des épaules d'un cuirassier, comme la courbe des jambes d'un hussard. Des légendes heureuses complètent ses saisissantes images. Faites la part de la satire, de l'outrance des caractères pour les mieux définir, et vous y trouverez toute la physiologie et toute la psychologie des généraux, lieutenants, ou capitaines d'outre-Rhin.

J'en citerai avec plaisir quelques-unes.

D'abord certains dessins qui disent leur morgue inexprimable. Voici une scène qui se passe à la frontière autrichienne :

Le douanier insiste pour qu'une valise soit ouverte.

— « Je vous ai donné ma parole d'honneur, dit l'officier en voyage. Et quand un officier prussien vous donne sa parole, c'est comme si ses valises étaient ouvertes. »

Dans la rue à Berlin :

Un passant arrête un officier.

— « Renseignez-moi, je vous prie. Suis-je loin de la Leipzigerstrasse? Je voudrais aller chez Wertheim. »

Le lieutenant, toisant le bonhomme, répond :

— « Il y a deux millions d'habitants à Berlin, et c'est moi que vous avez choisi pour me confier vos secrets d'affaires? »

Un autre dit :

« Dans mon pays on cultive une espèce de carotte qui n'est pas mangeable; mais pour la domesticité c'est un excellent aliment. »

Un amusant dessin montre un tout jeune « Cavallerist »

voyageant en seconde classe avec son père, type de l'homme d'affaires, du grand commerçant allemand, simple et de goûts modestes.

« Papa, voyagerons-nous donc en seconde classe jusqu'à ce que nous attrapions des poux ? »

L'esprit de caste s'affirme dans le dessin où un officier déclare qu'il est impossible de recevoir au régiment tel « avantageur » (officier passé par le rang) pour la raison que « son père mangeait encore avec son couteau ».

Une mère se renseigne sur son fils.

— « Et comment trouvez-vous le service, Edgar

— « Certes, tout homme doit avoir une occupation, mais cette occupation ne devrait pas dégénérer en un travail. »

Voici une légende sur la psychologie féminine :

« Je t'assure, Kurt, que la jugulaire abaissée fait une grosse impression sur les femmes. »

A propos de leur sens artiste, voici un lieutenant qui s'étonne que Gœthe, ministre d'État, ait « perdu son temps à écrire des poèmes ».

Un autre raconte les beautés d'un voyage en Norvège. Il dit

son admiration pour les glaciers gigantesques, les cascades romantiques, les eaux prestigieuses. Son admiration se résume ainsi :

« C'est si beau, si grandiose, que malgré soi on voudrait raidir le corps et joindre les talons. »

Rencontre de « Cavallerist » dans une exposition de peinture. :

— « Quoi, vous ici?

— « Oui, mais vous y êtes bien.

— « Eh bien, comme ça, nous serons deux. »

La *cavalerie* forme une secte à part, une classe privilégiée, que ses membres considèrent comme la noblesse et l'orgueil de l'armée.

— « Ne trouvez-vous pas, camarade, dit un lieutenant de hussards à un chevau-léger, que la magistrature est la cavalerie du civil, l'espèce distinguée? »

Naturellement ils n'ont qu'une mince considération pour leurs camarades de l'infanterie. « Rats des champs », « Vers de terre », « Sauteurs de fossés », sont parmi les épithètes les plus aimables et les plus élégantes dont ils les qualifient.

— « Je suis allé avec Petzenwitz à Breslau, — dit un hussard de la Mort à son jeune

camarade. — Figurez-vous qu'à Görlitz deux camarades de la ligne sont montés dans le compartiment, et c'est tout à fait curieux, nous les avons trouvés très intéressants et très charmants. »

Ils ont un saint mépris des officiers de réserve qu'ils appellent les « Reserve Onkel ». La scène se passe vraisemblablement dans une ville d'eaux très fréquentée.

Le réserviste est au premier plan, carrant dans son uniforme sombre des formes anguleuses de commis ou d'employé. Au fond, deux lieutenants de uhlans s'indignent et se moquent de cette façon :

— « Ces oncles de la réserve gâtent tout à fait le brillant tableau de l'armée. Pourquoi les appelle-t-on pendant que les étrangers sont ici? »

Le riche mariage, l'héritière à millions semble être une préoccupation importante dans l'esprit des cavaliers comme des fantassins. Un cuirassier blanc mène à l'autel une Miss américaine légèrement contrefaite.

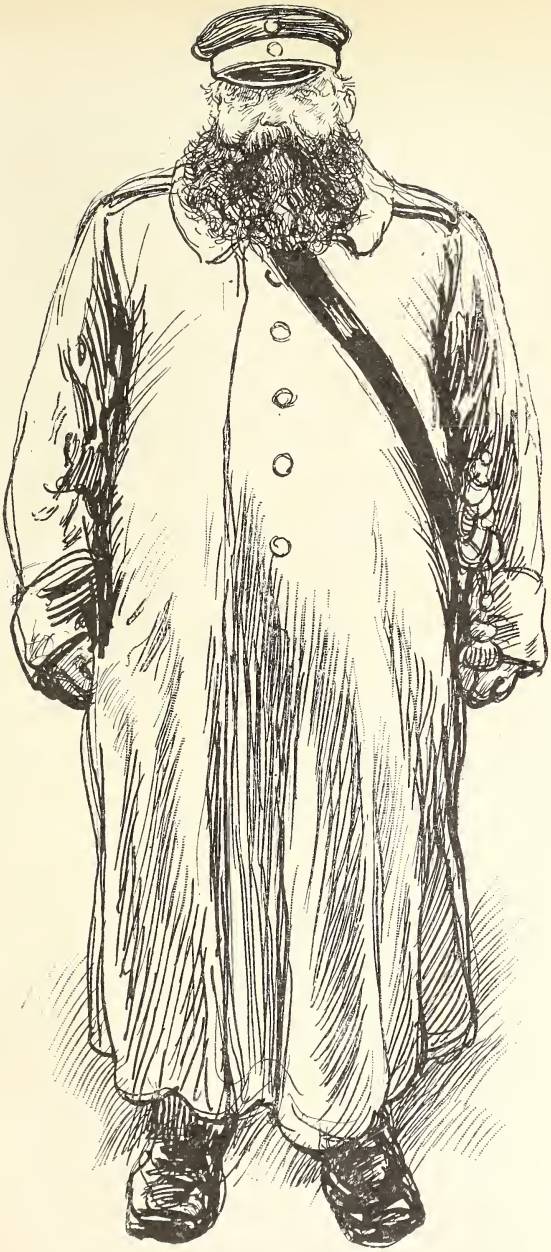
— « Notre union sera heureuse, Miss Butterfield, dit-il, vous m'avez assuré une existence sans souci, et moi, je suis maintenant en état de produire une race agréable. »

— « Vous allez vous marier, camarade?

— « C'est vrai, la semaine prochaine je butterai contre l'autel. Voulez-vous, camarade, être présent à la catastrophe? »

Dans la campagne un couple se promène à cheval. L'officier, un grand maigre, garçon très laid, dit à sa compagne :

— « Vous dites que les conditions essentielles manquent pour que je puisse vous rendre heureuse. Permettez-moi



de vous dire que je suis dans la fleur de l'âge, de vieille noblesse, et que je fais partie d'un régiment distingué. Vous, de votre côté, vous avez beaucoup d'argent : que manque-t-il au tableau ? »

Dans un admirable dessin, un général allemand porte un toast à un général français assis près de lui :

« Et quand nous rencontrerons de nouveau cet adversaire aimable sur les champs d'honneur, alors nous espérons que la guerre se terminera à la satisfaction des deux adversaires. »

Il faudrait un gros volume pour énumérer tous les uni-

formes de l'armée allemande. Je crois bien que chaque régiment se différencie des autres par un bouton, un parement, un ornement, un collet qui lui est propre. Il y a des hussards de toutes les couleurs ; verts, bleus, rouges, noirs. Les soldats, pour les distinguer, les qualifient d'épithètes pittoresques. Les hommes de tel régiment sont dénommés « les vers-luisants », « les perroquets », « les hannetons », « les œufs-aux-épinards ». La tradition est au fond de tout cela, chacun tenant à sa caractéristique distinctive. Les grenadiers du premier régiment de la Garde s'enorgueillissent du casque en forme de mitre avec lequel ils défilèrent devant le Grand Frédéric.

Tunique blanche, tunique jaune, tunique grise — qu'importe, « der bunte Rock » (la tunique de couleur) est adorée des femmes et fait toutes les conquêtes. Dans le cœur des Allemandes les militaires tiennent le premier rang, comme dans les solennités ils tiennent la première place.

Dès que dans un salon entre un officier, c'est son regard que les jeunes filles recherchent, et si tels sont les succès des supérieurs, ceux des inférieurs, à l'office, ne sont pas

moins grands ni moins complets. Toutes les cuisinières, les bonnes, les femmes de chambre, ont leur « Schatz », les « trésors » qui les mènent dans le Grunewald l'été et aux bals en hiver.

Ce prestige que confère l'uniforme est tel qu'il n'est aucun sacrifice qu'un Allemand ne consente pour y avoir droit. Nous n'avons pas idée chez nous de l'importance que se donnent là-bas les officiers de réserve. Les plus hauts personnages n'hésitent pas à revêtir leurs uniformes aux grandes cérémonies, s'ils ont quelque grade dans la réserve. Il y a quelques années fut appelé aux affaires, comme Ministre des Finances, un homme de fort grande valeur, certes, mais qui n'était que sous-officier dans l'armée de seconde ligne. Le premier acte de l'Empereur fut de le nommer aussitôt lieutenant, pour qu'ainsi il pût figurer dignement dans les défilés, les revues, et les galas.

J'ai en ce moment sous les yeux une photographie publiée par « die Woche » et qui représente les por-

traits du consul et des attachés de la légation allemande au Caire. Sur la dizaine d'hommes qui s'y trouvent, un seul est en civil, tous les autres arborent quelque brillant uniforme de uhlan, de grenadier, de chevau-léger ou de dragon.

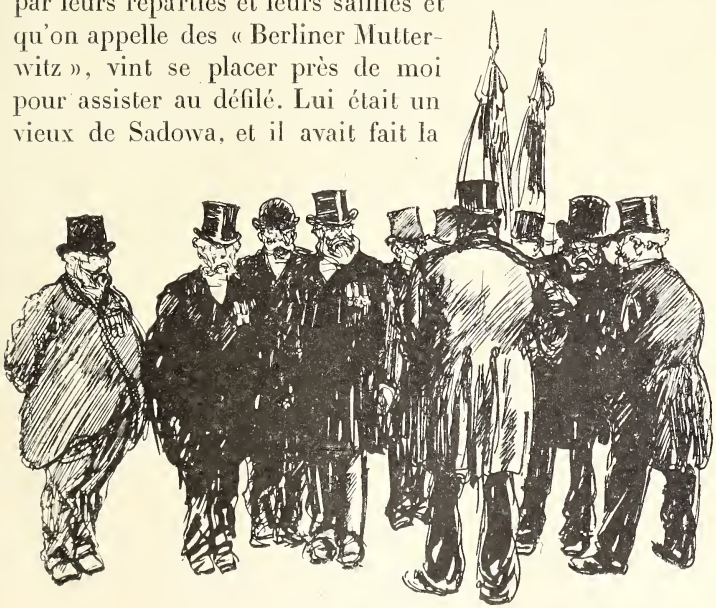
Toute tunique à boutons de métal, toute casquette plate est respectée, aussi bien celle du dernier des employés de chemin de fer que la lévite galonnée des portiers d'hôtel.

J'étais, l'été dernier, dans un « Biergarten » de banlieue, près de Steglitz, quand vinrent s'attabler à quelques pas de moi un facteur en uniforme et sa bonne amie. C'étaient de laids personnages avec des faces plates, de larges mains, de gros pieds et cet air d'être construits avec des bûches qu'ont ici les gens du peuple. Ils commandèrent de la bière, des charcuteries et commencèrent à se lutiner; les vilains mouvement de leurs lourdes pattes étaient aussi disgracieux que leurs rires sonnaient désagréables. Le facteur devenait trop entreprenant et la fille, en se défendant, donna une tape malhabile sur la casquette plate qui roula sur le sol. Le rire du galant s'étrangla dans sa gorge, sa face devint terrible et en termes violents il admonesta le pauvre laideron, coupable d'avoir méconnu l'insigne respecté, et cela dura longtemps. Son visage était noir de colère et d'indignation : il s'arrêtait par instants pour laper sa bière et repartait, jetant de sombres regards à sa triste compagne qui pleurait silencieusement,

Ceux qui ne pensent pas pouvoir décrocher les habits et les épaulettes rêvés, s'enrégimentent dans les sociétés d'anciens militaires « Kriegervereine », à seule fin de donner à leur médiocrité civile un semblant de vernis des fastes soldatesques. Je me souviens d'avoir vu au *Tempel-*

hoferfeld une revue de plus de douze mille de ces anciens guerriers. C'était fort impressionnant et très comique. Je n'avais jamais vu pareille collection de chapeaux de formes si inattendues, de redingotes et d'habits de coupes si extraordinaires; l'évolution du haute-forme à travers le siècle eût pu être étudiée là avec profit, et il y avait des casquettes comme je n'en verrai certainement jamais plus.

Tous portaient une ou plusieurs médailles commémorant leurs campagnes, et ils se groupaient autour de riches drapeaux brodés; un vieux, très vieux bonhomme, à barbe blanche, un des ces types diserts qui amusent les badauds par leurs reparties et leurs saillies et qu'on appelle des « Berliner Mutterwitz », vint se placer près de moi pour assister au défilé. Lui était un vieux de Sadowa, et il avait fait la



guerre de France. Je l'interrogeai sur ses souvenirs. Souriant, l'air heureux d'avoir trouvé un nouvel auditeur à des récits qu'il avait faits tant de fois, il me conta toutes ses aventures, les longues étapes, les durs combats, les camarades morts, l'affaire de Mars-la-Tour, où son régiment avait été particulièrement engagé.

Et les douceurs de l'occupation, comme il s'en souvenait ! Il me raconta que lui et son escouade étaient logés dans un petit village bourguignon, chez une brave femme qui s'appelait Madame Morin, laquelle était épicière et mère de trois petits garçons qui devaient être de rudes gaillards maintenant. « Peut-être ne se souviennent-ils plus du vieux Hans », disait-il, « mais moi je pense encore quelquefois à eux. Je les ai tant promenés, et tant amusés ! »

C'est vrai, presque tous ces lourds et disgracieux bonshommes étaient venus chez nous. Ils étaient les héros des contes de Maupassant, et j'évoquais le cochon de « saint Antoine », le soldat de « Mlle Fifi », le major de « Boule de suif » ; et le gros être, suant, soufflant, débordant de graisse et de santé qui, juste à ce moment, passait près de moi, n'était-il pas le bon gros Walter Schnaffs, le fantassin gourmand et poltron qui se cachait dans les fourrés et s'ingéniait à se faire prendre prisonnier ?

Le respect de la hiérarchie, l'esprit de discipline et d'autorité sautent de la caserne dans la vie civile : toutes les

administrations, les usines, les maisons de commerce sont organisées comme des régiments, et les rapports entre collaborateurs d'une même maison sont ceux de soldat à officier, de lieutenant à colonel.

Un de mes amis m'a conté que, visitant une fois une grande usine de produits chimiques, il avait été invité au mess des chimistes et que là les choses s'étaient passées comme s'il se fût agi d'une réunion de sous-lieutenants terrifiés par un redoutable colonel, n'osant risquer un geste ou une parole, mangeant le nez dans leur assiette, souriant servilement aux lourdes plaisanteries des supérieurs, s'extasiant au discours du chef.

Les Allemands se parent avec fierté du moindre titre et, de si peu d'importance qu'il soit, en font toujours précéder leur nom.

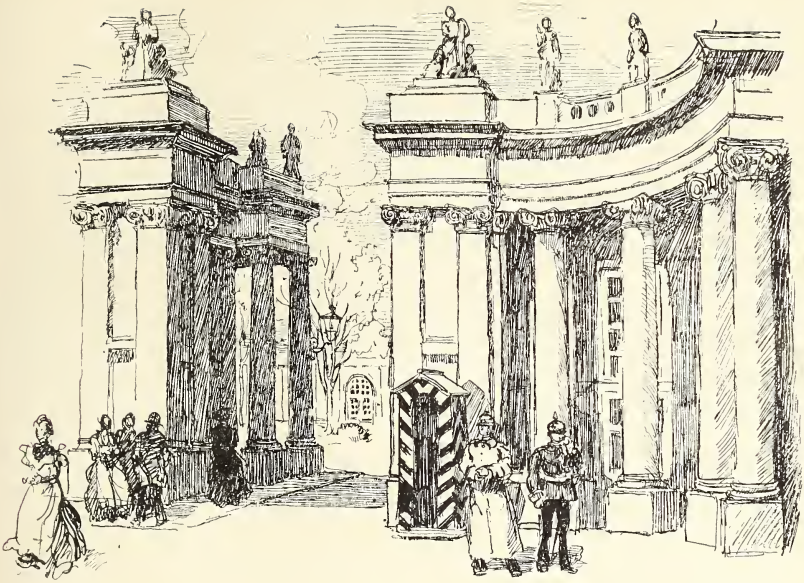
La quantité de Doctors et de Professors est innombrable, et tous ces gens s'abordent cérémonieusement, se rengorgent, se renvoient leurs titres respectifs à leur grande satisfaction.

Mais ce qui est plus comique encore, c'est que les femmes s'emparent du grade ou de la fonction de leur mari, l'inscrivent sur leurs cartes de visite et ne le lâchent pas une seconde de la vie. Rien n'est plus amusant que d'entendre dans un tramway, par exemple, une dame en aborder une autre de cette façon : « Comment allez-vous Madame le Chef d'Escadron ? — Très bien, je vous remercie, Chère Madame

Professeur de Théologie. — Je suis charmée de vous voir. Je parlais justement de vous hier à Madame le Conseiller Municipal X... au dîner de Madame Capitaine de Frégate Z... »

La discipline et le respect du grade sont observés par ces dames comme ils le sont ordinairement par leurs maris.

Dans un salon, j'ai vu de vieilles dames en cheveux blancs, femmes de fonctionnaires, se lever à la venue de la jeune épouse d'un supérieur et attendre patiemment, dans une attitude respectueuse, un geste de cette intéressante personne les invitant à s'asseoir.



Palais et Musées. — Au cœur de l'île que forme la Spree près des Linden, le Vieux Château élève sa masse sombre et imposante, et ses vieilles pierres noires contrastent avec les blancheurs et les dorures du Dôme battant neuf construit près de là. Bâti en partie par Schlüter, qui fut peut-être le plus grand architecte allemand, ce palais convenait à merveille aux rois et aux princes qui l'habitèrent, et nulle autre construction mieux que cette immense montagne de pierre d'aspect glacial et solennel n'évoque les

rudes soldats à la face dure et grave qui régnèrent de tout temps sur ce pays.

Il faut, pour le visiter, chausser les larges babouches réglementaires, et le spectacle d'une caravane de provinciaux ainsi affublés, s'essayant à garder en même temps leur dignité et leur équilibre, piquant des têtes dans les murailles ou s'étalant sur les parquets luisants, les mines effarées des grosses dames, l'allure zigzaguante de clodoches ivres des messieurs dignes, les regards courroucés du guide à chaque nouvelle chute, font une compensation à l'ennui qui transpire de cette longue suite de Salons officiels et d'appartements de parade.

Salle des Suisses, Salle du Roi, chambres du Drap d'or, de l'Aigle rouge, de l'Aigle noir, Salle blanche ou des Chevaliers, sont remplies de tableaux médiocres, de tapisseries banales, d'orfèvreries sans beauté, et le Vieux Château serait sans intérêt puissant, s'il ne contenait deux merveilles qui le rendent à jamais cher à mes yeux : c'est ici, dans les appartements privés, que se trouvent les deux tableaux de Watteau pour l'Enseigne de Gersaint.

Devant le Palais s'étend le Lustgarten qui était autrefois le jardin et le champ de manœuvres des rois de Prusse. C'est maintenant une vaste place plantée d'arbres, entourée de jardins que fréquentent les étudiants, les nourrices, les flâneurs de toutes sortes et une multitude d'enfants jouant le long des pelouses.

Au milieu du Lustgarten s'érige une énorme et mauvaise statue équestre de Frédéric-Guillaume III, qui domine toute la place; le piédestal en est orné de ces figures allégoriques où se complaît le goût allemand et qui réu-

nissent cette fois, en une étrange salade, le Rhin, la muse Clio, le fleuve Niémen, l'Art et l'Industrie, une Borussia, la Science et la Législature.

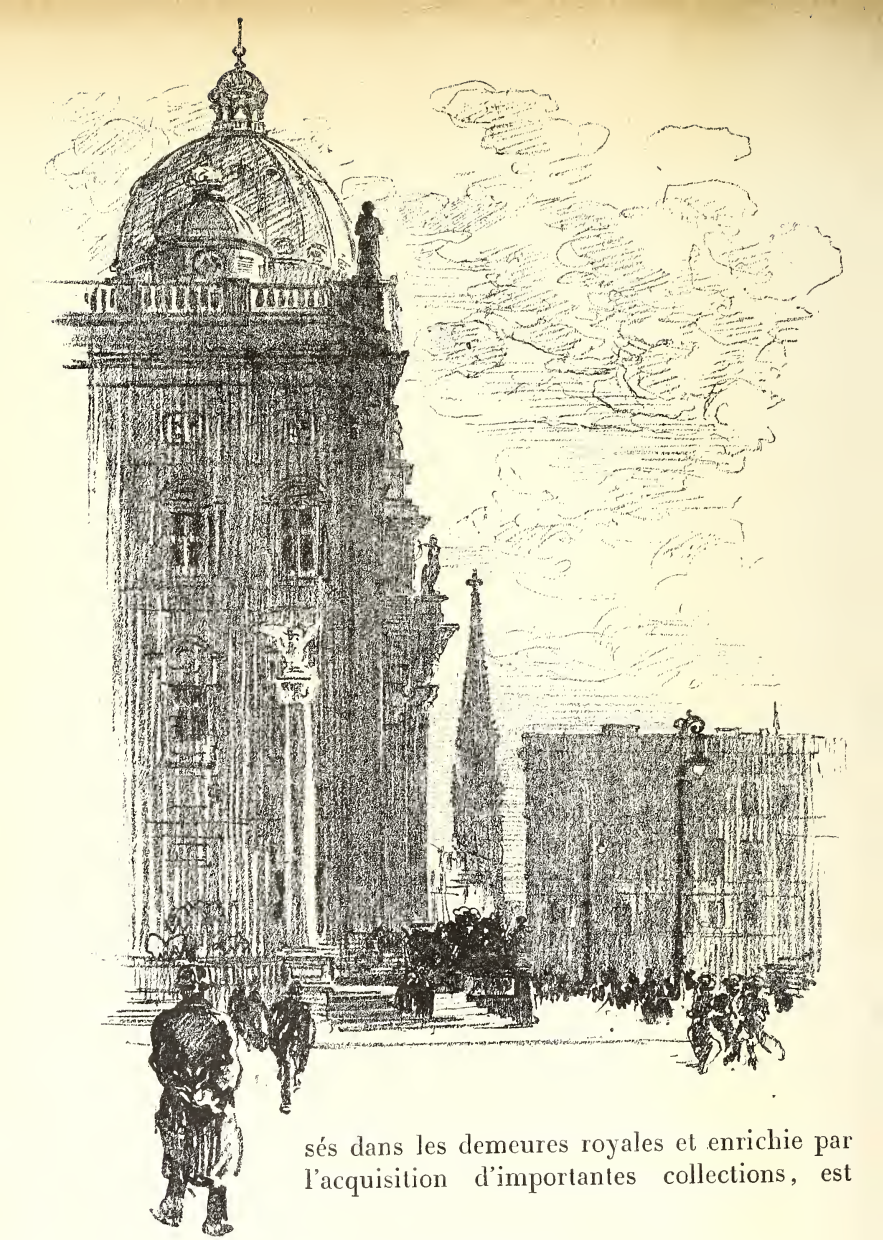
Le large édifice du Vieux Musée, qui fait le fond de la place, attire d'abord les regards. C'est, dit le Bædeker, « une reproduction de l'architecture grecque dans le vrai sens ». A mon avis, l'architecte Schinkel qui l'a conçu y a quelque peu maltraité le noble ordre ionique.

Sous le portique, d'énormes fresques représentent l'histoire du monde et l'histoire de la Civilisation, d'après la mythologie. D'autres fresques décorent le double escalier et figurent le combat de la Civilisation contre les Barbares et les Éléments.

La galerie des antiques comprend de nombreux objets de la décadence romaine, mais s'est enrichie durant ces dernières années de quelques pièces remarquables. La collection des médailles est une des plus complètes et des plus belles qui soient.

Le musée de Pergame, près de là, contient les antiquités découvertes dans les fouilles faites aux frais de l'Empire en Asie Mineure. La frise du temple de Jupiter, découverte par l'ingénieur Humann, en constitue la pièce principale. Elle est de proportions énormes et, je crois, le plus vaste monument de sculpture grecque parvenu jusqu'à nous ; le catalogue la donne comme le pendant de la frise du Parthénon, à laquelle elle ne peut ni ne doit être comparée, car la Gigantomachie est une belle œuvre, soit, mais de mauvaise époque, du temps de la Décadence, et cela se sent en maints endroits.

La galerie de Peinture, formée à l'aide de tableaux disper-



sés dans les demeures royales et enrichie par l'acquisition d'importantes collections, est

arrivée rapidement à la célébrité, grâce au goût et à l'intelligence de conservateurs avisés, grâce surtout, je crois, à la haute protection et au sens artiste de l'empereur Guillaume II, qui s'y intéresse particulièrement.

Ce musée, certes, ne peut être comparé au Louvre, aux Offices, au Prado ou à l'Ermitage, et le voisinage direct de la galerie de Dresde fait que, quelle que soit l'importance des tableaux exposés ici, on se reporte immédiatement par le souvenir aux œuvres capitales conservées là-bas.

Les collections occupent maintenant le Kaiser Friedrich Museum, monument à peine terminé, resplendissant de la blancheur éblouissante des pierres trop neuves et de l'éclat des dorures trop fraîches.

L'intérieur a grand air : tout est large, clair, gai, pratique, les salles bien disposées, les tentures harmonieuses, et les tableaux présentés avec un goût et un soin que pourraient envier beaucoup de musées de par le monde.

Un premier cabinet réunit des petits tableaux d'une collection particulière : un délicieux paysage avec une tour en ruines de Ruysdaël, deux Velazquez dont l'un représente un repas champêtre et l'autre, une curieuse étude réunissant dans une campagne dénudée un homme, un âne et deux chiens. — Puis voici Reynolds, Hobbema, etc.

Les trois salles suivantes contiennent des primitifs flamands : les six panneaux du retable de Hubert et Jan Van Eyck, — l'Homme à l'œillet de ce dernier, — la Pâque de Bouts, — le portrait d'homme de Memling et le plus beau Fouquet que j'aie vu de ma vie : le portrait d'Étienne Chevalier.

Dans la cinquième salle sont les vieux maîtres allemands

avec des tableaux célèbres, comme le portrait de Georges Gisze par Hans Holbein, et des Dürer qui vaudraient à eux seuls le voyage ici : la Madone avec des Anges, le portrait de Jacob Muffel, la Vierge au serin, l'admirable tête de femme, et le fameux Jérôme Holzschuher, qui est peut-être le meilleur portrait du noble peintre et une des plus hautes œuvres qui soient au monde.

La sixième salle renferme les Cranach ; la huitième montre de charmantes petites œuvres de Rubens, l'esquisse d'une bataille — révélatrice au possible des procédés de l'artiste, — un délicieux enfant avec un oiseau et l'Éventail, exquis tableau dans le genre du Chapeau à Poil de la National Gallery, tous deux portraits de sa belle-sœur, cette étrange et jolie fille aux inoubliables yeux noirs.

Dans le cabinet suivant sont les Franz Hals et dans la salle voisine les Rembrandt. Il y en a vingt, d'époque et d'importance différentes : c'est dire comment le prodigieux peintre est représenté. Il y a un Peseur d'or qui est son premier tableau connu, mais il y a surtout l'admirable portrait de l'Homme au casque, ce casque si curieusement et magistralement traité, — il y a le Pasteur Anslo et la vieille femme, — le portrait de Saskia en Minerve, un autre en toilette noire, — Il faudrait les citer tous : — l'esquisse représentant Saint Jean-Baptiste catéchisant sous un arbre un peuple de gueux, — la scène bizarre où Samson, le sabre au côté, menace du poing son beau-père dont la tête effarée passe par une fenêtre, — la Suzanne au Bain dont nous avons l'esquisse à Paris, — l'Enlèvement de Proserpine, — le Christ à la colonne, — la Vision de Daniel, — le petit intérieur, dans le genre de nos Philosophes, où Tobie est représenté

gravement assis, tandis que sa femme lui amène une chèvre, — et l'admirable portrait d'Hendrikje Stoffels, accoudée une main sur le bord du cadre, — et surtout la Femme de Putiphar accusant Joseph, peinte avec le sentiment et les moyens qu'il sut trouver à la fin de sa vie.

Les cabinets suivants sont consacrés aux petits maîtres hollandais et certaines œuvres sont de première importance comme le grand Pieter de Hooch, — le Concert de Terburg et la Jeune femme essayant un collier de perles, par Van der Meer.

Dans la grande salle triomphent magnifiquement les Rubens et les Van Dyck. De celui-ci deux splendides portraits en pied de personnages inconnus, des allégories et des nymphes au bain, peintes certainement alors qu'il était dans l'atelier de Rubens. C'est ici qu'est le Christ mort, assurément une de ses plus belles pages, et encore trois grands tableaux d'autel et le Couronnement d'épines. De Rubens, sont capitales des œuvres comme la Sainte Cécile, l'Andromède, le Bacchus ivre, la Résurrection de Lazare et cette Diane chasseresse qu'il peignit avec la collaboration de Snyders.

Le cabinet qui suit renferme d'autres peintres hollandais : — Van der Meer, Van de Velde, Maës, Ruysdaël, Cuyp, etc., — et débouche sur la chambre où sont les Espagnols ; — de Velazquez sont ici les portraits d'une dame espagnole, de Marie-Anne d'Espagne et celui du général Borro qui est de premier ordre ; — le Saint Antoine de Padoue est une des meilleures œuvres de Murillo ; les Ribera et Zurbaran sont beaux, et il y a encore une étude de moine en robe bleue de Goya et une esquisse du même, montrant dans une atmo-

sphère blafarde, un jour sinistre de cave et de cour d'assises, Philippe VII présidant les Commités des Philippines.

Les peintres français sont assez mal représentés; il y a beaucoup de portraits de Pesne qui, je crois, travailla en Allemagne, des Lebrun, un paysage de Claude Lorrain, des Watteau exquis : un Déjeuner et une Société en plein air, — la Comédie italienne et la Comédie française — et un chef-d'œuvre de Poussin, Acqua Acetosa aux environs de Rome.

Les salles de peinture italienne ne sont pas moins riches que les salles de peinture allemande, flamande ou hollandaise. Les écoles de Florence et d'Ombrie sont ici avec la Vierge et les deux Saint Jean, — la Vierge entourée d'anges, — la Vénus de Botticelli, — des Filippo Lippi, — Lorenzo di Credi — Pollajuolo et Piero di Cosimo.

Des peintres du xve siècle, il y a deux volets de Signorelli, la Présentation et le Cardinal Scarampi de Mantegna, — des Crivelli, Tura, Carpaccio, Cima da Conegliano, Pisano, etc.

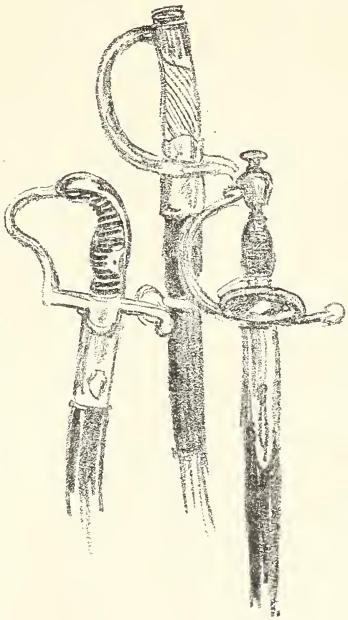
Dans les salles suivantes sont les grands tableaux du xvie siècle. La Vierge et les saints d'André del Sarte. Un Christ ressuscité de Léonard de Vinci, malheureusement endommagé et trop restauré. — Les Raphaël sont importants, la Madona Solly, la Vierge du duc de Terra Nuova, la Vierge de la Maison Colonna. Admirables sont le Jeune homme de Giorgione, les portraits du Titien, le Sébastien del Piombo qui représente une femme romaine, — les Tintoret, et il faut citer une copie d'après l'Io du Corrège qui est de toute beauté.

Je ne crois pas qu'après avoir rappelé de tels noms et de telles œuvres, il convienne de parler des peintures allemandes

modernes exposées dans le temple corinthien dénommé Galerie Nationale. Si près des vieux maîtres, l'ensemble de tableaux historiques, peintures militaires, portraits sans dignité, allégories fades et paysages quelconques, apparaît médiocre et lamentable. Ici comme ailleurs, l'art officiel n'engendra pas de chefs-d'œuvre et parmi tant de platitudes, à peine peut-on trouver les quelques vrais artistes égarés ici : Menzel, Liebermann, von Uhde ou Skarbina.

La collection qu'a réunie un industriel, M. Ravené, et que l'on peut visiter en même temps que la maison de commerce où elle est exposée, comprend à peu près les mêmes peintres des écoles (?) de Berlin et de Düsseldorf.

Il est de toute importance de visiter à Berlin le Kunstgewerbe-Museum, autrement dit le musée des Arts décoratifs et industriels. Dû à l'initiative de l'impératrice Frédéric, il se compose d'une quarantaine de salles offrant l'évolution du meuble, de la céramique, des étoffes, des métaux ouvragés.



Bien moins riche que notre beau musée des Arts décoratifs ou que le South Kensington de Londres, le Kunstgewerbe possède pourtant de fort belles pièces, bien choisies et bien classées, et ses collections s'enrichissent chaque jour de nombreux dons et achats.

Après une promenade dans les rues neuves, et l'obsession des devantures Modern Style et des étalages de mauvais goût, c'est une sensation délicieuse de retrouver, dans ces salles claires, les meubles du boudoir de Marie-Antoinette, les commodes de Riesener, les laques japonais, les porcelaines chinoises, les tapisseries des Flandres, les faïences italiennes, les belles étoffes hollandaises et surtout les imposants bahuts sculptés, les armoires monumentales, les lourdes pièces d'orfèvrerie, les verreries précieuses et les ivoires fouillés que créèrent les artisans allemands à l'époque gothique ou au temps de la Renaissance.

Berlin compte encore de nombreux musées, comme le musée ethnographique, le musée botanique, le curieux musée des costumes allemands, les musées hygiénique, postal, provincial, social, le Muséum d'histoire naturelle, le musée des mines, le Landwirtschaftliches Museum ou musée de l'Agriculture, la maison où l'on garde les œuvres et les moulages du sculpteur Rauch, etc. Il serait oiseux de parler de tous et je terminerai la série par le musée Hohenzollern installé dans le vieux château de Monbijou, dont les jardins bordent la Spree. On a voulu, déclare-t-on, y faire saisir au public l'évolution du goût et des arts sous les différents règnes, mais il semble plutôt créé pour fixer dans la mémoire des foules serviles les traits officiels des empereurs, des princes, des généraux et des ministres et le souvenir

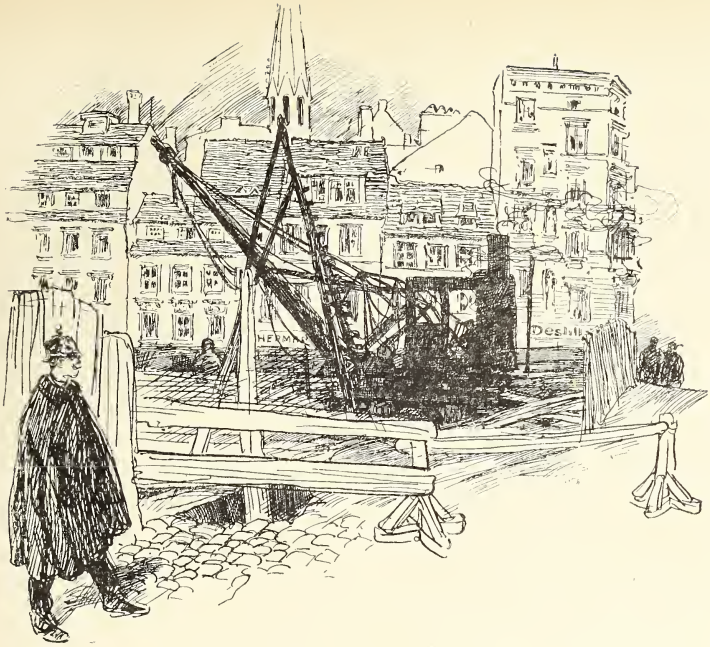
des grands événements politiques où ils se montrèrent en belle posture. Ici sont rassemblés les portraits et les souvenirs des souverains de Prusse, depuis le Grand Électeur. Voici son casque porté à la bataille de Fehrbellin, comme plus loin sont les cannes, les tabatières, les uniformes du Grand Frédéric, ses porcelaines, ses meubles, son fauteuil préféré et la balle qui le frappa sur le champ de bataille. Tous les manteaux de cour, les défroques historiques, les souvenirs consacrés pendent dans les vitrines où ils sont l'objet de la vénération des Allemands qui entrent ici comme dans un sanctuaire, découverts, graves, chuchotant leur respectueuse admiration : « Schön, schön, oh wie schön ! ! ! »

Deux salles renferment les souvenirs de l'empereur Guillaume II. Ses nombreux portraits, peints et photographiés, marquent les étapes par lesquelles il passa avant d'adopter la tête et l'attitude qui sont les siennes aujourd'hui ; de ces effigies il faut retenir les charmants dessins que fit de lui Menzel, montrant le jeune garçon qu'il était alors, en uniforme de grenadier des gardes, le sac au dos et coiffé du haut casque conique.

Des dessins originaux de l'Empereur sont les choses les plus frappantes de cette exposition. Il y a des dessins de jeunesse : un guerrier romain d'après le plâtre, modelé soigneusement, une esquisse aux trois crayons d'une forteresse, des croquis de voyage exécutés en Palestine et une allégorie dans laquelle, au premier plan, un chevalier de l'époque des croisades montre la croix à un autre chevalier. Le soleil se couche au fond derrière des navires de guerre anciens et des cuirassés modernes dessinés avec grand soin.

Plus et mieux que toutes les interviews, les entrevues,

les longs articles publiés sur Guillaume II, ces feuilles disent l'homme, l'artiste, le souverain, et après les avoir longtemps regardées, fait la part de l'amateurisme, de la volonté, visibles dans les compositions, il reste dans tous ces croquis l'impression d'un être bon, très artiste et beaucoup plus simple qu'on ne l'imaginerait d'abord.



Le vieux Berlin. — Au milieu de plaines marécageuses et désolées, sur une toute petite île de la Spree, quelques pêcheurs, bateliers et marchands, fondèrent, au XIIe siècle, la petite bourgade qui devint Berlin.

Les Hohenzollern s'y établirent deux cents ans plus tard, et depuis lors le sort de la ville resta lié à leur fortune. On sait ce qu'ils en firent. Autour de leur vieux château se répand aujourd'hui une des plus grandes capitales du monde, une ville énorme et florissante à l'excès, repoussant sans cesse les limites de ses faubourgs, tel un monstre vorace qui avalerait sans trêve les campagnes et les villages.

C'est donc dans l'île et sur les rivages qui l'avoisinent, à l'ombre du vieux château qu'il faut chercher les monuments significatifs, les vieux quartiers populaires où subsiste encore un peu de l'âme du passé.

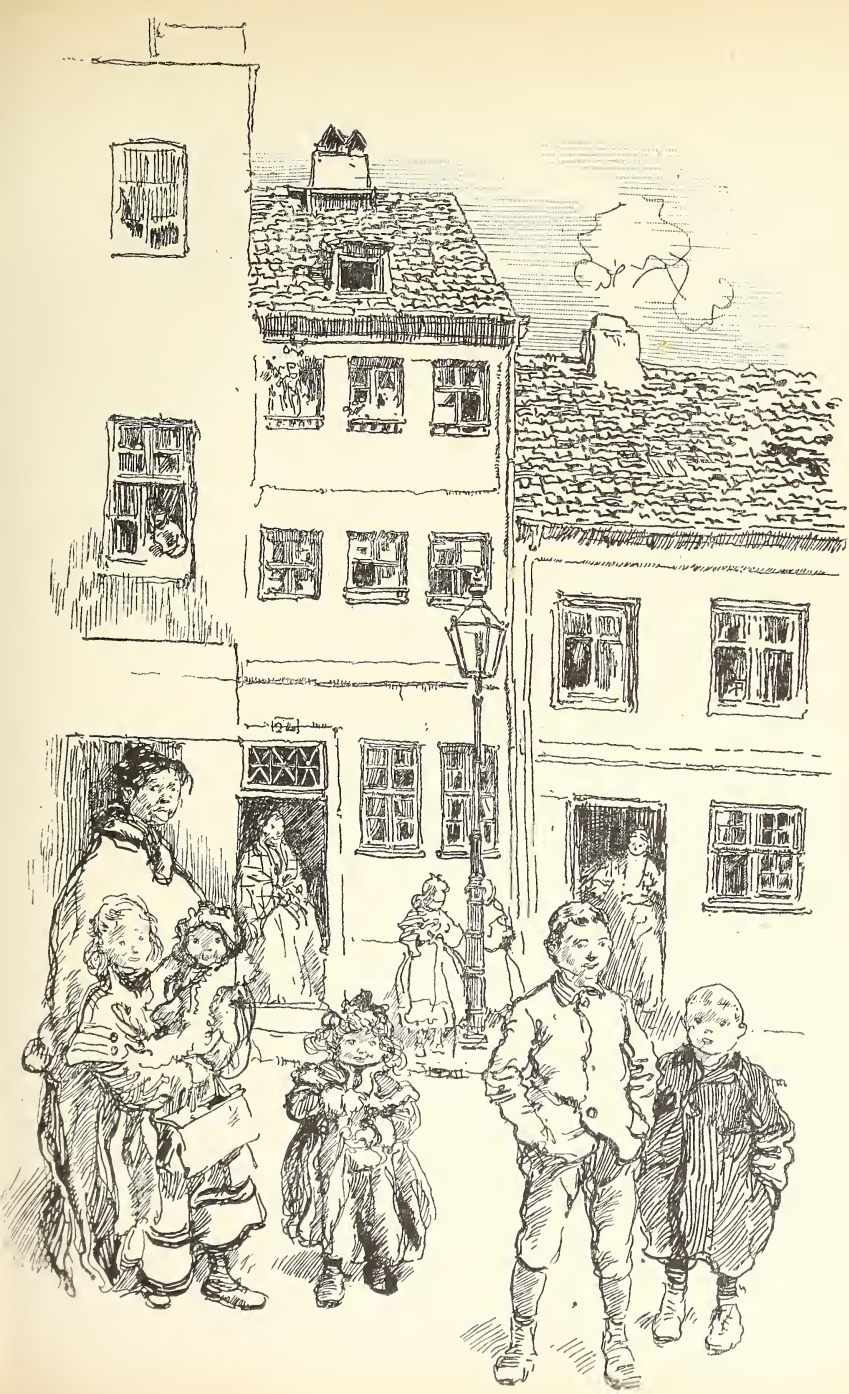
Un quartier s'intitule officiellement Alt Berlin, vieux Berlin. Une grande rue le traverse, qui n'est bordée que de bâtiments neufs, magasins, banques, etc. La grande Poste est ici, logée dans un édifice immense. En face est l'Hôtel de ville, le Rathaus imposant dont la tour de briques domine toute la ville. De là-haut c'est un éblouissement de rues, de places, de jardins, de ponts, de bouquets d'arbres qui se succèdent très loin, à perte de vue.

Pas la moindre éminence, le moindre accident de terrain, on croirait lire une carte étendue à ses pieds. D'une plate mer de toits rouges, noirs, gris bleu, bruns, émergent la blancheur du Dorn, la masse sombre du château ; une bande verte indique les Linden, un filet d'argent la Spree et à l'horizon une large tache bleuâtre marque la place du Tiergarten.

Oh ! que par le souvenir Paris me semble beau, vu ainsi du haut de Notre-Dame, de l'Arc de Triomphe ou de Saint-Sulpice !

Königsstrasse, Spandauerstrasse, Neue Friedrichsstrasse, Burgstrasse ou Kaiser Wilhelmstrasse ne présentent que les mêmes façades modernes et la voie aérienne du Stadtbahn ; et les laides stations deviennent presque agréables, parce qu'elles rompent l'uniformité du décor.

Faut-il donc renoncer aux débris pittoresques, aux ruelles encaissées, aux cours baroques, aux pignons imprévus que l'on souhaite, que l'on désire comme un fiévreux réclame de l'eau claire? Certes il ne faut pas s'attendre à retrouver la



rue de faubourg comme nous l'entendons, la rue populaire, grouillante, sonore et tapageuse, pleine de cris, de chants, du tumulte d'un peuple en gaieté et en ripaille, truculents étalages de victuailles, estaminets borgnes, sombres impasses, joyeux carrefours. L'odieuse discipline et la répugnante propreté qui excluent toute fantaisie ont mis ordre à cela. Les Berlinois rougissent des ruelles obscures, des îlots de vieilles bâtisses qui déshonorent le Berlin de pierre, de brique et de plâtre neuf où va tout leur orgueil. A leur gré, trop lentes sont les pioches des démolisseurs qui mettent bas les vieux murs; une haine sourde les anime contre les témoins d'un hier médiocre, et quand sur l'emplacement d'une rangée d'humbles bicoques, s'élève lourd et massif l'édifice nouveau, toutes les faces satisfaites s'élargissent de sourires béats et victorieux. Le même esprit anime l'Allemagne entière : quand ils ne peuvent démolir, les Allemands accommodent le vestige d'autrefois au goût d'aujourd'hui, et quel goût! On peut le juger aux prétentieuses complications du modern style qui maintenant sévissent à chaque pas.

Ils ont ainsi rendu impossible le vieux, l'adorable Hildesheim, qui s'enorgueillit de son passé illustre et millénaire. La vieille cité était certes unique, avec ses places et ses rues que bordent les hautes maisons de bois de la Renaissance Allemande. Les façades rutilent d'une richissime décoration due aux meilleurs peintres et sculpteurs sur bois de l'Alle-

magne. Il y a des merveilles et des trésors d'art sur la moindre demeure, l'œil ne sait où s'arrêter.

Avec du calme, du silence, de furtives silhouettes, des

portes closes, de rares boutiques où se vendraient des choses antiques et fanées, Hildesheim, tels Bruges, Furnes, Arles ou Dordrecht, serait un des lieux les plus charmants du monde. Mais voici que sont venus les trafiquants et les spé-

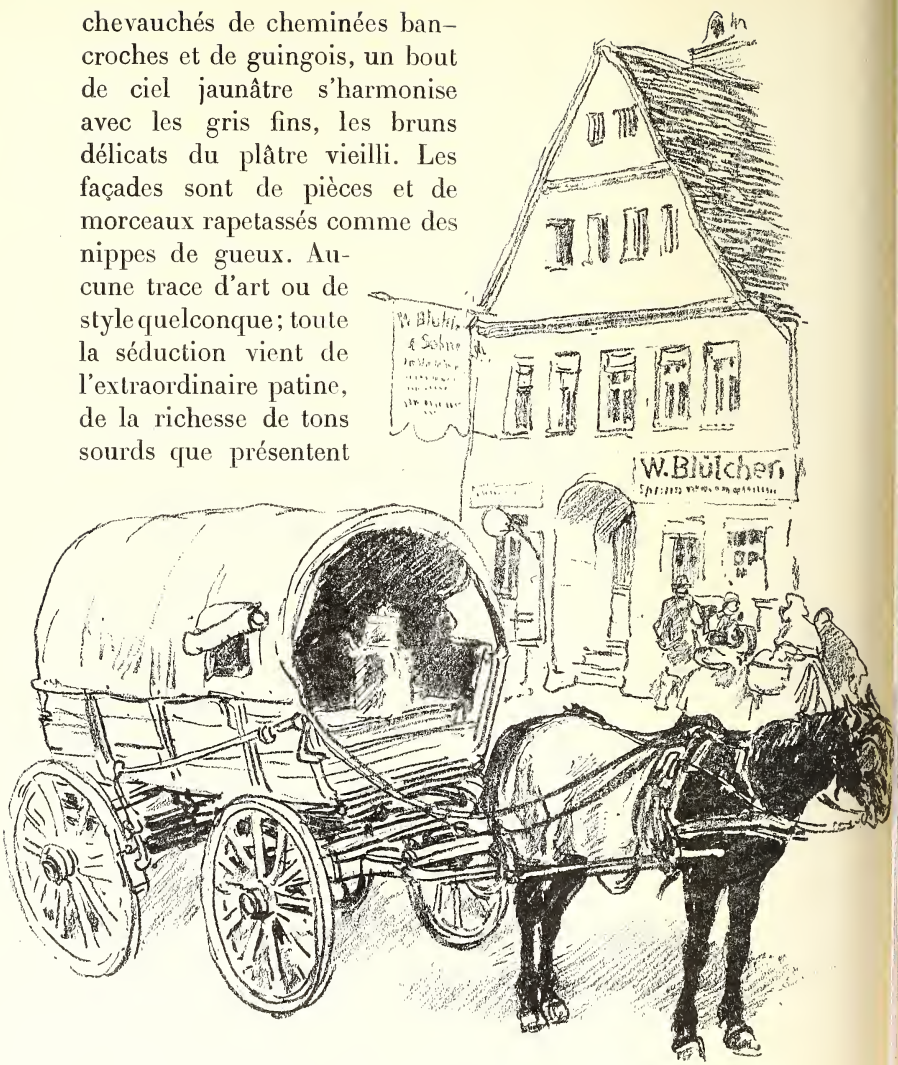
culateurs! et les tramways électriques ont sillonné la ville; des foules laides et pressées encombrent les rues; les chères boutiques, démolies et reconstruites, abritent des ameublements modern-style, des casquettes multicolores, des confiseries écœurantes, des expositions de photographies, des appareils sanitaires ou des bibelots viennois. Les vieilles poutres et les vieilles pierres ne vous content plus maintenant leurs douces histoires, le vieux rosier ne fleurit plus qu'à regret. Il y a trop de bruit. C'est une pitié.

Je pourrais citer bien d'autres exemples : la monstrueuse gare de Cologne voisinant avec la cathédrale et masquant l'église des capucins — et Nuremberg — et Hanovre.

A ce train, il ne reste guère de vieilles maisons à Berlin, et encore celles qui subsistent sont-elles raccommodées, replâtrées, revernies, repeintes avec un soin qui marque le désir de les faire passer inaperçues, jusqu'au jour prochain où on aura la joie de les jeter bas.

Une rue s'allonge — Stralauerstrasse — dont aucune des façades ne détonne auprès de sa voisine : tout y est propre, laid et régulier. Le pittoresque est là cependant. Pour le trouver, il suffit de pousser les lourds battants des portes rondes et basses, de passer sous les longues voûtes humides et de découvrir les cours où vivent et s'agitent les métiers et les négoces du peuple. Des bâtisses, des baraques, des hangars, finis, usés, crasseux s'accolent et se soutiennent, du mieux de leurs vieux ans; au-dessus des toits bossués,

chevauchés de cheminées bancroches et de guingois, un bout de ciel jaunâtre s'harmonise avec les gris fins, les bruns délicats du plâtre vieilli. Les façades sont de pièces et de morceaux rapetassés comme des nippes de gueux. Aucune trace d'art ou de style quelconque; toute la séduction vient de l'extraordinaire patine, de la richesse de tons sourds que présentent



les murs sordides, ébréchés, ennoblis par les seuls effets de la lumière et de l'ombre. Aussi s'ajoute la mélancolie des vieilles pierres, des anciens logis où se passèrent tant d'humbles vies, l'attirant mystère des choses qui vécurent longtemps avant nous et gardent leurs secrets.

Les habitants actuels de ces lieux, lourdauds, rougeauds, replets, bien en ventre et en fesses, raccommodeurs, rapetasseurs, fripiers, trafiquants de ferrailles, de vieux tonneaux, s'empressent à leurs besognes.

Des poules maigres picorent entre les pavés inégaux; des porches cintrés s'ouvrent sur des trous d'ombre; des bruits, des fumées, des odeurs en sortent, des silhouettes actives s'entrevoient et l'on devine des brasseries, des teintureries, des maréchaleries, des magasins, des entrepôts.

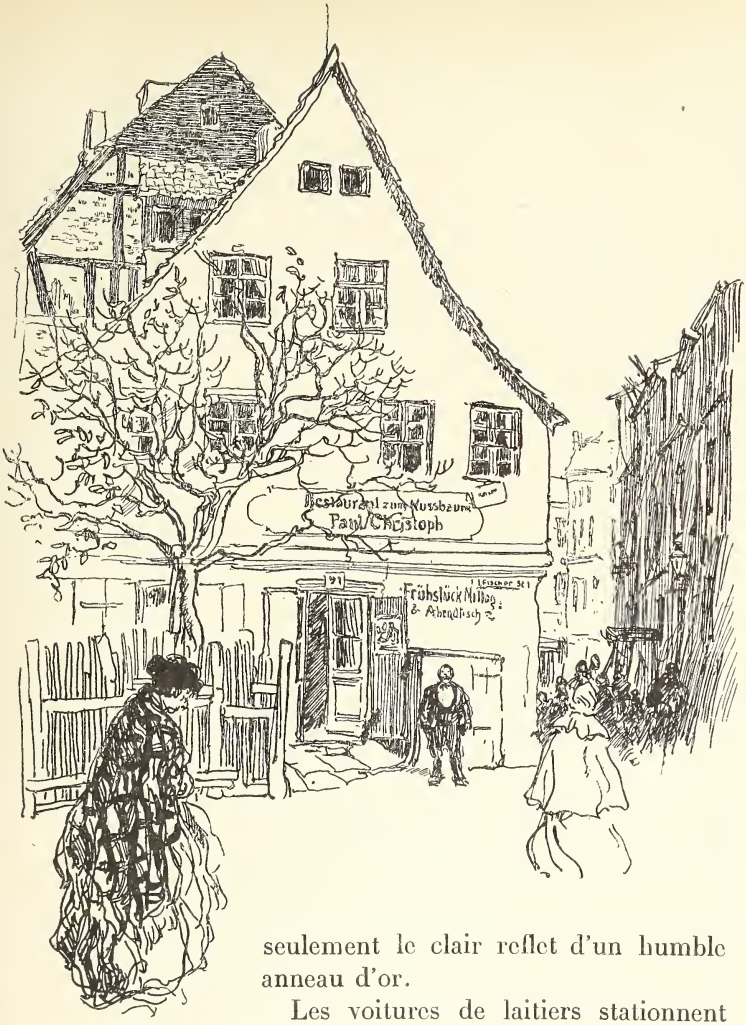
La Spree passe là derrière, et la brume qui s'élève de ses eaux met un mince brouillard qui voile la lumière et fond les teintes, de façon exquise. Un invincible attrait m'a souvent ramené en ces lieux. J'aimais les rues tranquilles du vieux Kœlln : Grünstrasse, Petristrasse, Fischerstrasse et an der Friedrichsgracht, au bord de la rivière dont les eaux glauques roulent entre les pilotis du vieux pont de bois.

A la tombée du soir, l'aspect du quartier est encore plus romantique. Je ne sais quelle apparence de fantômes prennent les postillons moyenâgeux qui, pour conduire les petites voitures de la poste, s'affublent d'un chapeau à aigrette et du cor de Roland. Et diable! la surprise n'est pas mince, de croiser sous quelque vieux porche un étudiant en grande tenue, s'en allant à la Kneipp, tout de velours vêtu, gantelé de blanc, la longue rapière au côté, la toque ornée d'une large plume, avec une énorme écharpe lui barrant la

poitrine, de hautes bottes garnies d'éperons qui sonnent à chaque pas, déconcertante silhouette d'un autre âge, qui, dans le décor et l'atmosphère ambiante, vous plonge pour quelques secondes dans une autre vie, au temps héroïque des Cranach.

La petite Fischerstrasse est de toutes les rues celle qui a conservé le mieux sa physionomie d'autrefois. L'auberge du Noyer — zum Nussbaum — s'enorgueillit encore du vieil arbre aux branches noires et rabougries qui lui valut son nom. De hauts toits pointus chevauchent et s'enchevêtrent en des motifs d'eaux-fortes. Sur les trottoirs, à chaque pas, s'ouvrent les soupiraux des marchands de légumes et d'épices, les « Obst et Gemüse Handlung » pour les petites gens. Des paniers de salades, de choux et de céleris, des oies plumées débordent sur le trottoir. Descendons les marches de pierre, franchissons la voûte basse de l'entrée et pénétrons dans une de ces humbles boutiques. Un jour de cave l'éclaire : c'est juste la coloration merveilleuse de petits tableaux de Rembrandt. On souhaiterait un peu moins d'ordre dans l'arrangement des barriques, des mannes ou des corbeilles, un peu plus de fantaisie dans l'entassement des bottes de carottes, de navets, d'oignons ou de céleris. Mais la ménagère allemande veille.

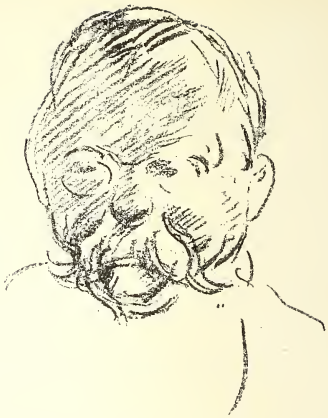
Et elle, la bonne vieille, comme elle est attendrissante et de dessin charmant, avec son châle à grands carreaux, son tablier gris, sa jupe rayée de bandes vertes et brunes. Sa large face sourit, dans toutes ses petites rides; ses yeux bleus, des yeux d'enfant, s'étonnent derrière le verre des lunettes, et toujours actives, ses vieilles mains s'emploient, de pauvres mains usées, gourdes, noueuses, que magnifie



seulement le clair reflet d'un humble anneau d'or.

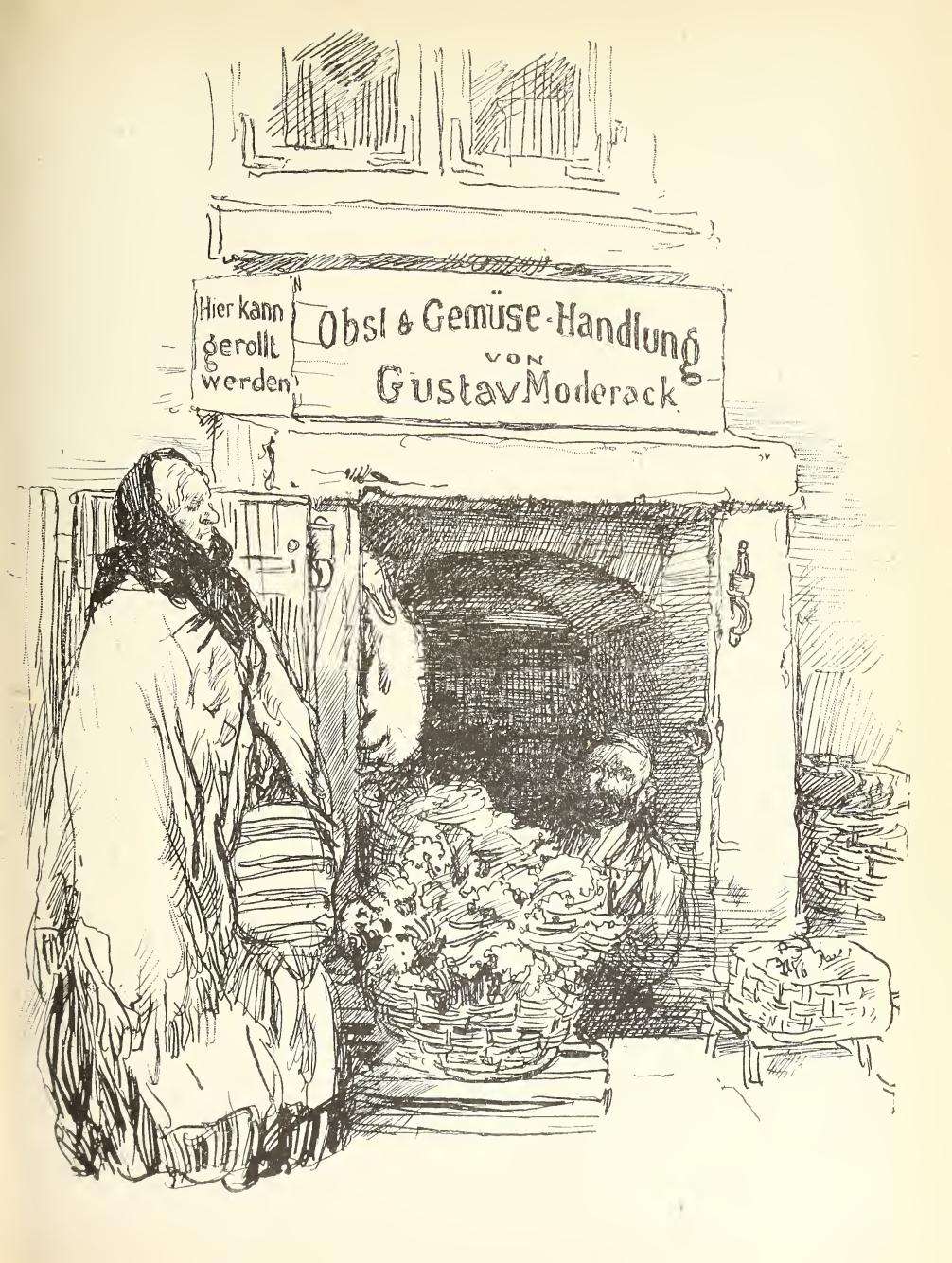
Les voitures de laitiers stationnent dans la rue, non pas de récentes tapissières, mais bien de

ces antiques carrioles que l'on voit, conduites par les vivandières, dans les estampes de Raffet. Une bâche grise ou verte met sa tache amusante sur la caisse bariolée de gros bleu ou de vert poireau. Les jarres de cuivre brillent dans l'ombre; des ménagères accourent, leurs pots et leurs cruches à la main.



Des bandes de gamins jouent sans bruit : leurs parties manquent d'entrain, une gêne semble peser sur eux, on s'étonne de les trouver si sages. C'est que le Schutzmann est par ici et que sa seule venue, son pas lourd pressenti au loin interrompt automatiquement les jeux. Dès que paraît son casque verni, garçons et filles disparaissent comme par magie. Le Schutzmann est craint et vénéré, le Schutzmann est roi. Il n'y a pas ici de gavroches faisant la nique à l'autorité, tirant la langue aux bons sergots et s'ingéniant à trouver des qualificatifs où se marque le dédain qu'ils professent pour les détenteurs de l'autorité. La seule idée que Guignol puisse rosser le commissaire scandaliserait et terrifierait le plus effronté des Schusterjunge, — les apprentis cordonniers — cependant bien connus pour leur esprit d'à-propos et le sans-gêne de leurs reparties.

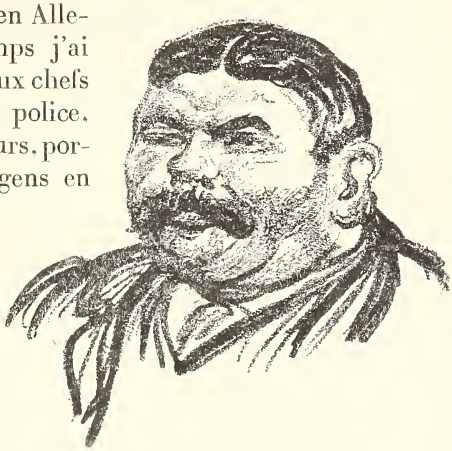
Le peuple entier, les petits comme les grands, est dressé à respecter la loi, l'autorité, la fonction, à obéir aux supérieurs, aux porteurs d'uniforme. Jusque dans les moindres actes de la vie sociale la discipline est admirable ; tous ceux

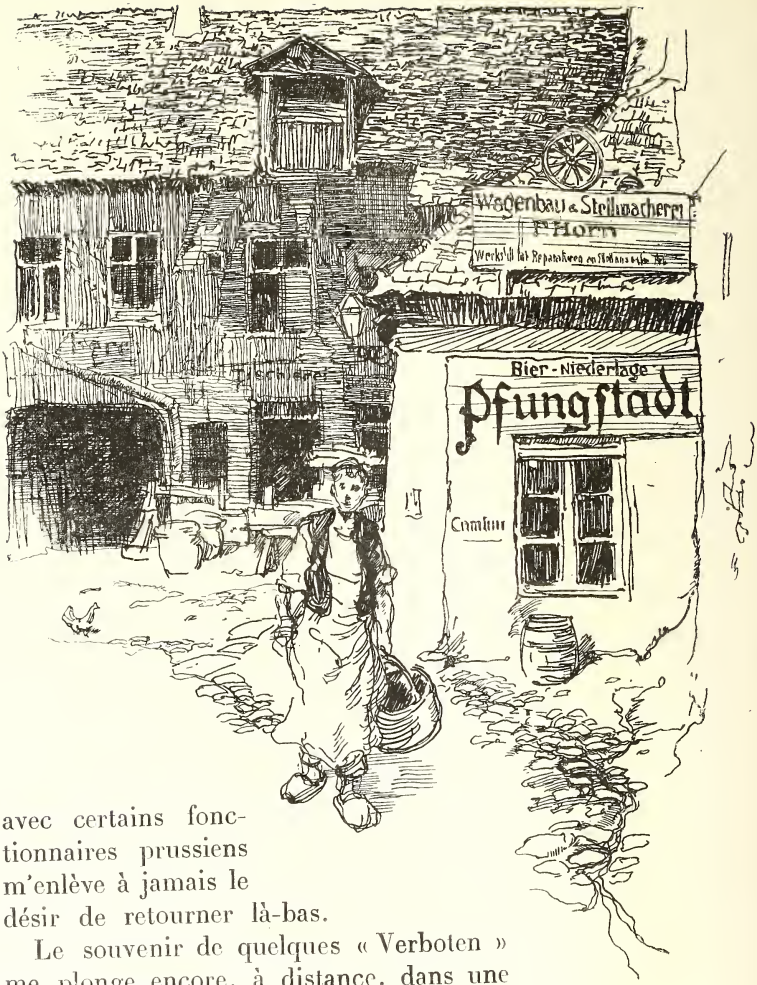

Hier kann
gerollt
werden
Obst & Gemüse-Handlung
von
Gustav Moderack

qui ont voyagé en Allemagne en ont rapporté des exemples frappants. Il n'est pas d'autre pays où les inscriptions « Allez à droite, Allez à gauche, Entrée, Sortie » aient l'importance qu'elles ont ici. Ce sont des ordres et non des avis : on ne les discute pas, on se piétine, on se bouscule, pour passer par une porte marquée « Eingang », près de laquelle reste inutilisée une autre porte marquée « Ausgang », qu'il suffirait de pousser pour entrer sans dommage. Personne n'y songe.

Passant un jour sur le pont Frédéric, alors qu'il était presque désert, un vieil homme m'apostropha, pour la seule raison que je marchais sur le côté gauche, alors que je devais prendre le côté droit : je dus m'exécuter et traverser la chaussée, sachant fort bien qu'en refusant je me serais attiré quelque mauvaise affaire.

Cette sensation de discipline inflexible nous est particulièrement odieuse à nous Français; pour mon compte elle me gâta tout mon séjour en Allemagne, et pour longtemps j'ai voué une haine farouche aux chefs de gare, aux hommes de police, aux conducteurs, contrôleurs, portiers, gardiens et autres gens en casquettes plates, qui se rendirent insupportables dans l'exécution rigoureuse, à la lettre, de consignes idiotes. La seule pensée de me retrouver en contact





avec certains fonctionnaires prussiens m'enlève à jamais le désir de retourner là-bas.

Le souvenir de quelques « Verboten » me plonge encore, à distance, dans une

douce joie. Défenses de s'asseoir sur tels bancs, de parler dans telles salles, de fumer dans tels jardins, défenses de stationner, de marcher, de monter, de descendre, s'inscrivent aux endroits les plus inattendus. Il faut l'éducation de toute une vie pour ne pas protester, s'indigner, tempêter contre cent mesures aussi sottes que vexatoires. Mais me voilà parti loin des petites rues du vieux Kœlln et je ne veux pas fermer la parenthèse que j'ai ouverte ici sur l'obéissance passive du peuple allemand, sans en citer encore deux traits, d'ailleurs recueillis en ce quartier même.

Dans Petristrasse, un marchand ambulant vendait des pommes et semblait faire des affaires d'or ; les chalands se bousculaient autour de sa charrette et se disputaient sa marchandise, les fruits disparaissaient à vue d'œil dans les poches et les paniers ; des femmes et des enfants accouraient.

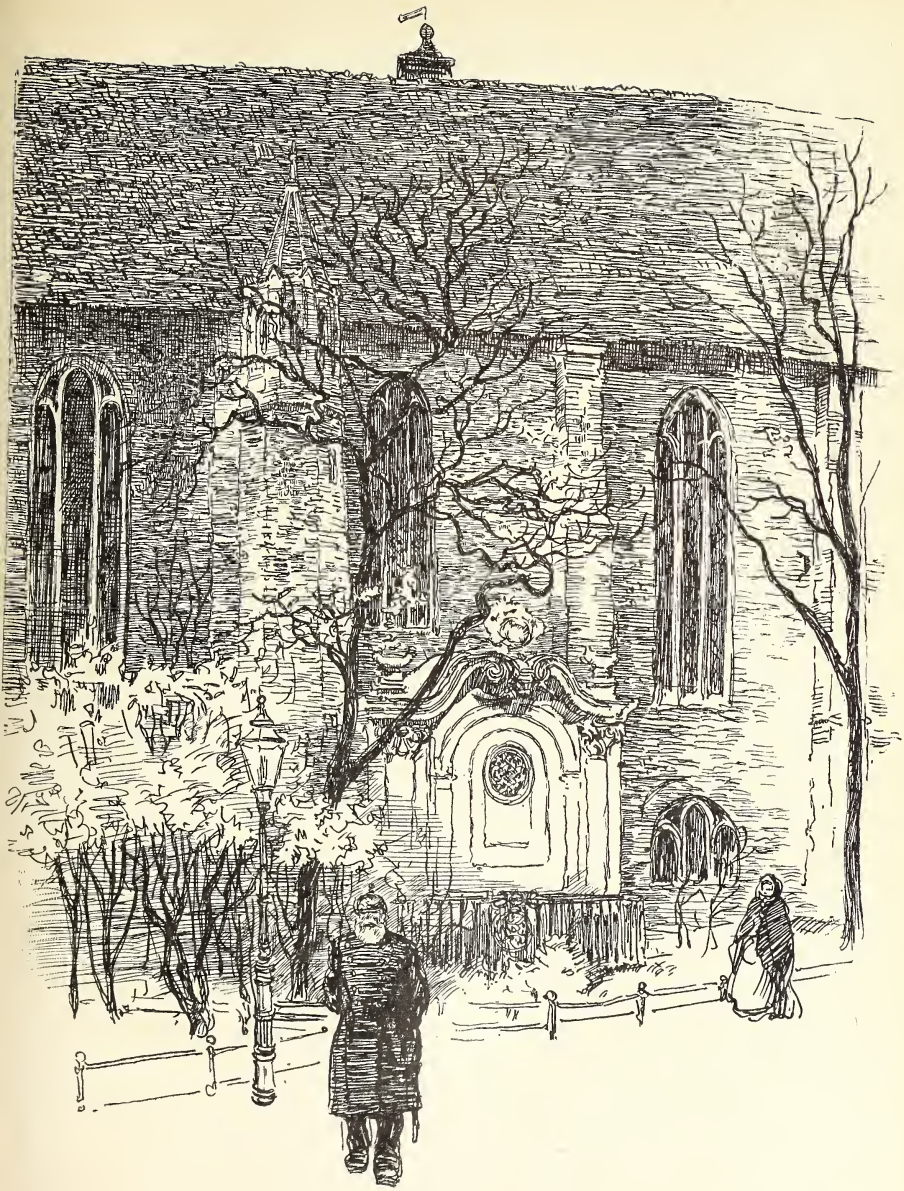
Un Schutzmann tourna le coin de la rue voisine et je ne sais vraiment décrire ce qui se passa alors. Comment dire la stupeur, l'effarement, la honte peints sur tous les visages? Le marchand sauta à la bride de son bidet et se hâta de déguerpir ; mais les autres, ses clients, tous les braves gens pris en faute par l'autorité, c'était comique et révoltant de voir leurs mines décontenancées, leur démarche honteuse, leurs regards attristés et repentants, tournés timidement vers l'agent qui ne s'en souciait guère et semblait n'avoir rien vu.

J'observai aussi, en dessinant, un petit garçon qui jouait à monter la garde. Sur les marches du perron au-devant de sa maison, il avait installé une réduction de guérite à raies blanches et noires, et gravement, casque en tête et fusil sur l'épaule, il restait là, risquant seulement de temps à

autre quelques allées et venues au pas de parade, comme il l'avait vu faire aux sentinelles du Palais voisin. Pendant plus de deux heures, rien ne put le distraire de sa fonction. Mais ce qu'il y a de vraiment curieux, c'est que ses petits camarades le considéraient avec respect, ne l'approchaient pas, respectaient la consigne qu'il s'était donnée. Il ne fallut rien moins qu'un ordre bref et péremptoire de sa maman, pour relever de sa garde cet apôtre du devoir, qui s'en fut prestement, emportant sa guérite sur son dos à la manière d'un colimaçon.

J'en reviens donc aux vestiges de l'ancien Berlin. Les monuments intéressants sont en petit nombre : le plus marquant est la vieille église de Saint-Nicolas dans la Poststrasse; elle est la plus ancienne de Berlin, datant des XIIIe et XIVe siècles, elle fut malheureusement restaurée, il y a quelques années : une tour menaçait ruine, l'autre manquait : elles s'élancent maintenant dans le ciel, jetant le brillant de leurs briques neuves au-dessus des vieux murs et du toit vénérable de l'édifice. L'intérieur est remarquable, contenant des pièces d'art de toutes les époques depuis le gothique, mais une sécheresse, une tristesse inexprimables flottent dans l'air, tombées des hautes fenêtres sans vitraux. Le froid culte protestant a pour toujours éteint, figé, glacé l'atmosphère des églises; l'autel a disparu du chœur; plus de petites flammes d'or dans l'ombre des piliers, les mains sacrilèges des iconoclastes ont supprimé le charme et le mystère. Ainsi l'a voulu Luther.

Cette impression de platitude intolérante, vous l'aurez dans la Heiligegeist Kapelle, dans l'église de la Garnison comme dans l'église Sainte-Marie, qui contient cependant,



une remarquable Danse des Morts du XVe siècle et un tombeau de général, qui ne peut passer inaperçu.

Dans le square voisin de l'église, se dresse justement le monument du Réformateur. Lui qui mutila les temples, fit disparaître leurs statues, leurs sculptures, leurs vitraux, substitua à la foi consolante et chaude sa froide religion raisonneuse, ne méritait pas une œuvre d'art pour perpétuer sa mémoire : le Luther tenant la Bible, entouré de ses disciples, Reuchlin, Spalatin, Melanchthon, peut être d'intention imposante, mais il est sans beauté, et c'est justice.

En quête de souvenirs et d'antiquités nous en trouverons près d'ici, dans la curieuse Klosterstrasse, au musée des vieux costumes allemands. Dans de vastes vitrines apparaissent les défroques, les habits et les parures des règnes précédents : coiffures extravagantes, tricornes invraisemblables, feutres empanachés, relevés, retroussés de toutes manières, vestes à boutons d'or, tabliers de dentelles, capelines de linons, bonnets de velours ou de rubans, longues vestes et rhingraves brodées, gilets fleuris, culottes bouffantes, lourdes bottes, souliers ferrés, escarpins, grosses étoffes, disent les modes désuètes, les élégances surannées.

Voici les jupons courts et les petits sabots des paysannes du Spreewald, et les lourds hommes bottés du Mecklembourg ou de la Hesse et des lointaines provinces, voisinant avec les robes à paniers, les corsages de lampas, les peignoirs à plis Watteau des dames de qualité qui fréquentèrent Potsdam.

Le rangement méthodique, l'ordre qui régit le classement de tous ces mannequins, l'intérêt ethnographique ne font pas qu'on ne puisse goûter d'abord tout le charme des vieilles étoffes fanées, des satins centenaires, des lampas de l'autre temps, et évoquer la vie traditionnelle des provinces d'autrefois, les antiques usages, les danses et les jeux, les costumes changeant de village à village comme changeaient l'aspect des édifices et des maisons.

On serait, ici, tout prêt à nier les bienfaits du Progrès, du Progrès dont raffolent les Allemands, du Progrès au nom duquel tombent les anciennes demeures, les vieilles coutumes, et se construisent les usines, les hôtels au confort ultra-moderne et les grands magasins de confections qui vêtent, de façon uniformément disgracieuse, les balourds Allemands aux quatre coins de l'Empire.

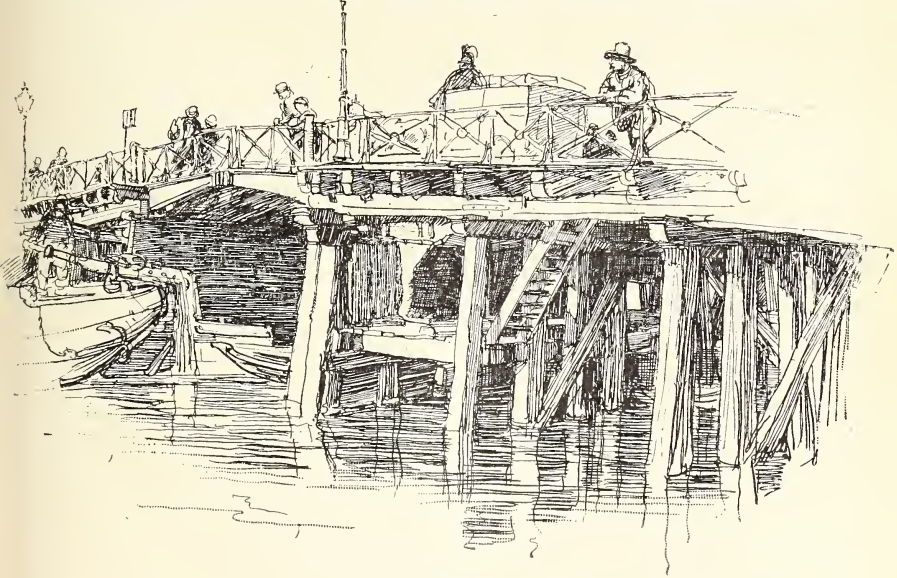
Il faut certes, au seul point de vue esthétique, regretter les vêtements du passé, et reconnaître que les larges chapeaux, les vestes courtes, les imposants gilets à boutons d'or et les grosses bottes sonores conviendraient mieux aux formes massives de la multitude que les jaquettes, vestons, redingotes et pantalons mal taillés dont elle croit se parer.

Il existe encore en Allemagne, surtout dans l'Allemagne du Sud, de nombreux villages qui tiennent à leurs costumes nationaux; ils sont plus rares dans le Nord, et

c'est un spectacle bien inattendu que de voir tout à coup un tramway berlinois envahi par une bande de paysannes du Spreewald en larges coiffes, fichu blanc, veste écarlate très courte descendant aux genoux, semblable à celle que portent les femmes des Sables-d'Olonne, les pieds chaussés de sabots de bois qui claquent joyeusement sur le pavé des rues : les toutes petites filles dans ce costume sont particulièrement curieuses.

La Spree. — La Spree, comme on s'en doute, n'a pas grande allure et n'ajoute rien au charme de Berlin. C'est une étroite, obscure et laide rivière roulant des eaux noires et boueuses, et qui, dans sa longue traversée de la cité, offre de bien rares places de quelque intérêt.

Elle entre dans la ville par le Sud-Est entre deux rives festonnées d'usines, de baraquements, de chantiers, d'amoncellements de matériaux, de guinguettes, de minces bouquets d'arbres, sous un ciel sali de fumées. Le décor manque de prestige, et, quoique d'intention monumentale, les lourdes tours de briques du pont viaduc de l'Oberbahn n'enlèvent rien à la platitude du paysage. Le pont franchi, la rivière se rétrécit et coule entre deux rangées de hautes maisons de rapport, de vastes casernes, de quais où s'amarrent les flottilles de bateaux de plaisance, puis passe sous un pont étroit près d'une usine à gaz, longe la voie du Stadtbahn jusqu'au Jannowitz Brücke et s'élargit après le pont de Waisen Brücke en un bassin que bordent les bâtisses et les estacades du Vieux Berlin. Certes voici l'endroit

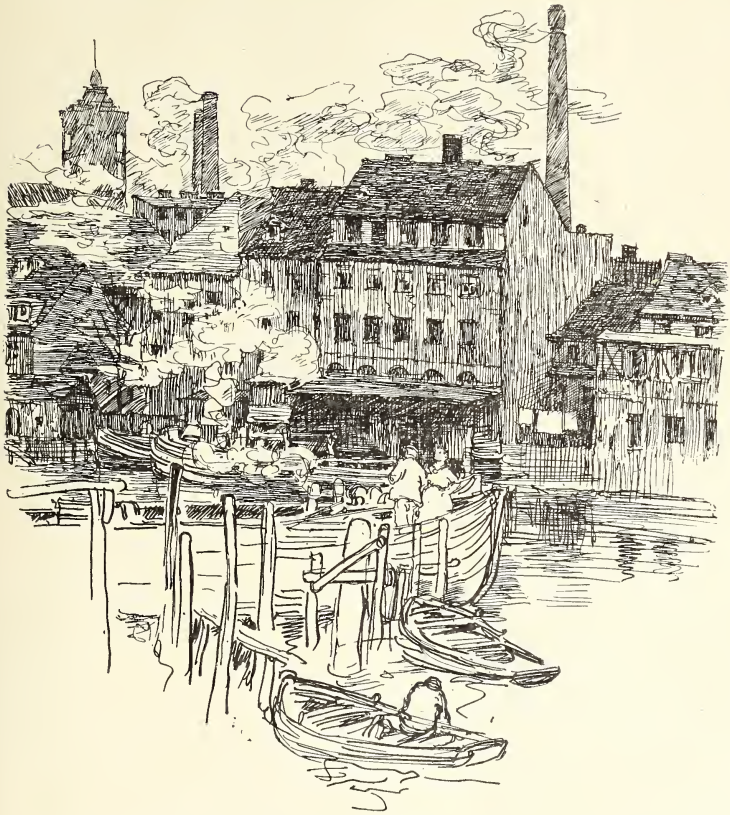


le plus pittoresque de toute la ville, paysage de ciel, d'eau et de vieilles maisons qui n'est pas sans beauté.

A droite s'allonge une file de vieilles, hautes, curieuses bâtisses de torchis laissant percer leurs ossatures de bois, se soutenant, s'appuyant, s'accolant, mêlant leurs antiques poutres, leurs toits boursouflés, leurs enfaîtements biscornus et leurs pignons infléchis. Les façades se gonflent, se courbent, s'accrochent les unes aux autres, s'étayent aux lourds piliers des estacades et des embarquements où s'amarrent les barges et les chalands. Brasseries, fabriques pleines de tumulte, tanneries puantes, entrepôts, chantiers, ateliers, voisinent enchevêtrés. Une vie intense anime le paysage, des silhouettes actives s'agitent, on perçoit des ronflements de machines, des heurts, des sifflets, des roulements de camions, des hurlements de charretiers, les cris des débardeurs. Les hautes cheminées noires et vieillies à point fument sans cesse, dardant au ciel des jets blancs, noirs, jaunes, bruns, qui obscurcissent l'horizon. Les détails de l'arrière-plan se noient ainsi en une masse vaporeuse où s'entr'aperçoivent la tour carrée du Rathaus, les flèches jumelles de l'église Nicolaï et, s'indiquant à peine, les coupoles inégales du Dôme et du Château Royal.

Sur l'autre rive s'érige, au-devant d'immeubles modernes, la silhouette massive du récent Märkisches Museum — le musée des provinces. — Sur le bord de la rivière sont les viviers des marchands de poisson, et à la fin du jour c'est un spectacle curieux et amusant que de voir ceux-ci chargeant ou déchargeant les larges cuviers juchés sur d'étranges charrettes à hautes roues. Recouverts pour ce travail de longs tabliers de cuir, bottés au-dessus des genoux, ils

transvasent en de grandes épinettes pleines à déborder les lourdes carpes, les magnifiques brochets, les aloses géantes.



Au passage de ces hommes courbés sous leur charge, le souvenir de quelque pêche miraculeuse s'évoquerait, si la

fatigue et l'ennui d'une rude tâche habituelle n'assombrissaient les visages qu'on souhaiterait radieux.

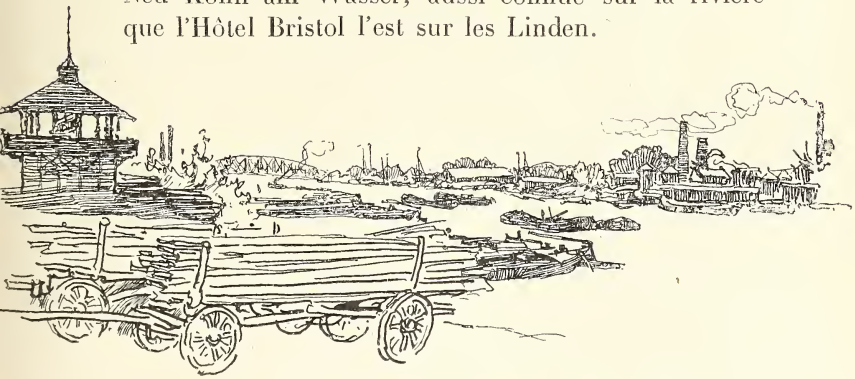
Le fond du paysage est fait des maisons basses à hauts toits aigus qui sont à la pointe de l'île du Vieux Berlin. Un antique pont de bois retentissant du passage des chariots relie les deux rives, forme un port improvisé où s'entassent bord contre bord les lourdes péniches reflétant dans l'eau glauque leurs panses vernies, leurs ancres massives, leurs gouvernails compliqués et la mince silhouette de leurs mâts. L'air s'imprègne de senteurs marines — saumure, goudron et gros cordages. Des suroits et des cirés brunâtres se balancent au sec sur l'avant des barges — une sirène meugle — tout un peuple à grandes bottes et en jerseys de grosse laine s'agite sur les bateaux et le long des berges, que décorent de leurs squelettes noircis quelques pauvres arbres, vieux et rabougris. Le motif eût enchanté Jongkind et ravi Hervier.

Sur l'autre côté de l'île stationnent, au repos ou sous pression, les légers remorqueurs qui guident dans leur traversée de la ville les nombreux chalands fréquentant Berlin. Cette batellerie est une anomalie dans la fièvre de progrès et d'améliorations qui dévore tout le pays. On se demande comment il se fait que de vilaines caisses de fer n'aient pas depuis longtemps remplacé les pittoresques bateaux qui apportent ici des pommes, du fer, de la houille ou du bois, orgueilleux de leurs avants pointus et relevés, des couleurs fraîches qui bariolent leurs cabines, de leurs longs gouvernails vernis et portant fièrement leurs noms naïfs, inscrits en lettres ornées, enjolivées d'arabesques et de clous de cuivre.

Comme les mariniers de nos canaux et de nos rivières, les êtres qui mènent ces embarcations y passent souvent toute leur vie, y naissent, y vivent, y meurent quelquefois et les aiment d'une tendresse filiale.

Chaque bateau est pourvu d'une cabine où habitent le patron et sa famille; une propreté méticuleuse et bien allemande y règne, et c'est plaisir de voir les cuivres bien fourbis, les meubles astiqués, les petits rideaux blancs tirés avec soin, le parquet luisant comme une glace, et, sur le dressoir, les cruches d'étain, les pots de grès et la note fraîche et gaie d'engageantes vaisselles à fleurs.

Toute la famille vit là; les tout petits, râblés et solides déjà, courent sans peur le long des plats-bords. Tout ce monde vit en bonne intelligence et supporte allégrement les exténuants halages et le rude travail des ports. Ce sont de braves gens bien simples que ces bateliers, et la morgue et la raideur de leurs concitoyens leur semblent chose inconnue. J'en ai vu beaucoup à cette taverne de l'Ancre, sur le Neu Kölln am Wasser, aussi connue sur la rivière que l'Hôtel Bristol l'est sur les Linden.



Quelques marches vous mènent à une première salle où boivent et mangent les gens du commun, les équipages et les débardeurs. La seconde salle, où l'on accède par un

court escalier, est réservée aux clients d'importance, patrons de bateaux, marchands de poissons, brasseurs et trafiquants. Le maître de la maison préside cette assemblée avec l'autorité que donnent une voix formidable et une

bedaine imposante. Le hasard me mena là et je n'eus qu'à m'en louer : la bière de la maison est célèbre et de Köpenick à Spandau sont renommés ses cervelas et son jambon fumé, ses harengs marinés et ses fameuses salades, ses poulets de Hambourg et ses fromages, son arac, son genièvre, son Kirchwasser et ses liqueurs. J'y revins quelquefois, et je me souviens toujours d'un dimanche où j'y passai presque la journée. C'était par une froide journée de novembre, une sale petite pluie glaciale me rendait impossible tout travail dehors. Je m'installai près d'une fenêtre de la taverne et je commençai là un dessin, bien au chaud, près d'un bon grog et avec l'espoir de me distraire aux propos des habitués du lieu.

Il y avait, assis autour de la table ronde, le décoratif propriétaire, un petit homme à lunettes bleues et deux vieux patrons de barges à petits yeux bridés, nez camus, larges bouches pincées et colliers de barbes grises — deux honnêtes faces de singes, comme taillées dans le buis des netzukés japonais.

Un géant à lourdes bottes lisait attentivement le *Berliner Tageblatt*, accoudé à la table sur laquelle une petite fille regardait des images, et près du poêle, la servante contemplait avec bonheur son fiancé qui mangeait des pommes de terre.

Le bruit des mâchoires de ce dernier, et le tic tac de l'horloge troublaient seuls le silence où demeuraient choses et gens.

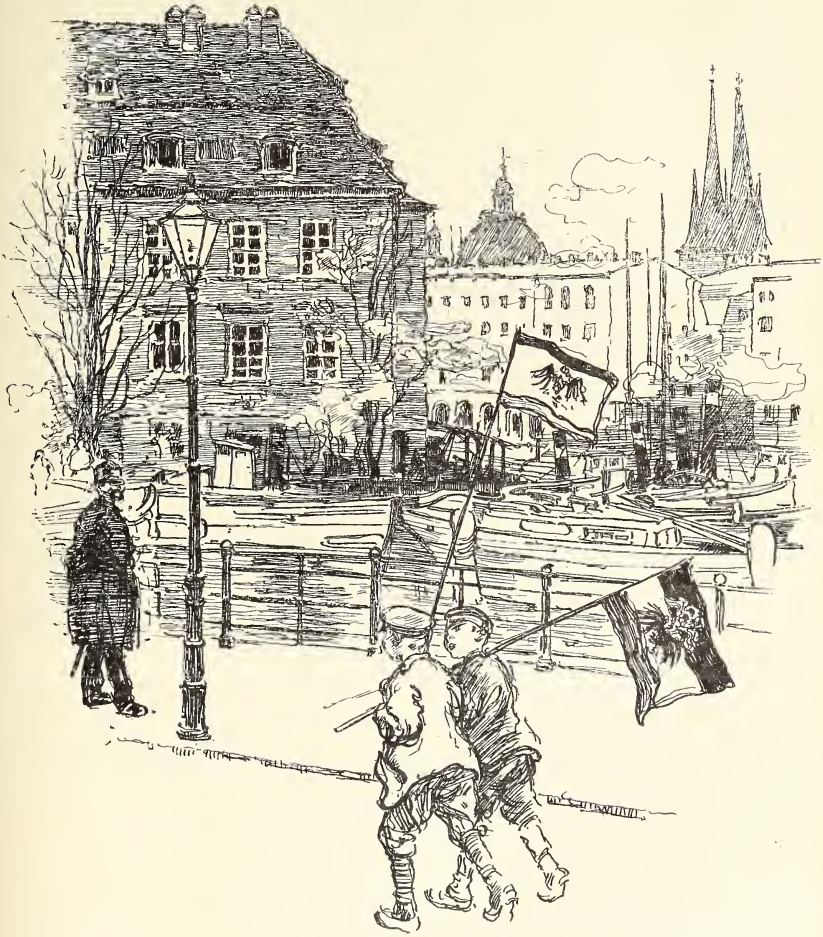
A intervalles réguliers les mains saisissaient les chopes, les portaient aux bouches, la bière passait dans les ventres des buveurs, la servante se levait et remplaçait les cruches

vides, sans qu'une seule parole fût jamais prononcée, et je puis assurer qu'il n'en fut pas dit une le temps que je restai là.

Une fois, vers trois heures, le petit bonhomme à lunettes se leva et se dirigea vers un piano mécanique placé au coin le plus obscur de la salle; il mit deux sous dans la fente de l'appareil et revint à sa place. Avec des grincements et des déclics de mécanique mal graissée, l'instrument entama la joyeuse Fille de Mme Angot. Ceci les dégela : le patron sifflait, la petite fille tapait des mains, le géant sourit, les fiancés battaient la mesure et, bien que cela pût sembler impossible, les deux magots s'arrêtèrent de fumer leurs longues pipes de porcelaine et dodelinèrent de la tête aimablement.

La musique finie, ils retombèrent pour tout l'après-midi dans leur mutisme et mon départ, deux heures et demie plus tard, troubla seul le calme et le silence de ce repos dominical.

Mais revenons à notre promenade sur la Spree. La rivière se resserre dans l'écluse de Mühlendamm et file droit le long du Château Royal, et du Dôme, passe successivement les ponts de l'Electeur, de l'Empereur Guillaume et Friedrichs et s'élargit en un petit bassin bordé par les murs des musées à gauche et les constructions provisoires du cirque Busch à droite. Cet emplacement permet le stationnement à de nombreux bateaux, et c'est là qu'à l'automne et et au début de l'hiver se tient en grande partie le marché aux pommes. Comme sur notre marché du Mail, dont entre parenthèses il est loin d'avoir la beauté du décor, la vente se fait en gros et en détail; les fruits sont en vrac, sur la



paille et protégés seulement par un plancher de bois blanc sur lequel circulent les débardeurs, les marchands et tout un peuple de femmes et d'enfants, envahissant les bateaux, paniers et filets à la main. L'encombrement des berges par les charrettes, les discussions d'acheteurs à vendeurs, les chaudes couleurs des paniers de fruits, mettent en ce coin de la rivière une animation toute populaire : on ne saurait imaginer contraste plus complet avec le classicisme des colonnades grecques et la lourdeur massive du Dôme et des Palais.

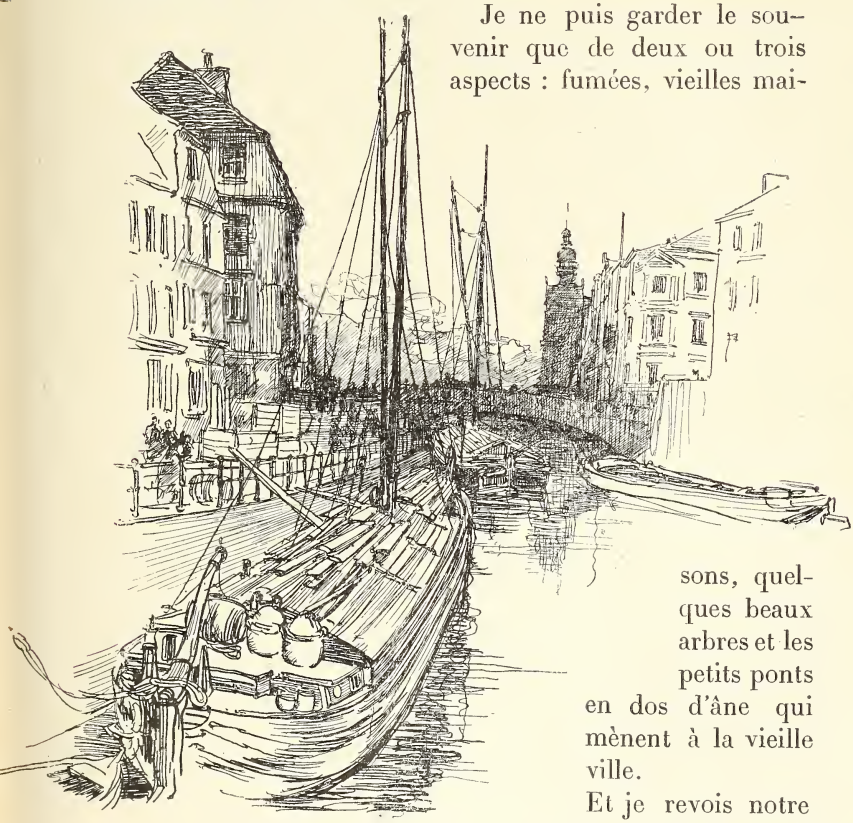
La Spree coule ensuite entre les jardins du vieux château de Monbijou et le Kaiser Friedrichs Museum, au bout duquel se retrouvent les deux bras.

Légèrement élargie elle côtoie des quais sans grand caractère, passe sous de nombreux ponts et forme une boucle dont le sommet est près de la gare de Lehrte à l'amorce du canal de Spandau. Plus loin le paysage change : nous rencontrons les charmants ombrages du Tiergarten, la jolie silhouette du Château de Bellevue, qui sont un repos pour l'œil après la laideur monotone des édifices riverains. Ces froides maisons modernes, nous les retrouvons, une fois passé le pont du Stadtbahn, le long des bords de Charlottenburg et de Moabit, jusqu'aux confins de la grande ville. Dans ces parages la rivière reçoit les eaux du Landwehrkanal qui baigne toute la partie sud de Berlin, traverse le Tiergarten près de l'Hippodrome et du Jardin Zoologique, passe sous les voies du chemin de fer de Potsdam et de Anhalt, et s'en va par la place Belle-Alliance et des quartiers sans caractère retrouver la Spree en amont du pont de l'Oberbahn.

Sur son parcours, ce canal forme deux grands bassins, l'un à l'embouchure du Luisenkanal près d'immenses usines à gaz, l'autre près de la gare d'Anhalt : une multitude de barges et de chalands viennent s'y garer et le mouvement des quais atteint ici son maximum d'intensité de bruit, de vie et de mouvement. De lourds chariots chargent et déchargent continuellement les bateaux à quai. Des cris, des heurts, des roulements, des claquements de fouets répondent aux sifflets de machines en manœuvre sur l'autre rive et aux sirènes des remorqueurs qui passent rapides et haletants, battant avec furie l'eau dormante du canal.

Spree et canaux enserrent Berlin d'un étroit ruban d'eau, qui, vous diront les guides, chiffres à l'appui,

facilite son commerce, apporte un large appoint à sa prospérité, et est d'éminente utilité.

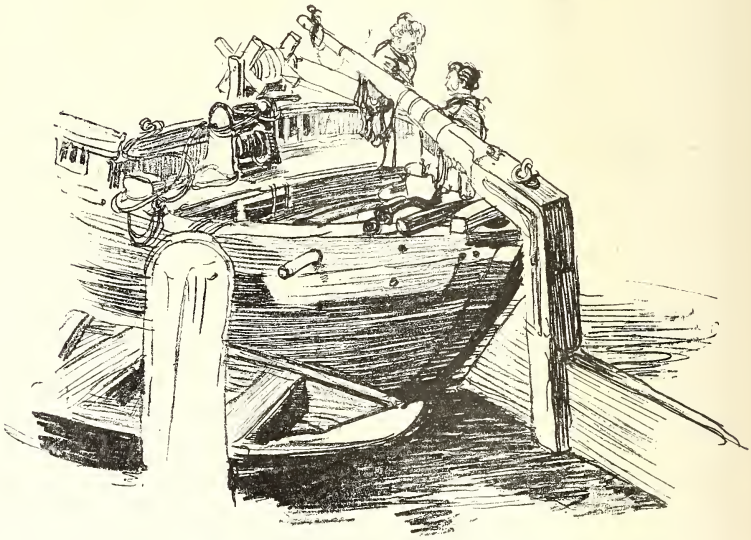


Je ne puis garder le souvenir que de deux ou trois aspects : fumées, vieilles maisons, quelques beaux arbres et les petits ponts en dos d'âne qui mènent à la vieille ville.

Et je revois notre Seine laborieuse, parure de la Capitale qu'elle enrichit... Accoudé au parapet de granit, je crois entendre, j'entends le halètement des

remorqueurs, les cris retentissants des charretiers et le fracas des lourds attelages sur le dur pavé de nos berges. Et le fleuve continue à couler, paisible, entre ses rives verdoyantes, et laisse apercevoir, derrière ses rideaux d'arbres, les plus nobles palais du monde...

M'en voudra-t-on si cette évocation me rend mélancolique?



Ils mangent. — Au début de mon séjour à Berlin, j'eus le désir de faire une peinture, près du château royal, dans un endroit fort fréquenté, et voulant être à l'abri des coups de coude des badauds allemands, je résolus de m'installer, comme je l'avais fait souvent, dans une voiture fermée.

J'avais remarqué maintes fois un gros cocher rouge, en houppelande galonnée et chapeau blanc, qui stationnait ordinairement devant la porte de mon hôtel. Ses plaisanteries et sa belle humeur faisaient la joie du portier et des nombreux grooms qu'il interpellait tour à tour. Je lui confiai mon dessein, et nous partîmes au petit trot de sa rosse. La voiture était un de ces véhicules de deuxième classe, de forme antique, laids et lourds, que nous appelons berlines, probablement parce qu'ils ont été de tous temps

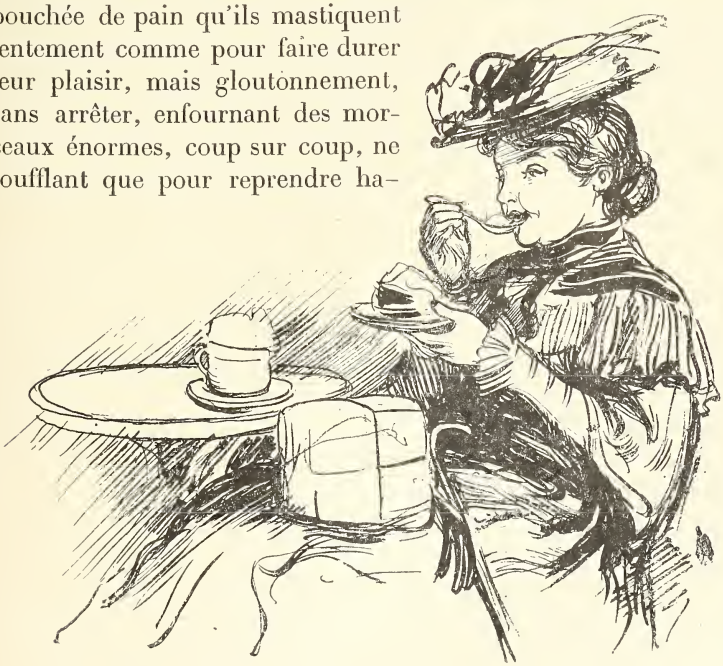
les voitures de ce pays, et qui réunissent les inconvénients de la voiture ouverte à ceux de la voiture fermée, sans en avoir aucun des avantages. Mais, telle qu'elle était, elle se trouvait large et pratique pour l'emploi que j'en faisais, et une fois arrêtée à l'endroit indiqué, je m'y installai pour peindre aussi confortablement qu'il me fut possible.

Après s'être assuré que je ne manquais de rien et que j'étais à l'aise, mon cocher commença son déjeuner : du coffre de sa voiture il tira un morceau de pain et des cervelas, et, moi peignant, lui mangeant, accoudé à la portière, nous fîmes connaissance. Il me conta l'histoire de sa famille, versa un pleur sur sa vieille maman, me vanta la santé et l'heureuse humeur de ses onze enfants, les qualités d'ordre et d'économie de sa ménagère et s'étendit en louanges dithyrambiques sur un certain M. Fritz qui semblait être le personnage le plus important et le plus estimé de sa connaissance.

M. Fritz avait été à l'armée, il avait servi dans les uhlans de la garde. M. Fritz était vieux maintenant, mais brave et fort comme au premier jour. M. Fritz était l'orgueil de ses amis. M. Fritz ne craignait personne pour la race et l'allure. Le faible de M. Fritz était pour les carottes et les plaisanteries qu'il comprenait comme personne. Je partis dans un tas de suppositions à l'endroit de ce M. Fritz. J'imaginai quelque ancien militaire bourru et bienfaisant, maniaque et jovial, qui s'intéressait au sort de ce gros cocher.

Jugez de ma confusion quand, par la suite j'appris que ce M. Fritz était le nom de la rosse efflanquée qui tirait notre triste guimbarde.

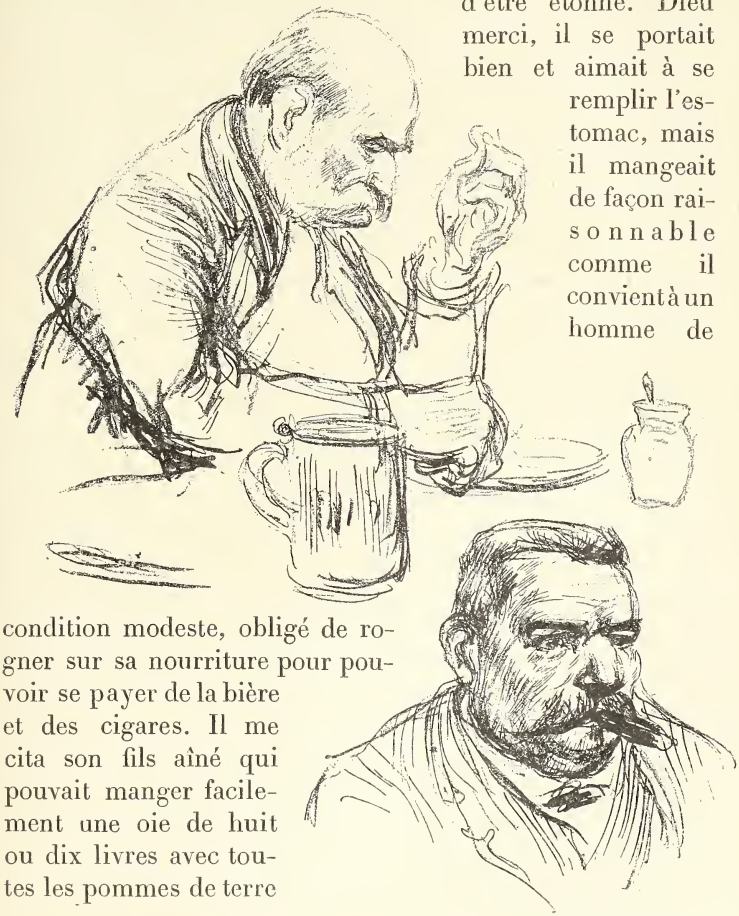
M. Fritz pouvait manger, paraît-il, autant que quatre chevaux de Mecklembourg. Je ne pus le constater ce jour-là : la valise d'avoine que son maître hissa dans la mangeoire de fer-blanc me parut bien maigre. Mais je puis assurer que Wilhelm Braumann (c'était le nom de mon robuste automédon) pouvait absorber en nourriture plus que vingt de mes concitoyens réputés pour leur appétit. Pendant les deux heures et demie que je restai là, il mangea, non doucement et à la façon de nos paysans qui piquent à la pointe de leur couteau une miette de fromage suivie d'une bouchée de pain qu'ils mastiquent lentement comme pour faire durer leur plaisir, mais gloutonnement, sans arrêter, enfournant des morceaux énormes, coup sur coup, ne soufflant que pour reprendre ha-



leine, continuer la conversation et reprendre ensuite avec la même voracité. C'est ainsi que je vis sortir du coffre inépuisable et disparaître presque instantanément, des cervelas en nombre; deux radis noirs; une douzaine de pommes de terre bouillies froides; un incalculable défilé de tartines de saindoux; des

carottes crues; un œuf dur que j'eus à peine le temps de noter au passage; une gamelle de choucroute avec un chapelet de saucisses; du pain blanc beurré de marmelade; une ou deux pommes rouges et trois petits fromages de Harzer qui répandaient un tel fumet que j'en suffoquai pendant quelques minutes.

Un tel gouffre me stupéfia. Je fis compliment à cet homme de son phénoménal appétit, mais ce fut à son tour d'être étonné. Dieu merci, il se portait bien et aimait à se remplir l'estomac, mais il mangeait de façon raisonnable comme il convient à un homme de



condition modeste, obligé de rogner sur sa nourriture pour pouvoir se payer de la bière et des cigares. Il me cita son fils aîné qui pouvait manger facilement une oie de huit ou dix livres avec toutes les pommes de terre

qui l'entourent; son beau-frère avalait sans sourciller un mètre de gros boudin, et un homme de son quartier enfournait ses cent cinquante cervelas sans qu'il en parût autrement incommodé.

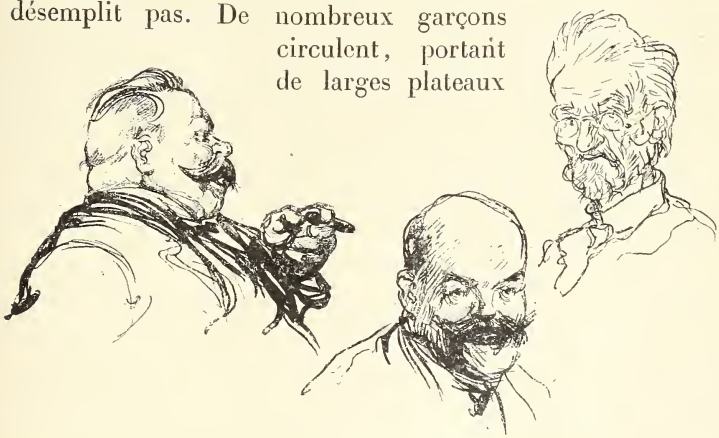
Ces appétits formidables, ces capacités de gargantuas ne vous étonnent qu'au début. Boire et manger ont ici une autre signification que chez nous. La qualité des mets n'est qu'accessoire, l'énorme quantité seule importe. Quelque répugnance qu'on garde, on s'habitue à ces mangeries et à ces beuveries, parce qu'elles sont de tous les instants, le vrai plaisir et l'importante préoccupation des Allemands et des Allemandes. Le spectacle manque de beauté. Ils absorbent, le nez dans leur assiette, les coudes sur la table, mastiquant avec bruit, suçant leurs couteaux, fourrant leurs doigts dans les plats ou les assiettes, attrapant à poignée le manche de la côtelette ou la cuisse de la volaille, ils mordent, tirent, arrachent tant qu'il reste la moindre parcelle de chair adhérente à l'os.

Dans quelque endroit qu'on aille, à quelque heure que ce soit, on trouve toujours des gens mangeant et buvant. J'ai vécu plusieurs mois en Allemagne, mais je n'ai jamais pu découvrir à quelle heure avaient lieu les repas, parce que j'ai vu manger toujours. On mange dans les musées, dans les magasins, dans les théâtres et à l'université, dans les concerts, dans les gares et les trains. Les Allemands font du voyage le prétexte à un interminable repas qui commence dès que le train se met en marche pour ne se terminer qu'à l'instant même où ils descendent.

Pour un trajet de trois heures, de Berlin à Dresde, mes compagnons de voyage s'étaient encombrés de paniers de

victuailles inépuisables : viandes copieuses, sandwiches, poissons fumés, œufs durs, salades, fruits, fromages se succédaient sans autre interruption que le temps de vider de larges chopes de bière aux arrêts du parcours. Quelques pas dans le couloir du wagon me convainquirent qu'il en était de même dans chaque compartiment.

Quand le train comporte un Speisewagen, celui-ci ne désemplit pas. De nombreux garçons circulent, portant de larges plateaux



de boissons et de nourritures, ce qui n'empêche pas que sur les quais de chaque gare soient dressées de longues tables garnies de victuailles que les voyageurs prennent d'assaut, tandis qu'une armée de « Kellner » s'en va le long du train, offrant de la bière, des sandwiches, des paniers de provisions, des fromages, des pyramides de fruits, et des saucisses chaudes qu'ils servent sur des assiettes de carton accompagnées de moutarde et de choucroute.

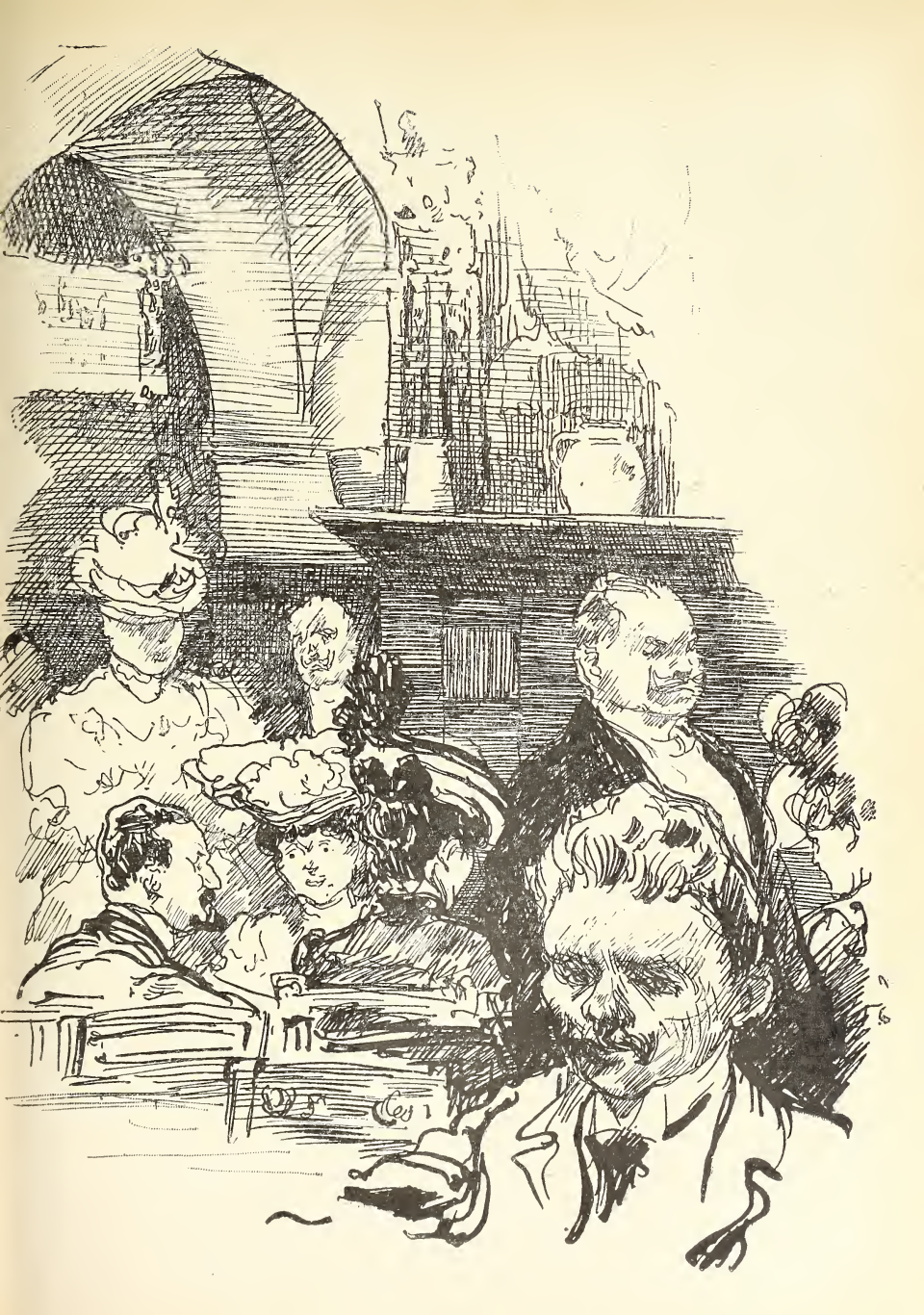
L'habitude n'est pas de prendre du thé dans le milieu

de l'après-midi, selon la coutume anglaise, et comme l'usage commence à s'en généraliser chez nous. Mais les Allemandes n'en avalent pas moins de copieuses collations dans les « Speisesaal » des grands magasins ou dans les pâtisseries appelées « Conditorei ».

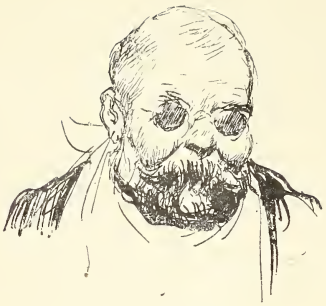
Dès trois heures elles assiègent les petites tables de marbre, et commencent par du café au lait ou du chocolat qu'accompagnent d'énormes tranches de gâteaux baignant dans de la crème fouettée. Ceci est pour leur ouvrir l'appétit, car suivent bientôt les sandwiches de caviar, de poisson, de crevettes, d'œufs durs, etc., arrosés de champagne, de vins fins ou de consommé avec un œuf battu. Cependant leur faim ne semble pas apaisée, et quand elles en reviennent au chocolat et aux gâteaux avec l'ardeur du début, vous ne savez si c'est un sentiment d'horreur ou d'admiration que vous ressentez pour les gouffres sans fond que sont leurs estomacs.

Les Allemands mangent pour se remplir le ventre, et digérer béatement. Les gourmets sont inconnus, et ceci est sans doute la raison pour laquelle on mange si mal à Berlin.

Les restaurants et hôtels réputés ne vous servent, baignant dans la même sauce brunâtre, que des viandes détestables, des fruits et des légumes médiocres, des poissons peu recommandables et des gibiers franchement mauvais. Il semble qu'on se plaise, par permission du palais et du goût, à mal accommoder les choses les plus simples; il n'est pas jusqu'aux modestes biftecks grillés qui ne vous écœurent, tant ils sont épais, saignants, mal cuits et fleurant l'oignon.



Pour mesurer toute l'horreur de la cuisine allemande, il faut, quelque jour, s'être assis à la table d'une salle à manger bourgeoise. Le pain sucré vous dégoûte, et il faut des efforts surhumains pour avaler quelques cuillerées d'une soupe à la bière où nagent des morceaux de macarons. Nous nous sommes fort amusés en France du lièvre aux confitures, mais c'est une merveille, si on le rapproche des combinaisons qu'innovent les maîtresses de maison berlinoises.



Les boissons ne sont pas mieux traitées. Il y a un certain mélange de vin rouge et de champagne appelé « rote ente » (le canard rouge) qui est une infamie et une mauvaise action, mais fort en honneur ici.

Il est en Allemagne un proverbe qui fait loi et que toutes les maîtresses de maison vous répètent à plaisir : C'est par l'estomac que l'on gagne le cœur de son mari, disent-elles; aussi de tout leur effort elles s'appliquent à mélanger de façon heureuse et nouvelle les viandes et les marmelades, les poissons et les confitures.

Aux tables de famille on mange comme des ogres, les convives se faisant une loi de laisser les plats nets et les hôtes d'émerveiller leurs invités par des montagnes de victuailles. Naissances, mariages, deuils ne se renouvellent pas assez pour ne se réunir qu'en ces occasions : aussi s'ingénie-t-on à trouver des prétextes pour convier ses amis à de pantagruéliques repas, car il ne peut être ques-

tion de réceptions sans que l'on mange ou que l'on boive.

Noël est la grande fête, celle qui réunit tous les membres d'une même famille autour de la grande table joyeuse dans un festin de Cocagne. Il est difficile de dépeindre le bonheur de tous en cet heureux jour : les visages s'épanouissent, c'est une impression de félicité vraiment fort agréable, et ce soir-là les garçons du restaurant où vous mangez tout seul à votre petite table ont pour vous des attentions, des prévenances de gens qui s'apitoient sur votre sort : ils vous plaignent sincèrement, vous pauvre exilé qui, en ce mémorable jour, ne connaîtrez pas la joie des agapes familiales, l'oie rôtie — Gänsebraten — les hochs et les « prosit » vigoureux, vous qui ne goûterez pas au Weihnachts-Stollen, le gâteau traditionnel, vous surtout qui, n'assistant pas à l'entrée des enfants dans la gute Stube où resplendit de cent lumières l'Arbre de Noël, n'entendrez pas les cris de joie des petits émerveillés et ravis.

Ne supposez pas après cela que la vie de famille soit toujours aussi charmante.

Heine a dit quelque part : « Le mari allemand n'a vraiment pas une femme, mais une servante, et il continue à vivre, dans le cercle de sa famille, sa vie de garçon ».

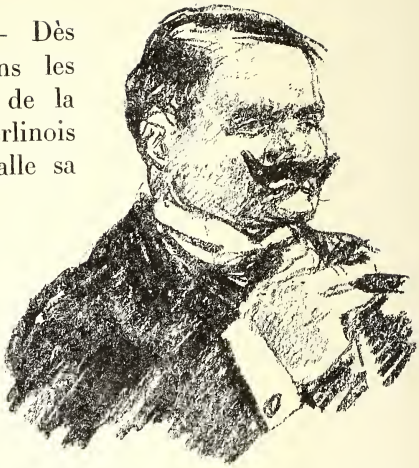
Il est certain que la préoccupation des soins domestiques, leurs devoirs de ménagère, font des femmes allemandes des maîtresses de maison diligentes mais effacées, qu'elles mettent rarement dans leur intérieur la note gracieuse et aimable qui nous est si chère.

Trop souvent, si vous vous présentez dans quelque maison de classe moyenne, la « gnädige Frau » se fait excuser pour cause de migraine ou de névralgie, ou bien si elle

consent à vous recevoir, il vous faut attendre une demi-heure avant de voir apparaître la dame, rouge et tout essoufflée de s'être habillée à la hâte...

Et vous vous demandez si elle ne vous maudit pas de la rappeler aux nécessités du monde, elle qui se trouve si heureuse de tourner dans sa maison tout le jour, vêtue comme une servante.

Les Brasseries. — Dès que la nuit arrive, dans les innombrables brasseries de la ville, le peuple des Berlinois prend ses assises et installe sa vie de tous les soirs.

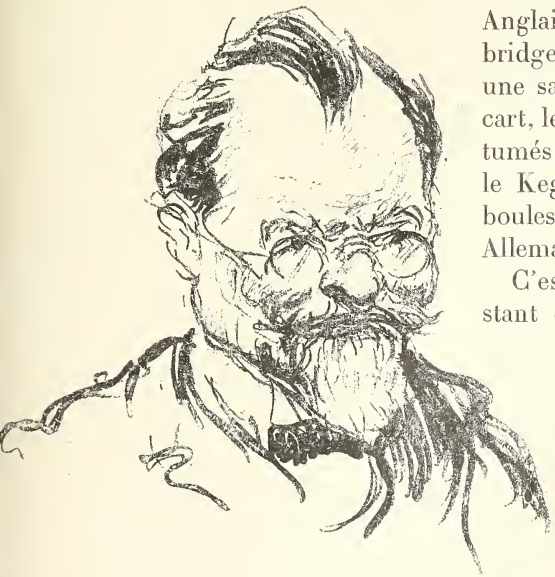


Boire, manger, fumer, digérer, délices! tous les efforts tendent à ce but, et la créature la plus complètement déshéritée, l'être le plus à plaindre et le plus digne de pitié doit être ici le gastralgique. Quelle sombre vie, quelle inacceptable existence doivent-ils donc mener dans l'ombre de leurs retraites, ceux à qui on rationne la pitance et qu'on abreuve d'eau de Vichy?

Peut-il être un supplice comparable à celui des malheureux que tentent à chaque pas les enseignes prometteuses, et qui n'entreront jamais dans les chaudes salles hospitalières pour s'emplir la panse et entonner la fraîche bière dans la fumée des pipes et la gaieté des conversations?

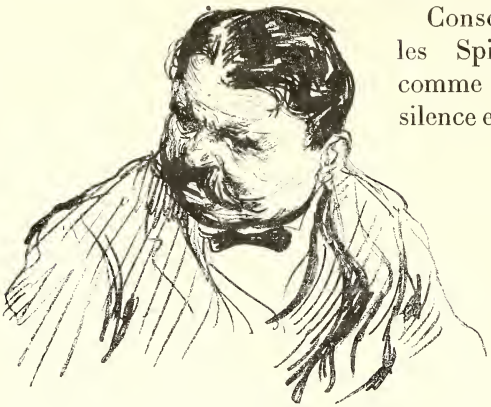
Or, ces brasseries, bruyantes, pleines de rires et de refrains,

fleurant toutes les nourritures, bien closes et dont le décor moyenâgeux séduit l'âme allemande, peut-être sont-elles la joie de Berlin : Celles-ci ou les autres, petites brasseries des faubourgs, comme cette taverne du Noyer–Zum Nussbaum nichée en quelque coin de la vieille ville, dans une antique maison à toit pointu devant laquelle un vieil arbre pousse ses branches rabougries. Dès 7 heures, les clients arrivent, petits bourgeois du quartier, employés, ouvriers même; ils décrochent leurs pipes de porcelaine et se groupent autour des tables pour les longues conversations, les parties interminables de Skat, jeu de cartes très populaire qui jouit en Allemagne de la faveur que nous réservons à la manille en France et que les Anglais accordent au bridge national. Dans une salle spéciale, à l'écart, les amateurs accoutumés se retrouvent pour le Kegelspiel, le jeu de boules que chérissent les Allemands.



C'est un usage constant dans ce genre de brasseries, que les habitués de marque, les vieux clients — les Spiessbürger — aient droit à une place

d'honneur et occupent une table strictement réservée — das Stammtisch — que les Kellner gardent et surveillent avec un soin jaloux.

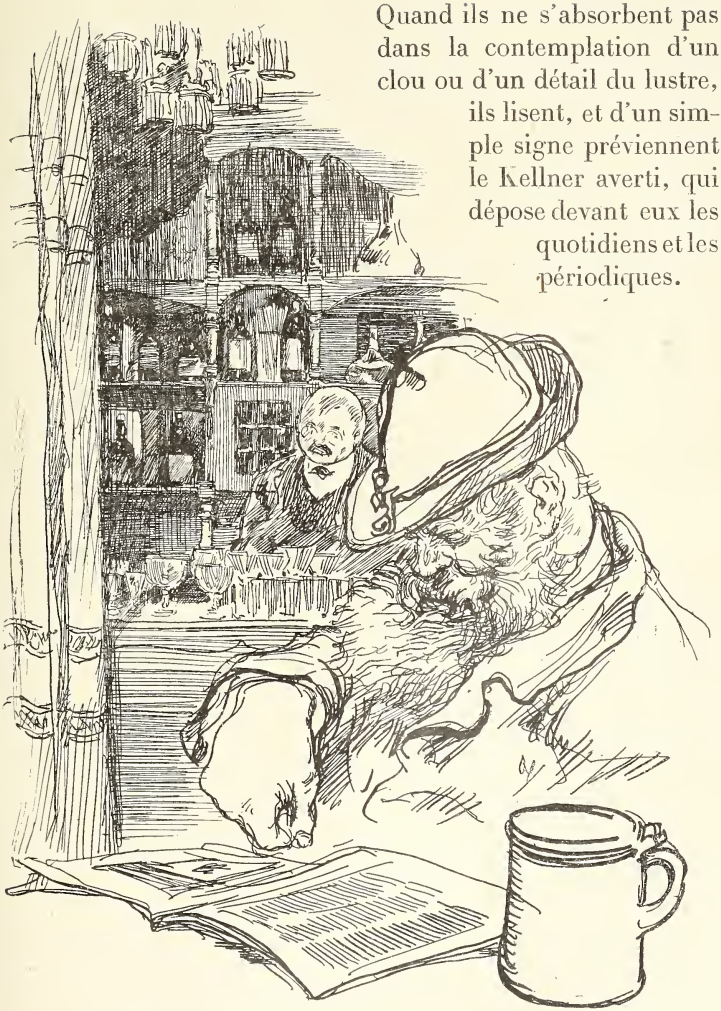


Conscients de leur distinction, les Spiessbürger sont graves comme des augures, fument en silence et mettent un point d'honneur à rester les derniers, à ne sortir qu'à la dernière minute de l'heure réglementaire, le Polizeistunde, l'heure de la Police.

Quand l'un d'eux meurt, on met un crêpe à sa pipe, on la pose sur la table à la place accoutumée, et dans un profond silence on lève une dernière fois les chopes en l'honneur du disparu. L'instant ne manque pas d'être solennel; ce soir-là, l'assemblée est triste, et le lendemain seulement on songe au distingué remplaçant.

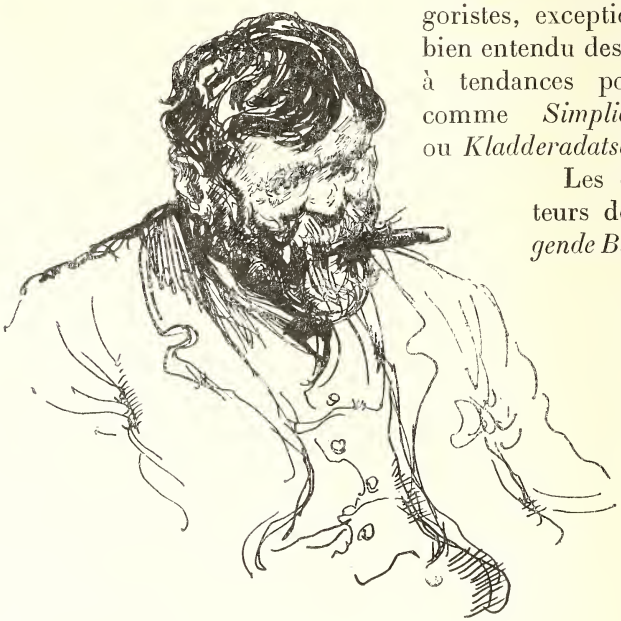
Nombreux d'ailleurs sont les isolés, les solitaires, les renfermés qui n'éprouvent pas le besoin de faire partager leurs impressions ou d'exposer leurs vues, ceux qui poursuivent dans la fumée de leur cigare on ne sait quelle rêverie vague ou qui, fixant de longues heures quelque coin de mur ou de plafond, peut-être y découvrent enfin des images chéries.

Quand leur chope est vide, elle est aussitôt remplacée. Un seul mot suffit au garçon pour qu'il s'empresse vers la cuisine et en rapporte les cervelas et la choucroute désirés.



Quand ils ne s'absorbent pas dans la contemplation d'un clou ou d'un détail du lustre, ils lisent, et d'un simple signe préviennent le Kellner averti, qui dépose devant eux les quotidiens et les périodiques.

Les Allemands raffolent de leurs journaux comiques et satiriques. Les collections de ces feuilles sont sur les tables de la plus petite des brasseries. Avec un air de jubilation indicible, les clients les feuillettent, s'arrêtant longtemps devant les dessins qui les enchantent, suivant avec un intérêt croissant les péripéties d'une histoire sans paroles et éclatant en rires sonores et prolongés, quand ils découvrent une légende de leur choix. Ces brochures illustrées ont une importance documentaire de premier ordre : elles caractérisent l'esprit de la race et vous soulignent d'amusante façon mille détails de mœurs que vous ne percevez pas. Ces fascicules sont d'ailleurs de bonne tenue et pénètrent au sein des familles les plus rigoristes, exception faite bien entendu des feuilles à tendances politiques comme *Simplicissimus* ou *Kladderadatsch*.



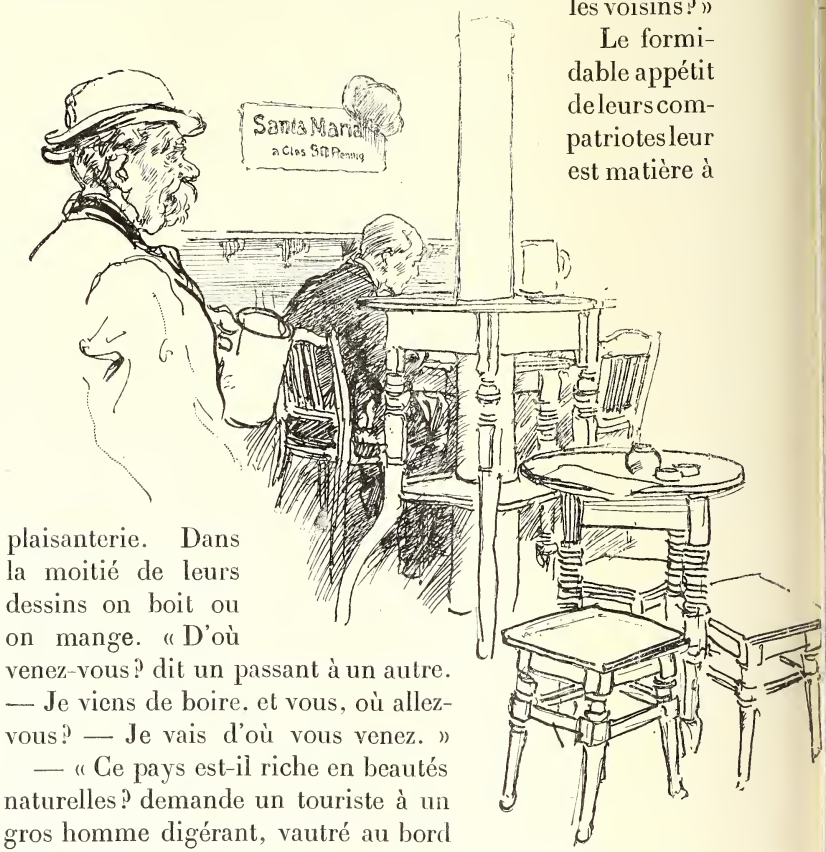
Les dessinateurs des *Fliegende Blätter* ou

des *Meggendörfer Blätter* sont des gens d'humeur souriante, dessinant et écrivant pour un public jovial, facilement amusé par la bouffonnerie bon enfant de leurs dessins soignés.

Ils s'égaient joyeusement des mille misères de la vie bourgeoise, des querelles de ménage où la femme commande et impose rudement son autorité, des vicissitudes de ces chevaliers de la Pantoufle « die Pantoffelhelden », que leurs épouses rabrouent violemment. En voici un, petit bonhomme rond de partout, tout penaud devant sa terrible femme, qui ponctue les termes de son algarade, de grands coups de batte

frappés sur un sofa. A tout hasard, il risque cette réflexion : « Mais, Amalie, si vous tapez si fort, que vont donc croire les voisins ? »

Le formidable appétit de leurs compatriotes leur est matière à



plaisanterie. Dans la moitié de leurs dessins on boit ou on mange. « D'où venez-vous ? dit un passant à un autre. — Je viens de boire. et vous, où allez-vous ? — Je vais d'où vous venez. »

— « Ce pays est-il riche en beautés naturelles ? demande un touriste à un gros homme digérant, vautré au bord d'un chemin. — Je ne sais pas encore, répond l'Allemand, j'ai commencé par aller au restaurant. »

— A la Brasserie, un type s'empiffre de charcuteries; un marchand ambulant passant entre les tables, lui propose des parfums : héliotrope, violette, foin coupé. — « Fichez-moi la paix avec le régime végétarien! » s'écrie-t-il courroucé.

Une commère décrit à une autre le faste d'un banquet d'anniversaire. « Il y avait tant de monde que l'on a dû faire le punch dans la baignoire. »

Avec la même puérile et indulgente gaieté, ils notent les mots d'enfants terribles, les balourdises des riches parvenus, les réflexions des ivrognes, les rodomontades des jeunes officiers, les sourires pincés des femmes du monde. Pas plus qu'ils ne s'apitoient, ils ne s'indignent.

Regardez ce vagabond vêtu de loques, se mirant dans un fragment de glace. « C'est vraiment extraordinaire, j'ai le cylindre (le chapeau) d'un baron, la redingote d'un banquier, le pantalon d'un conseiller, et cependant j'ai encore l'air d'une canaille. » Cette moquerie donne le ton des reparties que prêtent aux gueux ces dessinateurs débonnaires. A côté de ceux-ci, d'autres artistes élargissent le champ de leur vision, s'en prennent aux idées reçues, aux vices constatés, laissent passer de leur amertume et de leur pensée dans leurs railleries.

Dans les pages du *Simplicissimus*, du *Jugend*, des *Lüstige Blätter*, du *Kladderadatsch*, vous trouverez plus de vie, plus de réflexion, aussi une observation plus aiguë, et incomparablement plus de talent. J'ai déjà cité, parlant des militaires, les beaux dessins de M. Thoeny; voici les pages remarquables de MM. Bruno Paul, Th. Heine, Reinecke, Adolphe Nünzer, E. Wilke, Gestwicki, Brandt,

Jüttner. Ils ont créé une forme de dessin satirique qui leur est propre.

M. Heine a particulièrement observé les intérieurs bourgeois. Il montre comme personne les incidents de la vie de famille en Allemagne. Nul ne sait rendre comme lui les ventres déformés par la graisse, les faces bouffies, les lourdes mains et les gros pieds. Derrière lui nous pénétrons dans les intérieurs de la multitude : il nous mène dans les salons ornés d'invraisemblables canapés rouges, de fauteuils à pompons. de prétentieuses portières à grands ramages; il nous fait remarquer la plante grasse idiote, et les photographies accrochées au mur, la ruche enrubannée du loulou de Poméranie et l'élégant chalet suisse où logent les canaris. Puis il nous présente les hôtes de ces lieux : voici l'étudiant en théologie, lequel adore sa douce fiancée et ne prend son café, le matin, que lorsqu'elle l'a remué de son cher petit doigt grassouillet. — Voici les parents en extase devant leur fils de cinq ans costumé en hussard : « Nous en ferons un général ! » susurre la mère langoureusement accrochée à l'épaule du chef de famille dont la jaquette sans élégance, la cravate informe, le plastron économique et les lunettes administratives, disent la fonction d'employé besogneux.

Dans un décor odieusement modern-style, une grosse jeune femme en pleurs jette ce reproche à un élégant jeune homme soigneusement peigné : « Je vois bien que tu ne m'aimes plus : tu ne m'as pas encore appelée aujourd'hui ton petit toutou en sucre ! » On juge d'après cela du ton des conversations intimes.

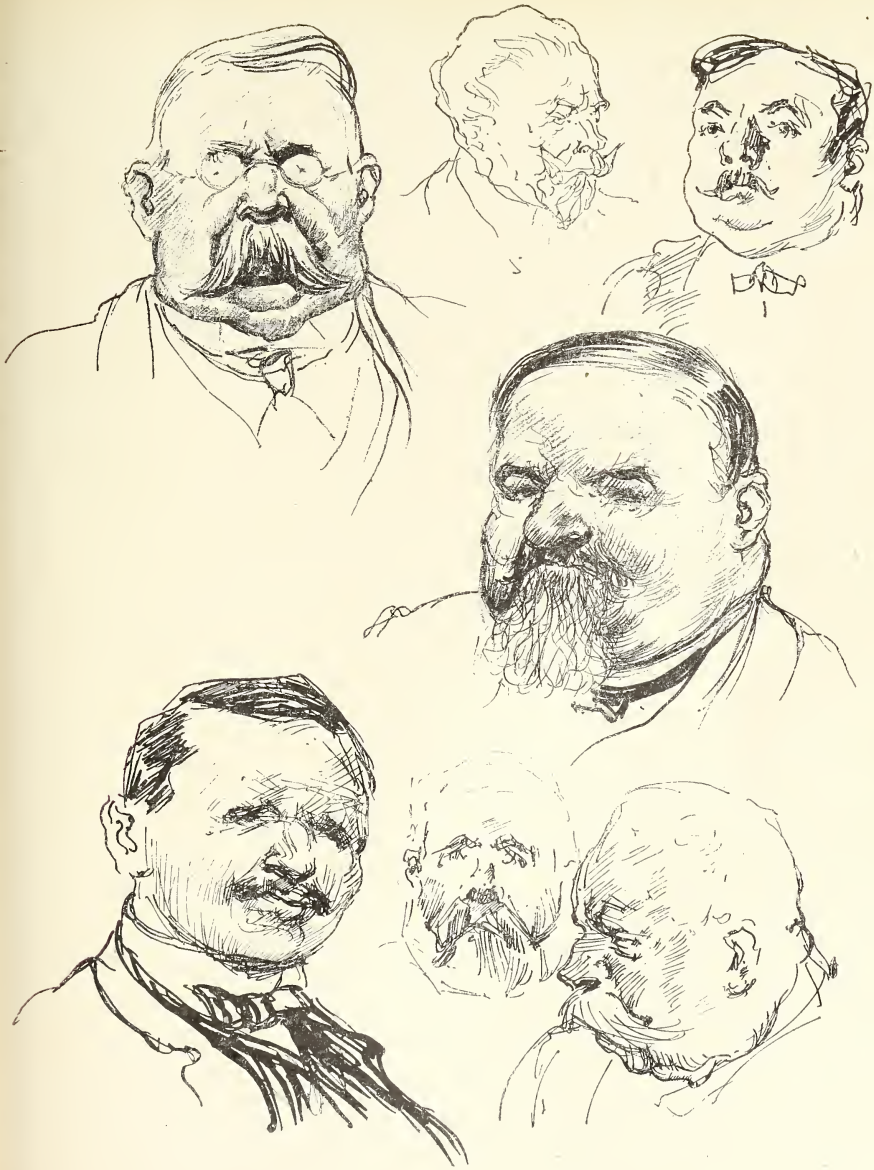
« Ma femme joue du piano et apprend les langues étran-

gères, c'est une femme supérieure ! » affirme orgueilleusement un ventru magot aux yeux de porcelaine, dont la fortune s'indique par les nombreuses bagues qui ornent ses gros doigts boudinés.

Et la joie des familles nombreuses ne saurait être mieux dépeinte que dans ce logis allemand où huit bambins entre six mois et dix ans mènent un tapage d'enfer, assaillant le pauvre père, que couvrent mal des nippes raccommodées à l'excès : « Ah ! cette année, il ne faudra pas que papa nous

achète un petit frère : il a trop besoin d'un costume neuf. » Il serait ridicule de reprocher à M. Heine son parti pris, son goût du commun, sa volonté de ne voir que les médiocrités et les laideurs, puisque c'est en nous les présentant qu'il nous séduit. A côté de ces caricatures de mœurs, les satires politiques qu'il dessine montrent un jour différent de son talent. De la même humeur goguenarde dont il s'arme en face des ridicules ou des vices de la vie courante, il commente les faits politiques, les événements sociaux, avec esprit et bravoure, ne reculant devant aucune personnalité, s'adressant même à l'Empereur tout-puissant. C'est lui qui nous montre cet imposant monarque gravement préoccupé, se demandant si, ce matin-là, il sera peintre, poète, musicien, ou s'il résoudra la question sociale. Au moment de la publication des mémoires du prince de Hohenlohe, le *Simplicissimus* publia de curieuses pages de lui sur Bismarck et la Cour de Prusse.

Les journaux satiriques foisonnent d'ailleurs d'hommes de talent pour qui tout projet de loi, toute complication diplomatique, le moindre fait intéressant le pays sont une occasion de charges divertissantes, de moqueries spirituelles qui dilatent toute la nation. Pour exemple, je citerai l'avalanche



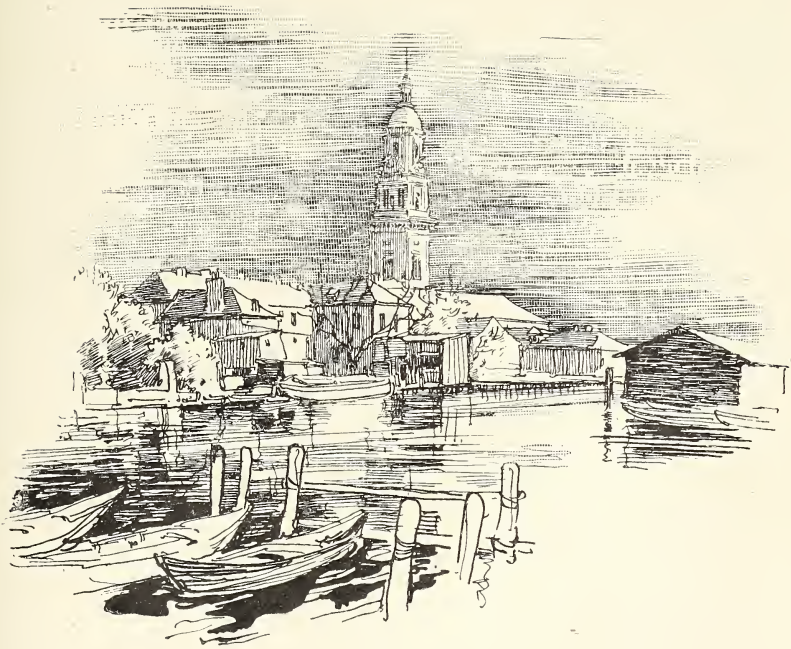
d'images qui accueillirent et commentèrent l'aventure de cet extraordinaire major de Köpenick, de joyeuse mémoire.

Faut-il ici parler des journaux quotidiens? Ils n'ont pas certes l'autorité qu'ont en France les grands journaux de Paris.

D'ailleurs, il en est peu qui aient une large circulation.

Comme l'Allemagne ne possède pas de capitale intellectuelle, chaque région a ses propres journaux, mais aucun d'eux ne peut exercer une grande influence sur l'ensemble du pays. Dans l'Ouest se lit la *Gazette de Cologne* qui est peut-être le journal le mieux édité de toute l'Allemagne. Le Sud a les journaux de Munich, l'*Allgemeine Zeitung* et la *Frankfort Gazette*, les journaux de Breslau sont lus en

Silésie et dans la Prusse Orientale, ceux de Leipzig et de Dresde dans toute la Saxe et les quotidiens de Berlin seulement dans tout le Nord de l'Allemagne : les deux plus populaires sont, je crois, le *Berliner Tageblatt* et le *Lokalanzeiger*, ce dernier comptant plus de deux cent mille abonnés.



Les Banlieues. — Bâti dans une triste plaine au milieu des marécages, Berlin, pour ses environs, mérite peu d'éloges. Si le paysage ne manque pas quelquefois de grandeur, il est dépourvu de toute espèce de grâce.

Une longue ligne plate et bleuâtre fuit indéfiniment sous un ciel trop souvent blafard et terne, et la grande ville serait bien déshéritée, si elle n'avait à l'ouest l'attrait du Grunewald et des bords de la Havel.

De ce côté sont les villas des amateurs de nature, et les trains des chemins de fer de Wannsee et de Potsdam amènent

chaque matin de forts contingents de Berlinois vivant à l'écart dans la campagne ou dans les petites villes nichées au bord de la forêt.

Le Grunewald est une vaste forêt de pins qui s'étend de Charlottenburg et de Spandau, tout le long de la rive et de la Havel jusqu'aux environs de Potsdam. Il est semé un peu partout de petits lacs au bord desquels s'élèvent de fort belles habitations cachées au milieu des arbres, des villas à l'italienne, des chalets suisses, des châteaux allemands, pré-

cédés de jardins bien tenus, que l'on cultive et soigne avec amour. Des grands commerçants, des hommes de loi, beau-

coup de professeurs de l'Université et de l'Académie habitent ces charmantes maisons, et la tranquillité de ces lieux n'est troublée que par les invasions dominicales des hordes berlinoises.

En suivant le bord des lacs ou de la Havel, on rencontre de place en place une Restauration ou un Biergarten, c'est-à-dire une maisonnette entourée de bosquets et de jardins, où l'on trouve à boire et à manger et aussi à danser aux sons d'un orchestre de banlieue. La jeunesse en foule vient prendre là ses ébats du dimanche : ouvriers, employés, militaires, bonnes,

ouvrières, dansent avec un sérieux comique. Comme nous sommes loin de Robinson ! C'est à pouffer de rire en voyant leurs saluts, leurs révérences, les profondes inclinaisons de tel fantassin devant telle cuisinière et l'air d'impératrice que s'essaye à prendre cette Gretchen à cheveux rouges !

Ces dimanches d'été sont odieux d'ailleurs. De l'harmonieuse forêt une odeur de mangeaille se lève, écœurante ; des centaines et des milliers de familles viennent là en pique-nique, et l'on sait ce que sont les familles allemandes et ce que peut être l'appétit de ces bandes excitées par le grand air. C'est un déballage inouï de charcuteries dans des papiers gras, des viandes froides, des salades, des pâtisseries, un amoncellement de victuailles, une monstrueuse mangerie, un tableau de kermesse inénarrable, des doigts poisseux, des mentons dégouttant de graisse, des bouches barbouillées de sauce, des grognements, des gloussements, des relents. Et quand les ventres sont pleins, tous ces corps se roulent, se vautrent sur les gazons, sur les verdures, dans la joie et l'écroulement des digestions triomphantes, cravates dénouées et gilets déboutonnés. De tous côtés partent des ronflements sonores et il faut secouer rudement les dormeurs, quand se braquent les appareils photographiques, sans lesquels il n'est point de partie de campagne.

Vite l'on sort les peignes et les brosses, on endosse les vestons, on répare le désordre que la sieste a mis dans la toilette, on s'étire, on plastronne, on se prépare pour la cérémonie.

Oh ! quels « groupes sympathiques » n'ai-je pas vus ainsi chercher la pose au pied de quelque roche ou dans une

clairière. Les parents au centre, toujours la main dans la main, et les huit ou dix ou douze enfants, toute la nichée augmentée encore des cousins, des oncles, des amis, risquant des attitudes, des sourires, certains ports de tête et tout cela

bien posément, bien sagement, sans aucune crainte de ridicule, sans que jamais un loustic s'avisât de quelque plaisanterie ou de quelque farce. Bière et photographie, voilà les sports en faveur.

Pendant la semaine, le Grunewald est désert : seuls les couples en excursion sentimentale, les vieux ménages de rentiers ou de professeurs, les rêveurs, les artistes et les pa-

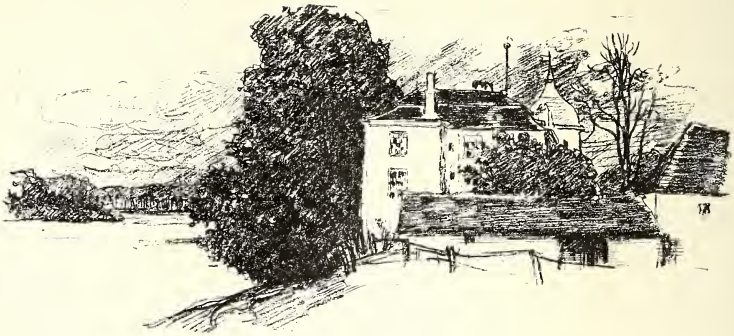
trouilles s'engagent dans les sentiers solitaires. Vides sont les Restaurations, et autour des tables garnies de nappes multicolores, seules quelques vieilles dames boivent à petites gorgées leur café au lait.

De Charlottenburg à Potsdam, c'est tout au bord de la Havel et des petits lacs un chapelet de villas, un égrenement de maisons sur les rives, entre le bleu glauque de l'eau et le vert sombre de la forêt. La rivière coule doucement, onduleuse, entre deux murailles de hauts pins. Une délicieuse impression de repos, d'apaisement, vous saisit à ce spectacle de nature. Aux chaudes journées d'été, par exemple, la sensation est inexprimable : un calme absolu se répand sur l'eau qui bruit à peine, quelques brumes fument à l'horizon. Les masses sombres et fortes des arbres silhouettent leurs cimes en une immense ligne dentelée sur le ciel clair, des cygnes passent magnifiques, une petite voile très blanche met là sa note prévue, l'air est frais, parfumé, aucune odeur de cuisine ne vous choque et pas une guérite ne blesse le regard.

Près du chemin de fer, autour des gares, les villes se développent : Gross-Steglitz, Lichterfelde, Zehlendorf, Düppel, Schlachtensee, Wannsee, Neuendorf, Neu-Babelsberg. Les villas et les maisons de rapport sortent de terre comme des champignons; on devine le tracé des places,

des avenues et des rues, des cités de l'avenir, faubourgs de Berlin, architectures honnies ; il faut donc se réjouir quand, tout près d'un Rathaus, d'un hôtel de ville monumental et battant neuf, vous avez la surprise d'une rangée de basses, étroites, petites maisons d'autrefois, devant lesquelles se tient un marché aux fleurs : œillets, giroflées, roses trémières, dahlias et marguerites y foisonnent dans une charmante gamme de couleurs et d'odeurs. On pourrait se croire très loin, au fond des provinces, dans quelque petite ville heureuse, sans tramways électriques et fiacres automobiles. Au delà, complétant l'illusion, c'est tout un marché de campagne, dans toute la largeur de la rue, un entassement de femmes de tous âges et de tous costumes, venues là vendre leurs produits. Un va-et-vient de servantes, de bourgeoises, de femmes du peuple en châles à carreaux, circulent au milieu du gai décor des étalages de légumes, de fruits, de poissons, de volailles, se frayant un chemin parmi les baquets, les paniers et les charrettes dételées, dans le bruit des conversations, des appels et des marchandages, en ce rude accent tudesque qui prend quand même quelque douceur dans la bouche des femmes.

Je ne sais quel charme je trouve en pays allemand à ces éventaires de victuailles. Sans doute le mauvais goût qui sévit aux devantures me ramène-t-il, toujours émerveillé, devant les entassements imprévus de choux et de carottes, de tomates écarlates, de courges rondes énormes, les pyramides de navets, les amoncellements de pommes de terre, les écroulements de salades. Jamais plus qu'ici, peut-être, je n'ai joui des tons nacrés, transparents, fluides,



aperçus aux éventaires de poissons, à la chair jaune et grenue des oies plumées, au velouté des fruits, à la joie des fleurs. C'est un enchantement, quand le ciel est bleu, quand le soleil rit et que le décor — ces quelques vieilles petites bicoques de Steglitz, par exemple — confirme encore votre impression.

Dès le pont de Glienicke s'annonce Potsdam. Il y a là un charmant château entouré d'un beau parc, malheureusement fermé aux visiteurs. Au sud du Pont, dominant le Glienicke-See, est le château de Babelsberg, ancienne résidence d'été de l'empereur Guillaume Ier. C'est une construction pittoresque dont le style gothique anglais étonne dans ce pays et dans cette nature. Un domestique en fait voir les appartements : ce sont des pièces fort modestes garnies, de meubles bourgeois, évoquant une vie de famille fort simple à l'écart des fastes du protocole, telle que l'affectionnait justement la famille impériale.

Sur la rive opposée de la rivière, large ici comme un

lac, se dessinent au premier plan les casernes des gardes du corps et des troupes de la garde, et tout au fond la ville de Potsdam, les dômes de ses Palais, les flèches de ses églises et les ombrages lointains du Parc de Sans-Souci.

La curiosité des touristes est grande; en pourrait-il être autrement? Quels noms rappelleraient davantage ce moment heureux où la pensée française, où le goût français rayonnaient, séduisaient, s'imposaient? Cette influence de nos philosophes et de nos artistes, pas plus que Vienne ou que Pétersbourg, le séjour préféré de la monarchie prussienne n'y pouvait échapper... Allons en chercher le reflet.

Potsdam. — Avant de partir pour Potsdam, il est bon, je crois, de feuilleter la grande édition de « l'Histoire de Frédéric le Grand » et de retrouver dans les dessins de Menzel la curieuse et attirante figure du monarque qui créa la ville.

Le petit homme futé et malin s'inscrit à toutes les pages. Scènes de guerre et de carnage, mêlées, fumées, cadavres, ruines, grenadiers à l'assaut, dragons sabrant, chevaux éven-

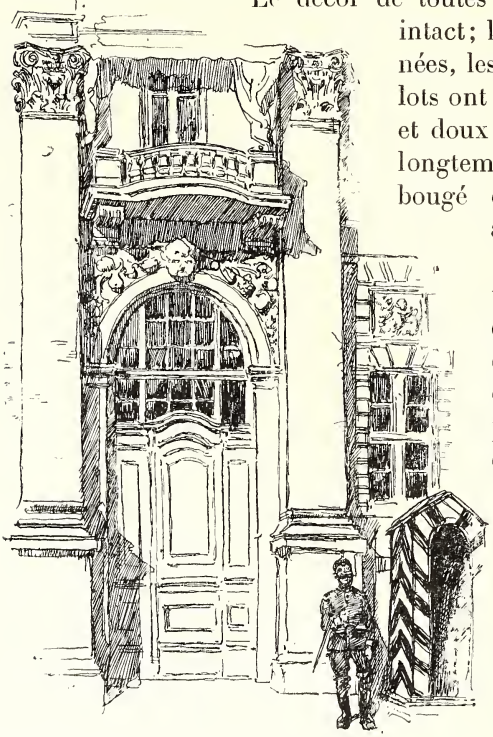
trés, poitrines trouées, blessés en délire entourent sa mince silhouette. On le voit couché à terre, près du feu de bivouac, sous la garde de ses grenadiers géants ou emporté au galop de son cheval blanc, traversant le champ de bataille calme, impassible, insoucieux des boulets et des balles, vivant son épopée.

La guerre finie, il revient à Potsdam; la lourde tâche l'attend de son royaume à gouverner, de son armée à réorganiser. Travailleur infatigable il fait face à tout, et trouve le moyen d'être au courant de toutes les idées de son temps, de toutes les préoccupations qui agitent les philosophes, les lettrés et les artistes, et de tenir commerce d'amitié avec tous les grands esprits de l'époque.

Le grand talent de Menzel fait revivre, comme jour par jour, la vie du roi au Grand Palais ou à Sans-Souci. Il vous le montre absorbé dans le silence du cabinet de travail, courbé sur des papiers et des chiffres — ou recevant des courtisans, des quémandeurs que glace son air narquois. Il nous le fait apparaître aux bals de la cour dans un cortège d'habits brodés et de perruques poudrées, puis au Lustgarten, inspectant ses rudes soldats, — hautes murailles de grenadiers évoluant aux ordres du vieux petit Fritz, appuyé sur sa haute canne, le tricorne en bataille.

Et voici les manœuvres sous la pluie battante, les galopades dans la boue, les ordres hurlés dans le vent qui emporte le bruit de la voix, la colère du maître, l'effarement des officiers qui s'efforcent de s'entendre. — Aux pages suivantes sont les revues passées du haut de la terrasse de Sans-Souci et les bonnes prises de tabac avec ses généraux, et les promenades dans le parc, une vignette montrant le

contraste du malin bonhomme arrêté devant les marbres grecs. — D'autres gravures disent les soirées de Sans-Souci, les beuveries de bière, les concerts où il joue de la flûte, les fameux dîners de la table ronde, qui réunissent autour de lui ses commensaux habituels, — les fins visages du feld-maréchal Keith, du marquis d'Argens, le malicieux sourire de M. de Voltaire, son hôte illustre.



Le décor de toutes ces scènes est resté intact; les étoffes se sont fanées, les meubles et les bibelots ont pris cet air vénérable et doux des choses qui ont longtemps duré : rien n'a bougé en vérité : seuls les acteurs ont disparu.

Mais ils ont mis une telle empreinte de leur personnalité dans les lieux où ils ont vécu, qu'il est plus aisé de les évoquer au Stadtschloss ou à Sans-Souci.

Dans cette dernière demeure le roi vécut presque exclusivement. Il la bâtit, la meubla, la décora avec amour. Voici la

chambre de Voltaire avec ses meubles Louis XV, ses petits fauteuils, sa pendule dorée, ses panneaux sculptés.

Tout cela est intime et doux.

— D'autres chambres suivent — sous la rotonde : voici la salle à manger, la Speisesaal célèbre ornée des statues d'Apollon et d'Uranie, et les salons d'audience, et la salle de concert, et tout au bout du bâtiment la charmante bibliothèque ronde, si heureuse de proportions, de décoration sobre; les hauts panneaux de bois de cèdre,

décorés de bronzes dorés, font un cadre délicieux aux anciennes reliures. Comme on voudrait pour un moment éloigner le lourd gardien dont la grosse voix gutturale vous choque, fermer les portes doucement et évoquer les ombres vivantes du maître de jadis et de ses familiers !

L'architecture de Sans-Souci est simple et belle. Vu du bas des terrasses, le bâtiment domine heureusement la colline et a fort grande allure.

Les architectes allemands qui ont voulu partout imiter le style tourmenté de Louis XV, et l'ont, sous prétexte de rococo, alourdi et enlaidi, ont, cette fois, gardé une sage mesure et l'impression est charmante.

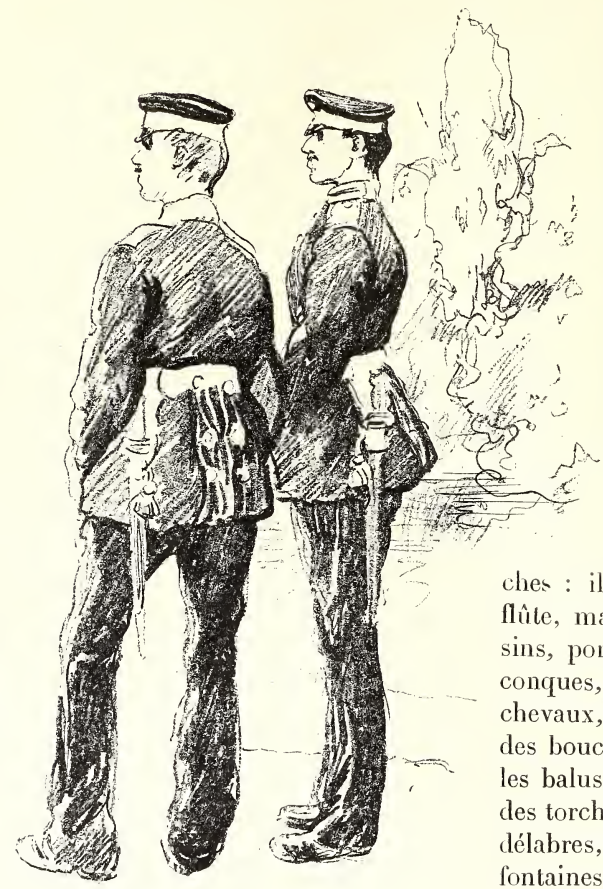
L'art et le goût français triomphent ici glorieusement : tableaux, statues, meubles, bibelots, tentures, sortent des mains de nos artistes ou de nos artisans. Les toiles de Watteau, de Pater, de Lancret, les fresques de Pesne, les meubles de Boulle gardés ici, sont trop connus et ont été trop vantés pour que j'en parle encore.

Ces œuvres françaises dans ce petit palais de goût français vous charment et vous transportent. Enfin vous vous trouvez à l'aise, chez vous, dans une atmosphère d'art et de beauté où rien ne vous choque; votre pensée va vers des paysages aimés, de beaux ciels connus, des bosquets et des boulingrins, Versailles magnifique. L'esprit exquis, aimable, sensuel de notre XVIIIe siècle opère son charme, et le contraste est rude de se retrouver sur cette terre étrangère et hostile où poussent comme des champignons les palais massifs et les Denkmals grotesques.

J'ai peu aimé le parc : il y a trop de guérites, de patrouilles dont les pas de parade sonnent dans le silence des

avenues désertes. On s'y sent mal à l'aise. Des écriteaux vous défendent de fumer ici, de passer par telle porte, vous condamnent tel chemin, et les promeneurs furtifs ajoutent à l'impression qu'on a d'être entré par mégarde dans une propriété privée.

Du nouveau palais je préfère ne pas parler, et je dois dire que le grand château ne m'a pas enchanté. C'est le triomphe du style rococo avec ses volutes, ses découpures, ses enroulements, ses enrubannements ses galons, ses guirlandes et ses kyrielles d'amours joufflus. Oh ! ces amours, il y en a partout, dans tous les coins, sur toutes les portes, dans toutes les niches : ils jouent de la flûte, mangent des raisins, portent de lourdes conques, maîtrisent des chevaux, des chiens ou des boucs, grimpent sur les balustres, supportent des torchères et des candélabres, soutiennent des fontaines, encombrent



de leurs formes rondouillardes, détruisent l'harmonie des colonnades et des façades.

La large Place d'Armes qui fait face au château vous déconcerte. Ce grand espace vide et bête qu'animent seules les évolutions des grenadiers, détruit tout l'attrait des jardins, des arbres et des eaux.

Le grand Frédéric avait la manie et la passion de la bâtisse; le nombre des édifices qu'il fit construire est inimaginable : sous son impulsion toute une ville de style rococo s'éleva auprès de ses parcs et de ses palais, ce fut Potsdam.

De tous temps les gens de noblesse l'habitèrent. L'esprit d'entreprise, la fièvre de progrès n'est pas arrivée jusqu'ici : Potsdam, rétrograde et traditionnel, somnole doucement, non loin du tumulte de la grande capitale.

Le commerce est circonscrit dans quelques rues du centre; rien ne trouble le silence de la vieille ville et dans les rues bordées de façades aristocratiques, pavées de larges dalles, seuls résonnent lourdement les pas des militaires qui montent la garde au devant des porches armoriés.

Par les rares fenêtres ouvertes, l'œil pénètre sur de larges pièces, lambrissées de panneaux sculptés, décorées de meubles dans le vieux style et de portraits de soldats, dures faces de tous âges, de tous grades, de toutes armes, où se lit toute l'histoire de la famille, le passé de la race qui se continue là.

De vieilles gens en modes désuètes vont à pas lents vers le parc; d'invraisemblables fiacres stationnent à quelque carrefour. Au seuil de toutes les petites boutiques bien propres des commères à larges croupes tricotent inlassablement.

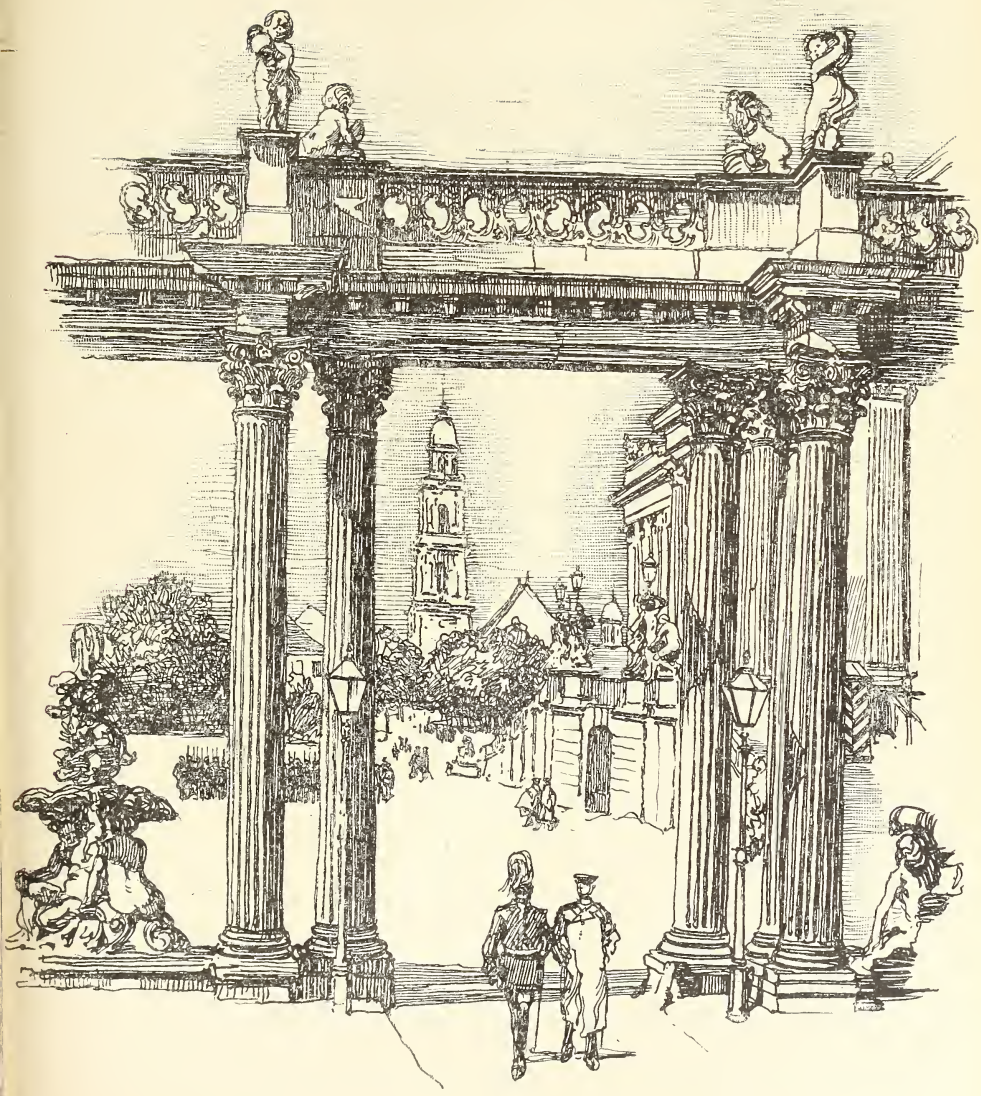
Rien ne semble pouvoir troubler la vie stagnante de ces falotes humanités.

Cependant un bruit de trompe connu retentit au loin, et c'est un coup de théâtre : les sentinelles présentent les armes, changées en soldats de plomb; les cochers, sur le siège de leurs guimbardes, se redressent en un militaire salut; passants et boutiquiers joignent les talons et semblent médusés; il n'est pas jusqu'aux caniches folâtres qui ne prennent une attitude digne, sous l'œil courroucé du Schutzmann qui ne les quitte pas du regard... Une longue automobile jaune — une Mercédès je crois — passe en vitesse, un guidon armorié près du chauffeur en livrée et aiguillettes, un profil connu qui se penche et salue d'un geste... le Kaiser est passé.

Un cérémonial identique accueille le Kronprinz; mais cette fois les visages s'épanouissent en de larges sourires de bienvenue : tout le monde les adore ici, lui et la Princesse impériale; leurs portraits sont partout; pour ma part, j'en avais trois différents dans ma chambre d'hôtel, quatre devrais-je dire, car la femme de chambre portait en une large broche les photographies accolées des augustes époux, et me les montrait chaque matin, avec son plus large sourire, au moment de m'apporter de l'eau chaude.

C'est une chose curieuse à constater ici que la folle passion que les jeunes gens et les jeunes filles nourrissent pour leurs princes.

On m'a conté que le jeune prince Eitel Frédéric étant entré un jour manger une glace chez un grand pâtissier de Potsdam, sitôt qu'il fut sorti, toutes les jeunes filles présentes se précipitèrent sur sa cuiller pour la lécher et



se partagèrent le napperon dont il s'était servi pour s'essuyer la bouche.

Je n'ai pas vu la scène, mais elle me fut contée par des gens fort sérieux qui m'en garantirent l'authenticité. Nous en rions, mais, après tout, ce fétichisme adulateur est encore une forme — la plus basse, il est vrai, — du loyalisme sincère qui demeure une des forces les moins contestables de la monarchie prussienne.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
NOTE DE L'ÉDITEUR	9
UNTER DEN LINDEN	11
LE TIERGARTEN	22
LES RUES	32
PAR LA VILLE	49
LES UNIFORMES	63

Pages.

PALAIS ET MUSÉES 81

LE VIEUX BERLIN 95

LA SPREE 118

ILS MANGENT 133

LES BRASSERIES 146

BANLIEUES 161

POTSDAM 170

TABLE
DES
ILLUSTRATIONS

Pages.

LA GUÉRITE 4

UNTER DEN LINDEN. 9

UNE ÉLÉGANTE 10

COCHER DE FIACRE 11

LA PATISSERIE KRANZLER. 12

UNTER DEN LINDEN (HORS TEXTE) 15

CROQUIS DE FEMMES. 17, 18

ALLÉE DU TIERGARTEN 22

SIÈGES ALLÉE 25

DANS LE TIERGARTEN. 27

AUTOMOBILE DANS CHARLOTTENBURG-CHAUSSÉE . . 29

Pages.

NEUERSEE. 30
COIN DE SIEGES ALLÉE. 31
KAISER WILHELM BRÜCKE. 32
ALEXANDERPLATZ (HORS TEXTE). 35
DANS LA RUE (CROQUIS) 37
HALTESTELLE DER STRASSENBAHN. 39
LE TAXIMÈTRE 40
LE SCHUTZMANN 41
ÉTUDES DE FEMMES 42 43
FRIEDRICHSTRASSE (HORS TEXTE) 45
OMNIBUS BERLINOIS. 47
MARCHANDE DE FLEURS. 48
GARE DE BÜLOWSTRASSE 49
CROQUIS DE JOUETS 50
UN COCHER. 51
LEIPZIGERSTRASSE. 53
ÉGLISE DE LA SAINTE-TRINITÉ 54
LINKSTRASSE 56
BELLE ALLIANCEPLATZ (HORS TEXTE) 59
TYPE BERLINOIS 62
OFFICIER EN GRANDE TENUE 63
INVALIDE. 64
TYPES D'OFFICIERS. 65, 66, 68 69
FRITZ GUTTMANN (HORS TEXTE). 71
OFFICIERS 73

Pages.

CROQUIS 74
GRENADIER DE LA GARDE 75
KRIEGERVEREINE 77
CROQUIS D'OFFICIERS 78 79
SOLDAT DE LA GARDE 80
ENTRÉE DU CHATEAU DE MONBIJOU 81
LE VIEUX CHATEAU 84
LE DOM (HORS TEXTE) 87
CASQUES ET SABRES DE L'EMPEREUR GUILLAUME Ier. 91-94
DÉMOLITION 95
UNE RUE DU VIEUX KOELLN (HORS TEXTE) 97
TYPES BERLINOIS 99, 100 101
CHARRETTE DE LAITIER 102
FISCHERSTRASSE 105
UN VIEUX BOTTIER 106
MARCHAND DE LÉGUMES (HORS TEXTE) 107
TYPE 109
COUR DANS STRALAUER STRASSE 110
L'ÉGLISE SAINT-NICOLAS (HORS TEXTE) 113
TYPES DE LA RUE 115
STRALAUER STRASSE 117
LA SPREE 118
LE VIEUX PONT DE BOIS 119
LA VIEILLE VILLE 121
LA SPREE A L'ENTRÉE DE BERLIN 123

Pages.

VIEUX QUARTIER 124

NEU KÖLLN AM WASSER (HORS TEXTE). 127

LE PONT DE BELLE ALLIANCE 129

SUR LES QUAIS 131

UN BATEAU 132

TYPES AU RESTAURANT. 133

DAMES AU CONDITOREI. 135 136

TYPES AU RESTAURANT. 137 139

RÖMER-KELLER (HORS TEXTE) 141

TYPES AU RESTAURANT 143 145

TYPES CROQUÉS DANS LES BRASSERIES. . . 146 A 151

CROQUIS DE BRASSERIES. 152

JOUEURS DE BOULES. 155

CROQUIS DE BUVEURS. 156, 157, 159 160

SUR LA HAVEL 161

MARCHÉ A STEGLITZ. 162 163

DANS LE GRUNEWALD 165

ENVIRONS DE BERLIN 166

VILLA DANS LE GRUNEWALD 168

GLIENICKE. 169

RUE DE POTSDAM 170

PORTE D'UN HÔTEL 172

LE MOULIN DE SANS-SOUCI. 173

SANS-SOUCI 175

SOLDATS DANS LE PARC 176

Pages.

COLONNADE DU CHATEAU (HORS TEXTE) 179
COIN DE RIVIÈRE 181
ÉTUDIANT LISANT 182
CROQUIS. 183
GARÇON DE RESTAURANT. 184
UNE DAME 185
ÉTUDIANT EN TENUE DE DUEL. 189

IMPRIMÉ

SUR LES PRESSES

DE

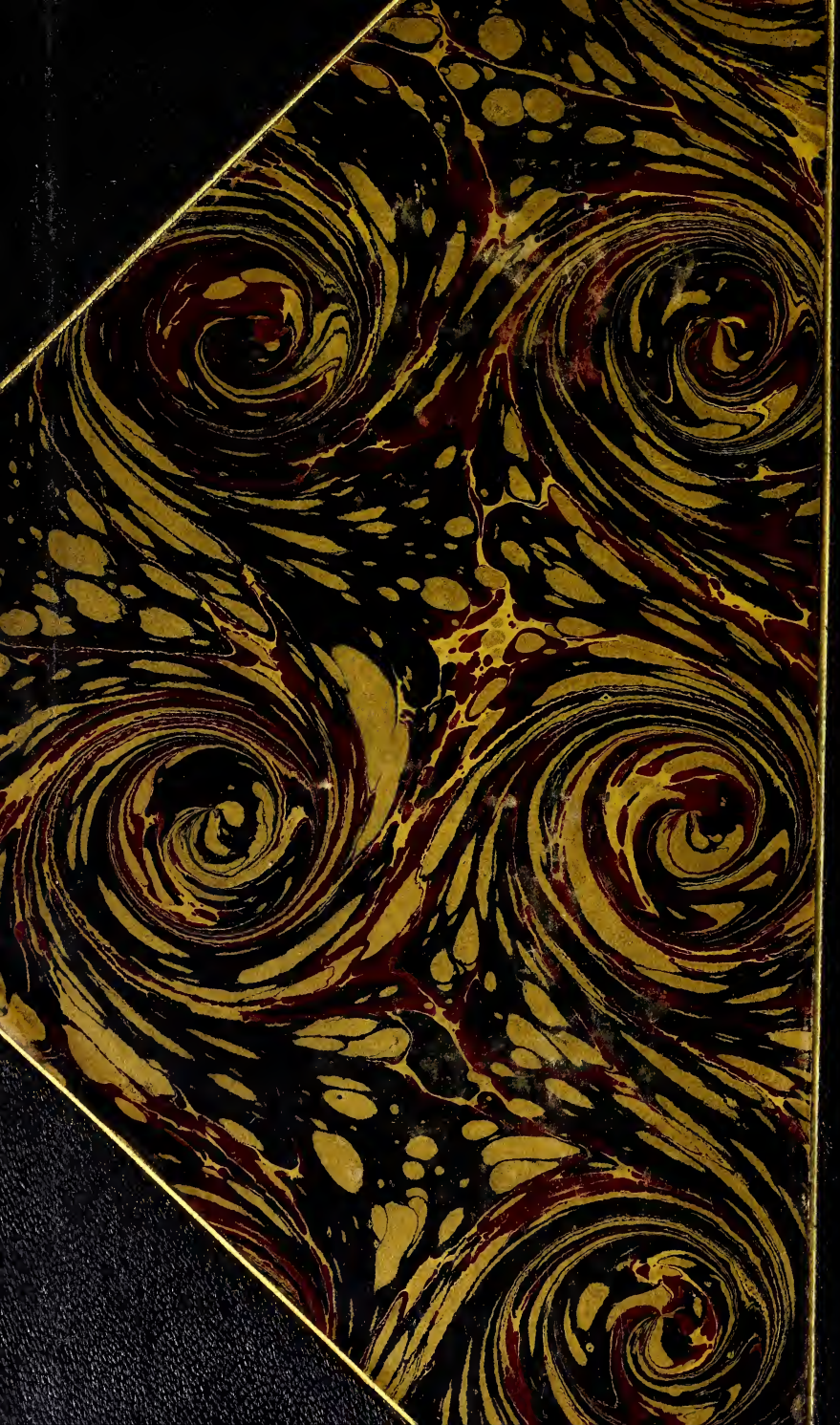
PHILIPPE RENOUARD

POUR

EUGÈNE REY

LIBRAIRE ÉDITEUR

PARIS

71-873804

GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01070 2161